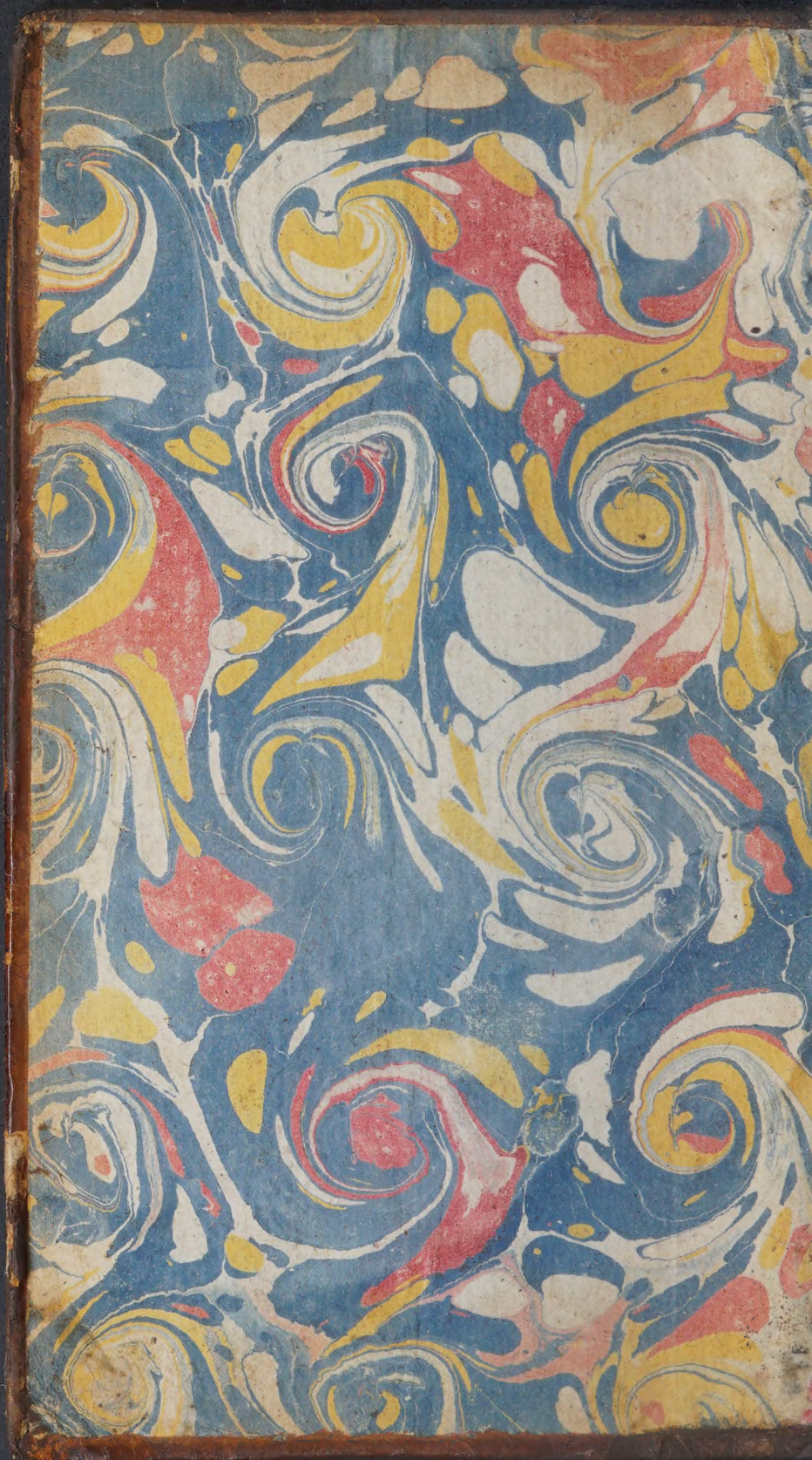


LES VOYAGES DE GLANTZBY DANS LES MERS ORIENTALES de la Tartarie :

AVEC

LES AVANTURES surprenantes des Rois Loriman & Osmundar, Princes Orientaux ; traduits de l'Original Danois ;

ET LA CARTE DE CE PAYIS.

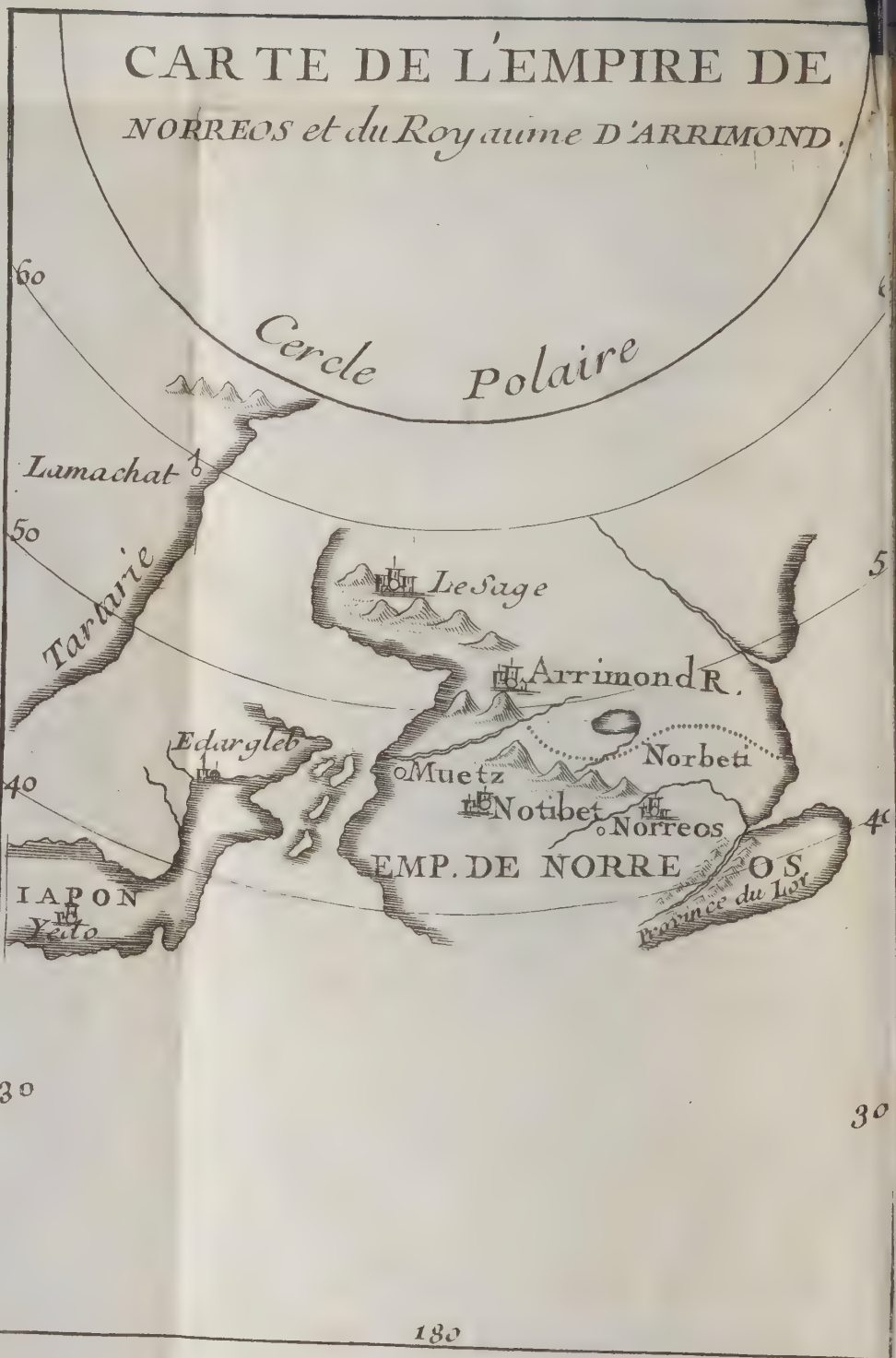
A PARIS,
Chez la Veuve DELAULNE, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue des Noyers, à l'Empereur.

M. DCCXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage qu'on donne au Public a été trouvé à la mort d'un Miniſtre d'un Souverain perſecuté de la fortune dans ces derniers tems : l'Auteur étoit ſujet de ce Prince, il avoit dépoſé ces Memoires en mourant entre ſes mains, pour qu'il pût tirer parti des Payis qu'il avoit découverts, lorſqu'il ſeroit rétabli par le ſecours d'une grande Puiſſance, qui protégeoit ſon Maître, & qui paroît le protéger en-

core. Ces découvertes pourront devenir avec le tems un objet considérable pour les Européens.


CARTE DE L'EMPIRE DE
NORREOS et du Royaume D'ARRIMOND.
60
Cercle Polaire
Lamachat
50
Tartarie
Le Sage
Arrimond R.
Edargleb
Muetz
Norbeti
40
Notibet
Norreos
EMP. DE NORRE OS
IAPON
Yedo
Province du Lor
30
180

LES VOYAGES DE GLANTZBY DANS LES MERS ORIENTALES de la Tartarie.

QUOIQUE les Relations que je donne au Public ſoient d'un paiïs bien éloigné de celui de ma naiſſance, je ne parlerai cependant point de ce qui m'eſt arrivé depuis Copenhague juſ-

ques au Cap de Bonne-Esperance, où je trouvai un Vaisseau de Nation amie, qui avoit ordre de ses superieurs, d'aller à la découverte d'un nouveau Continent par delà le Japon : la curiosité étant le seul but de mon voiage, & ne tenant par aucun engagement au Vaisseau de ma nation, je crus que je trouverois plus d'occasions de la satisfaire, si je me joignois avec ces Avanturiers.

La connoissance que j'avois deja des Indes Orientales & Occidentales, me fit souhaiter par ces gens là : je possedois d'ailleurs la science de la Medecine & l'art de la Chirurgie, non moins que celui de la Guerre, autant qu'un service de vingt ans peut rendre capable un Officier qui s'attache de bon cœur à faire son devoir : ma proposition plut au Capitaine du Vaisseau, & à tout l'équi-

page : je fis mes conditions, & mis à la voile avec mes nouveaux camarades; il ne nous arriva rien digne de remarque par tout le trajet connu juſqu'à la hauteur du Japon.

Ce fut dans ces Mers que nous eumes un combat très-vif à ſoutenir contre pluſieurs Navires Japonois. L'Empereur ne permet pas qu'on navigue ſur ces côtes: nous fumes fatiguez, & peutêtre aurions-nous ſuccombé, ſi une nuit très-obſcure, & un grain des plus violens qui dura plus de deux heures, ne nous eût ſéparé : pas un de nous n'étoit alors en état de penſer à autre choſe qu'à prendre du repos; nous ne ſçavions où nous étions : on vogua à petites voiles au gré du vent pour réparer nos forces, afin de prendre un conſeil plus conforme à la raiſon, que nous ne l'aurions pû faire dans la con-

fusion. L'équipage étoit, à la fatigue près, sain & sauf, nous ne manquions d'aucuns rafraichissemens, on en avoit pris dans differens Ports des Indes, j'étois charmé de me trouver avec de si braves gens, dont je venois d'experimenter la valeur dans le combat contre les Japonois; mais j'eus lieu de faire de tristes reflexions, m'étant apperçu que les Officiers & Matelots dégoûtez du voiage, avoient résolu de se faire Forbans, & de courir les Mers d'Amerique. Le changement qui parut sur mon visage, découvrit ce qui se passoit dans mon cœur : ils connurent que je ne serois point de leur sentiment, & que je n'embrasserois ce genre de vie qu'avec peine : je m'étois cependant attiré de la considération parmi eux, ce qui fit que je n'en reçus, pour ainsi dire, aucun mauvais traitement. Nous

découvrimes une terre, on mit chaloupe en mer; je fus des premiers à me mettre dedans avec mon fusil, & ma gibeciere, une bouteille d'eau de vie à ma poche, je sortis de la chaloupe avec empressement : je n'eus pas plutôt mis pied à terre, que le Matelot qui étoit le plus près de moi aiant posé sa rame dans le sable, comme s'il avoit voulu sauter, s'en servit au contraire pour éloigner la chaloupe : on me dit adieu du chapeau. Je tombai de mon haut par un saisissement dont je ne fus pas le maître; je me recommandai à Dieu, & lui rendis graces d'être séparé de ces furieux, avec lesquels ma mort étoit inévitable. Ceux du Vaisseau émus de compassion, envoierent le canot à terre à une grande distance de moi, avec quelques confitures, du beurre, du biscuit, du pain, du bœuf

salé, mon coffre en entier, une provision de poudre, &c. Ils mirent un guenillon au dessus d'un arbre, puis retournerent au Vaisseau, que je vis mettre à la voile. Je m'acheminai où je voiois le linge; la journée étoit belle, je la passai en révant sur ma destinée; comme j'avois pris mon parti, qui étoit de supporter mes maux avec patience, mon premier soin fut de chercher de l'eau: j'en trouvai qui n'étoit pas excellente, peu éloignée du lieu où j'étois.

Je ne m'attacherai point à vous faire ici une relation de la vie que j'ai menée. Accoutumé dès longtems à faire valoir tout ce qui peut servir lorsqu'on rélâche faute de provisions, je passai trois mois comme je pus, m'aidant de mon fusil, & de toute mon industrie: j'eus le bonheur d'être toujours en santé: je ne bougeai

point mon coffre de la place où on l'avoit mis ; je laiſſai une chemiſe pendue au même arbre où mes infideles compagnons avoient mis le linge ; j'avois un preſſentiment que cette chemiſe me ſauveroit la vie. Le climat où je me trouvois étoit doux : une ſimple cabane, comme on fait lorſqu'on eſt à la pipée, me ſervit de maiſon ; je conſommai très-peu de poudre ; j'attrapai differentes ſortes d'oiſeaux avec une eſpece de glu, dont j'enduiſis des vergettes ; ce glu provenoit d'une poireſine qui découloit de certains arbres ; elle n'étoit pas rare ; je ne l'épargnois pas ; j'avois tout le tems pendant que les oiſeaux ſe débattoient d'en aſſommer aſſez ; il en échapoit plus que je n'en prenois ; je n'ai jamais vû d'animal à quatre pieds dans cette Iſle hors des Lezards, qui étoient familiers avec moi, qui me regar-

doient fixement : on aura peut-être de la peine à me croire, mais j'étois de ſi bonne humeur que je m'habillois quelquefois comme ſi j'avois dû paroître dans les bonnes compagnies d'Europe. Je ſuis Botaniſte, un peu Chimiſte, Anatomiſte, en un mot un homme curieux des ſecrets de la nature, peu de choſe m'amuſoit. Il ne plut point pendant mon ſéjour ſur cette terre ; lorſque j'étois en habit galonné, les Lezards me regardoient en plus grand nombre, & avec plus d'attention, les femelles me rendoient viſite avec leurs petits ſur leur dos ; j'attachois mon miroir à mon coffre, ces pauvres bêtes paſſoient & repaſſoient ſouvent pour ſe mirer ; je tirois avantage de tout ce qui pouvoit m'amuſer dans ce lieu tranquile ; je m'eſtimois fort heureux de n'avoir point de Singes pour compagnons, je les craignois

plus que toutes les autres bêtes, parceque ces animaux m'auroient dévalisé en très-peu de tems : je doute qu'on en puisse élever sans qu'ils donnent des marques de leur malice ; je n'en ai jamais vû de bons. Je vivois dans une très-grande sécurité, sans chercher à pénetrer bien avant dans les terres ; j'avois du phosphore brulant dans une petite bouteille, qui n'étoit pas tout-à-fait pleine d'eau ; lorsqu'elle étoit droite, elle donnoit de la clarté pendant la nuit ; je n'étois point inquiet, & dormois sans craindre l'ennemi ; il sembloit que les Lezards me respectoient sans me craindre ; je priois Dieu de bon cœur, comparant la douceur de mon sort à la situation d'un prisonnier d'Etat ; je le trouvois infiniment plus heureux, puisque je jouissois d'une douce liberté, & de la lumiere.

Me promenant un jour après avoir fait la ſieſte, je ne vis plus ma chemiſe ; il me prit d'abord un friſſon ; mais après m'être armé de réſolution, je pris ma petite bouteille de phoſphoré, mon fuſil, ma gibeciere, je m'en fus du côté où je l'avois miſe, j'apperçus un bâteau de joncs, & trois hommes vêtus de robes, qui me voiant demeurerent ſans me parler : je leur fis ſigne de venir à moi, ils vinrent, m'engageant à leur tour d'aller dans leur bâteau : ils avoient apporté avec eux d'une eſpece de brouet dont nous mangeames enſemble : je les menai à mon coffre, d'où je tirai du ratafia, qu'ils trouverent bon: j'examinai leurs yeux & leur contenance, je n'y vis rien qui ne me parut docile. Ces bonnes gens prirent mon coffre, j'entrai avec eux dans leur bâteau, ils ramerent de bonne grace, & mirent

enſuite à la voile, que je diſpoſai mieux qu'ils n'auroient fait, dont ils parurent joieux. La nuit s'approchant, je n'étois pas ſans inquiétude, & ſans me repentir d'avoir quitté ma ſolitude pour m'expoſer dans un bâteau de jonc ſans ſçavoir où j'allois : je vis enfin paroître une terre qui n'étoit ſéparée de celle que j'avois quittée, que par un bras de mer, où il y avoit des courans terribles, & d'où il ſortoit un bruit épouvantable : je vis une fumée d'eau à une certaine diſtance, ce qui me fit croire que c'étoit un gouffre ; ces bonnes gens ne ceſſerent de me montrer cette fumée : il ſe peut que le Vaiſſeau ſur lequel j'étois venu y avoit péri. Nous abordames une heure dans la nuit : je tirai un coup de fuſil, qui fit peur à mes camarades, & à moi grand plaiſir, perſuadé que j'aurois l'a-

vantage ſur eux, puiſqu'ils ne connoiſſoient pas la poudre; mon fuſil étoit double: ils me regardoient avec reſpect. Je pendis ma bouteille de phoſphore lumineux à mon col, ils furent extraordinairement ſurpris, & s'en ſeroient enfuis, ſi je n'avois tenu le plus jeune par la main, tant pour lui témoigner de l'amitié, que de peur qu'il m'échapât, m'étant trouvé d'autres fois en ma vie où les Européens ont éprouvé la perfidie des Indiens. A mille pas environ du bord de la mer eſt un bourg aſſez bien bâti: j'entrai dans une maiſon dont mes amis fermerent exactement la porte ſur eux, cependant ſans ſerrure. Deux femmes vinrent me baiſer les pieds: on ſe mit en devoir de manger ſans parler: mon inquiétude fut ſi je me livrerois au ſommeil, faiſant réflexion que ſi je paſſois cette nuit ſans dormir, je

ſerois extrémement accablé le lendemain. Je me couchai ſur un tas de nattes fort propres, & m'endormis, mon fuſil entre mes bras : il étoit grand jour que je n'étois pas éveillé, je vis que mon coffre étoit dans la maiſon : j'en tirai mes meilleurs habits pour me vêtir ; je m'armai de deux piſtolets de poche, de ma gibeciere, de mon fuſil double & de ma bayonette ; je priai Dieu, je bus un coup de ratafia, j'en donnai à mon hôte, & ſortis avec lui. Dès que je fus dehors, j'apperçus un nombre innombrable de peuple ; je marchai à eux en bonne contenance, la foule s'ouvrit, je me mis à l'ombre ſous un grand arbre dans une place : on fit un cercle autour de moi & de mon hôte : on auroit entendu voler une mouche : je conçus dès ce moment que ce peuple n'avoit point de voix ; je me confirmai

dans cette idée par les ſignes qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres. Je voulus voir s'ils entendoient, je tirai un flageolet de ma poche, & jouai quelques airs ; les ſignes redoublerent, & aiant joué un air plaintif, j'entendis naziller tout le peuple, Nhi. Nho. tâchant de m'imiter dans ma muſique, ils danſerent aſſez triſtement : jamais on ne vit tant de mauvais danſeurs enſemble. Il parut deux hommes vénérables, qui me firent des inclinations de tête juſqu'à terre, & s'aſſirent devant moi en me regardant. Un moment après on apporta de quoi manger, & à boire : ils me preſenterent de differentes bouillies, & de differens fruits ; je ne touchai qu'aux choſes dont ils uſoient : j'avois grande attention aux mouvemens de leurs yeux, je n'y vis rien qui dénotât de la mauvaiſe volonté contre moi. Après

que nous eumes assez mangé, un des deux Vénérables fit un signe, on saisit un jeune homme, on lui tira les bras de sa robe, on les lui coula le long du corps, on lui envelopa les pieds dedans sa robe, qui étoit fort longue, ensuite on le lia comme un enfant au maillot. Les Vieillards aiant fait un autre signe, le peuple se sépara comme en deux bataillons; on porta cet homme ainsi lié à trente pas de nous, & après plusieurs nazillemens, une porte d'un bâtiment qui paroissoit assez considérable, s'ouvrit, d'où il sortit un serpent de plus de trente pieds de long, qui se traîna gravement sans se presser jusqu'à sa proie: il ouvrit une gueule effroiable, & goba le misérable par les pieds d'une gueulée jusques aux genoux, puis en se retournant & faisant divers mouvemens, il avalloit toujours davantage: je

compris, malgré la fraieur que j'avois, qu'il le goberoit tout entier. Etant un peu revenu de ma peur, je vis qu'il n'avoit point d'écailles pardeſſous le ventre, & que l'avaloir étant plein, il ne pouvoit nuire. Les plaintes du miſérable me toucherent : je conçus que c'étoit un ſacrifice, & qu'on pourroit me ſacrifier par la ſuite de même. Tout autre genre de mort m'étant préférable, je mis une poignée de grenaille dans mon fuſil, outre ce qu'il y avoit déja: je marchai comme ſi j'avois voulu regarder le monſtre de plus près, je lui lâchai un coup où je crus que pouvoit être le cœur, je le bleſſai ſi mortellement qu'il fit des bonds & des ſauts, enlevant le pauvre corps, qu'il dégorgea à la fin. Ce fut alors que je lui tirai mon ſecond coup dans la gueule, & par la tête ; il ne fut plus en état de

de remuer que depuis la bleſſure en bas. Je courus au miſérable, je coupai les liens ; il n'étoit pas beaucoup bleſſé ; le peuple s'enfuit, je reſtai ſeul avec lui. Il vint enfin un homme ſe jetter à mes pieds ; je jugeai que c'étoit le pere du miſérable, car il le mit ſur ſes épaules, & l'emporta. Aiant réchargé mon fuſil ſans que perſonne m'approchât, je fus à la maiſon du ſerpent, que je trouvai fort belle, tapiſſée de nattes toutes dorées. Je reconnus par là que c'étoit le Dieu du paiïs. Je mis le feu aux nattes, le bâtiment fut embraſé. Je fis cela pour me faire craindre, & pour donner du mépris à ce peuple du faux Dieu. Les deux Vieillards m'aiant rejoint, ſe proſternerent devant moi ; je tins bonne contenance, & les embraſſai. On voulut me mener dans une grande maiſon. Je retournai où j'avois paſſé la

nuit, où je reçûs celui que j'avois délivré, ſon pere, & les trois qui m'avoient amené. On m'apporta plus de vivres qu'il n'en auroit falu pour nourrir cent hommes: j'étois reſpecté comme un Dieu; lorſque quelqu'un ſe proſternoit devant moi, je faiſois ſigne que c'étoit en haut qu'il faloit s'adreſſer, en joignant les mains. Je fis mon poſſible pour leur faire craindre le Dieu du Ciel. Le miſérable que j'avois ſauvé tomba malade, quoique je lui euſſe fait avaler de la thériaque; la fiévre le prit, je le ſaignai en préſence des Vénérables, elle diminua, il guérit: tout le peuple joignoit les mains en me regardant. Je fus perſuadé que j'étois parmi de bonnes gens, ce quime tranquiliſa: mon phoſphore qui éclairoit la nuit ſur ma poitrine, me faiſoit reſpecter auſſi. Ma ſobrieté les étonnoit, car ce peuple

mange beaucoup. J'appris en peu de tems à mes quatre domeſtiques à rôtir, & à faire des bouillons, ainſi j'étois à mon aiſe : il n'y avoit que les Notables qui puſſent obtenir de mes reſtes. Si je voiois des viſages pâles, je leur faiſois donner du bouillon ; ils étoient beaucoup mieux par la créance qu'ils avoient de devenir comme moi en ſe nourriſſant de ce que je mangeois.

Lorſque je me vis bien craint & bien aimé, je ne portai plus mon fuſil, me contentant de mes piſtolets de poche, de ma baionette, & d'un long bâton, au bout duquel elle pouvoit s'ajuſter. Je vêcus très-heureuſement pendant ſix mois avec ce peuple. Mon bonheur fut troublé par l'arrivée de ſix hommes, qui avoient une grande mouſtache d'un côté ſeulement ; ils étoient ſuivis d'autres avec des cordes ſur des che-

vaux : je n'en avois pas encore vû en ce païïs-là. Tout le bourg s'émut, la pluſpart pleuroient : en moins de deux heures de tems, ces gens lierent une centaine de jeunes gens, comme on fait ici les galériens, & les firent marcher, me faiſant des menaces. Je fis ſigne aux Vieillards de les ſuivre, & que j'irois avec eux : ils s'y réſolurent, avec le même ſang froid que je leur avois toujours vû. Je connus à cette manœuvre que ce peuple étoit ſans colere, & un véritable troupeau de moutons. Ils furent ſuivis de pluſieurs autres, qui apporterent des proviſions après nous. Nous campions en corps ſéparez. Je connus au bout de trois jours de marche, que j'étois dans un autre païïs, & parmi un peuple different, où il n'y avoit plus la même innocence. Je me repentois quelquefois d'avoir quitté l'autre

contrée ; mais je pensois que plus j'approcherois d'un peuple qui eût de la malice, plutôt aussi je pourrois tomber en païïs de connoissance ; d'ailleurs la compagnie de ces muets commençoit à me déplaire. Enfin nous arrivames dans une Ville peu differente des Villes de Pologne : elle me parut grande. Je m'étois attiré en chemin la considération de mes ennemis mêmes. Dès que nous fumes arrivez dans une place, je vis des gens de marque : je ne doutai plus que ce ne fût le Roi ou le Gouverneur du païïs qui nous attendoit. Cette nation étoit habillée de grandes robes de soie ; elle étoit armée d'un arc, & de flêches. On presenta à ce Roi les jeunes gens qu'on avoit amenez, il ordonna qu'on les déliât, puis il parla aux Vénérables du peuple. Je compris qu'il leur reprocha d'avoir laissé tuer leur Dieu,

Ils lui firent entendre que ce n'étoit pas de leur consentement : ils lui conterent mes proueſſes ; que j'étois bienfaiſant, que je gueriſſois les malades : cela ſurprit le Roi, & ſa Cour. L'on fit approcher une belle fille, magnifiquement habillée, qu'on me préſenta, qui étoit fort pâle. Le Roi me demanda par ſignes ſi je la guérirois bien, je répondis que oui, & qu'elle étoit pleine de vers. Sur le champ je lui fis prendre quelque choſe, elle rendit trente-cinq gros vers. Je fis entendre au Roi que c'étoit leurs Dieux malins qui leur communiquoient ces maux, qu'il les faloit tous tuer, après quoi tout ſon Roiaume en ſeroit exempt. Il fremit à ma propoſition. On ſervit à manger, je vis que ceux qu'on avoit déliez étoient eſclaves du Roi : ceux qui me ſervoient étoient du même païis. Après avoir mangé, on ſai-

ſit un des nouveaux venus, que l'on expoſa tout nud : je vis bien de quoi il étoit queſtion. L'on ouvrit la porte d'un Temple, il en ſortit un ſerpent furieux, &plus grand que celui du bourg des muets. Il avançoit d'une grande gayeté. Je n'attendis pas qu'il gobât le miſérable, je lui donnai un bon coup de fuſil dans la gorge ; je redoublai du ſecond canon ; je l'ajuſtai ſi bien, qu'il ne put rien faire que de ſe débattre. Un des Prêtres de ce Dieu me décocha une flêche, qui donna contre la croſſe de mon fuſil, & ſe caſſa. Je lui courus ſus avec mon piſtolet de poche, je lui brûlai la cervelle. Après ce coup tout s'enfuit hors le Roi, & ſa Cour, qui vint à moi d'un air content : les muets ne me craignoient point ; ils ſe rangerent autour de moi. Il me tendit la main, je lui donnai la mienne.

J'allai avec mes muets mettre le feu à ce Temple, d'où je ſortis la nuit, étant tout lumineux par le moien de mon phoſphore, qui commença à éclairer ſur ma poitrine. Je couchai à la belle étoile, ne voulant entrer dans aucune maiſon. Je vis bien que je n'avois rien à craindre, par la contenance des muets & du peuple, mais je ne dormis que peu ou point de la nuit. Le matin on ſe vint proſterner devant moi, je préſentai la main aux principaux : je vis paroître pluſieurs malades, j'en ſaignai quelques-uns, & donnai de l'émetique aux autres : tous ſe trouverent mieux. Je pris enfin logement au Palais dans un quartier fort propre. J'allois par tout avec le Roi, & ſa malade, que j'avois guéri des vers, qui ſe portoit mieux de jour en jour. Elle voulut toujours coucher dans ma chambre. Je lui faiſois prendre

des

des bouillons qui la guérirent entiérement. Elle auroit pu paſſer pour une belle perſonne par tout le païs : elle me baiſoit les mains. Je conçus enfin tant d'amour pour elle, qu'il ne m'étoit plus poſſible de lui cacher. On m'avoit offert pluſieurs fois auſſi bien qu'au païs des muets, de très-belles filles, j'avois toujours témoigné de la répugnance. Le Roi vit avec plaiſir que je paruſſe avoir de l'amitié pour celle-là : c'étoit ſa parente. Il me la donna d'une maniere aſſez ſinguliere. Un jour que j'étois ſur le bâlcon de ſon Palais, après avoir harangué ſon peuple, il embraſſa cette fille les larmes aux yeux : il fit apporter un fil de ſoie : on nous lia les deux mains, pendant que tout le peuple battoit des leurs, hors un ſeul que j'apperçus qui frappoit des pieds contre terre : c'étoit comme le Capitaine des Gardes. L'aiant

fait remarquer au Roi, il le fit jetter du balcon en bas. Je courus à ſon ſecours, il s'étoit fendu la tête, & démis le poignet. Je le lui remis, & lui fis un bandage. Après l'avoir panſé, je fis entendre au Roi qu'il ne falloit tuer que des ſerpens. Le peuple fut touché de mon bon cœur. En peu de jours ce bleſſé fut guéri, & il me fut toujours fidele. Je lui fis donner une très jolie femme, dont il me parut être content. J'appris le François à ma Princeſſe : je jugeai à propos de lui apprendre cette langue plutôt qu'une autre : nous nous entendions à merveille. Je me rendis très-ſçavant dans la ſcience des ſignes. Quoique le Roi ait de grands revenus, ainſi que j'en jugeois par les richeſſes qui arrivoient au Palais, il étoit très-ſobre, très-modeſte, & d'un naturel fort doux ; il faiſoit diſtribuer aux vieillards, aux né-

ceſſiteux toutes ſortes de ſecours. Il donne audience de deux jours l'un. Tous ſes ſujets ſe preſentent devant lui à genoux, les hommes premierement, enſuite les femmes. Ses Officiers ne peuvent faire tort à perſonne. Je jugeai que ſes Etats devoient être grands, par la difference des habillemens de ceux qui venoient à l'audience. Lorſque je ſortois, j'avois une groſſe ſuite : mon occupation conſiſtoit à faire differens remedes de ſimples pour ſoulager les malades : ma caſſette de remedes d'Europe diminuoit. Les Prêtres du ſerpent guériſſoient les malades avant mon arrivée, en faiſant avaler de ſa fiente, & en l'appliquant exterieurement : c'étoit tout ce qu'ils ſçavoient : d'ennemis qu'ils étoient, ils devinrent mes amis: ils s'attacherent à comprendre mes compoſitions ; j'en fis de fort bons garçons apoticai-

res. Je ne manquois pas d'occupation, & Dieu beniſſoit mon travail. Comme j'avois de tout à ſouhait, je ne penſois pas à rien amaſſer pour moi : j'avois perdu toute idée de ſortir de ce païs-là : j'aimois la femme à qui je m'étois donné : elle me ſervoit d'interprete ; je mangeois avec le Roi ; je me ſervois de ſes chevaux : il n'y avoit point de difference ſur la maniere dont j'étois ſervi. Aucuns des muets qui m'avoient ſuivi, ne voulurent s'en retourner : le Roi leur aſſigna une ſubſiſtance. Je me proſternois tous les matins les mains jointes, ceux qui étoient avec moi faiſoient de même ; mais il me fut impoſſible de faire comprendre les myſteres de ma Religion à ma femme : elle faiſoit le ſigne de la Croix, le peuple auſſi : nul ne m'approchoit qui ne le fît. C'eſt le païs des bonnes mœurs ; le Roi prêche d'exem-

ple ; tous ſes plaiſirs ſont moderez. Les jours qu'il ne donne pas audience, il va à la chaſſe : comme il abonde en gibier, on prend ce qu'il faut pour la bouche du Roi, le ſurplus ſe diſtribue aux habitans des terres où on a chaſſé : il y a des gens prépoſez pour cela. Les ſujets ſont gardes de chaſſes eux-mêmes : il arrive tous les jours des députez des Provinces pour prier le Roi d'y aller : en ſon abſence les Gouverneurs chaſſent auſſi, diſtribuant le gibier aux habitans, après en avoir pris ce qu'il leur en faut pour la Cour, s'ils ſont aſſez près pour l'envoier. Les environs de la Capitale ſont toujours bien fournis, on y apporte de toutes ſortes de bêtes vivantes des Provinces, même des oiſeaux : le Roi ſe divertit à les faire nourir un certain tems, & leur donne la liberté. L'équipage de ce Prince

pour la chaſſe eſt des plus leſtes. Le Roi ſe plaît avec ſa Cour ſous des tentes dans des lieux délicieux, perſonne ne le ſçait que les Chaſſeurs & les Miniſtres. Les peuples à l'envi les uns des autres, portent à manger au Roi, & à ſa ſuite, ou leur donne du gibier. En reconnoiſſance il donne audience par tout où il a chaſſé deux jours. Les Officiers de Juſtice viennent avec le peuple. Le Roi diſtribue ſes ordres à ſes Miniſtres, qui les rendent aux Officiers des Provinces. Tout le monde eſt conſtant. Ce peuple eſt bon de ſon naturel, paiſible; il aime ſon Roi & ſes Miniſtres, qu'il regarde comme ſes peres. Le Roi avoit déja fait ſix fois le tour de ſon Roiaume en chaſſant. Les tributs ſe portent à la Capitale. Les voiages du Prince dans les Provinces, réjouiſſent les peuples, parce qu'ils font bonne chere, & que leurs procès ſont

jugez, & leurs griefs redreſſez. Les Gouverneurs font des tournées auſſi dans les Provinces à peu près de même, principalement lorſqu'on ſçait que le Roi n'y peut pas aller. La muſique eſt du goût de cette nation ; leur inſtrument favori eſt un carillon ſur des pieces de bois mêlées d'autres de métail, qui rendent un ſon très-harmonieux : à force de me tourmenter j'appris à jouer deſſus, pluſieurs de nos vaux-de-ville : l'on s'appliqua à les imiter. Je n'avois pour tout inſtrument d'Europe qu'un flageolet. J'appris à ma femme à en jouer ; elle y réuſſit parfaitement. Je mis enſuite de toutes ſortes d'oiſeaux en cage ; j'en eus de cinq eſpeces qui apprirent pluſieurs airs. Enfin un matin que le Roi donna audience, je fis porter mes cages avant le lever du ſoleil ſous ſa tente, qu'on dreſſe à cet effet ſur la pla-

ce. Le Prince approchant, on ouvrit la tente, que j'avois tenue bien fermée : l'on auroit dit que ces oiſeaux ſçavoient mon intention : ils entonnerent tous les mêmes airs que j'avois accoûtumé de leur faire chanter. Le peuple fut en admiration, & le Roi d'une gaieté ſurprenante : je n'ai jamais goûté tant de plaiſir. Le Roi donna audience devant ſa tente ; les oiſeaux continuerent leurs ramages : on les laiſſa pour réjouir le peuple, qui danſa tant que la lumiere dura. Je n'étois pas né pour paſſer ma vie en repos. Je jouiſſois de cette tranquilité depuis plus de deux ans, lorſqu'il arriva à la Cour un Ambaſſadeur qui effraia le peuple. Il étoit ſuivi de trente perſonnes de très-bonne mine, aiant tous la mouſtache du côté droit, au lieu que les peuples de Notibet (c'eſt ainſi que ſe nomme le païis où j'étois) la

portent du côté gauche. Le Roi étoit triſte. J'appris par ma femme que le Roi de Norreos l'envoioit pour me demander, ſur le recit qui lui avoit été fait de mes talens. Il ne demandoit que ma perſonne pour tribut de l'année. L'Ambaſſadeur avoit ordre de lui déclarer la guerre, ſi je ne partois ſur le champ. Ce Prince étoit déja ſur les frontieres avec une armée qui attendoit la réponſe, prêt à entrer ſi on me refuſoit. Le Roi de Notiber n'étoit pas de la force de celui de Norreos. Ce Prince m'aimoit tendrement: dès qu'il en reçut la nouvelle, il diſpoſa toutes choſes pour ſe défendre plutôt que de me perdre. Je parlai au Roi en particulier, & lui dis que puiſque celui de Norreos me ſouhaitoit, qu'il devoit tirer avantage de ma perſonne; que je ne voulois pas être cauſe de la ruine de ſes ſujets; que je ne crai-

gnois que le Dieu du Ciel ; que je le priois de me dire par quelle raiſon ce Roi vouloit m'avoir, il me répondit que c'étoit à cauſe que je guériſſois les malades, dont on lui avoit fait un recit ſi amplifié, qu'on lui avoit rapporté qu'il n'étoit mort perſonne dans la Capitale depuis mon arrivée; ce Prince étant vieux, vouloit à toute force que je fuſſe à lui. Il m'aſſura qu'il expoſeroit tout de ſon côté pour me conſerver. Je lui repreſentai qu'il devoit propoſer à l'Ambaſſadeur d'écrire à ſon Maître qu'il donnât un ôtage, pour qu'après que j'aurois été quelque tems chez lui, je puſſe revenir. La propoſition lui plut, & l'Ambaſſadeur offrit de reſter en ôtage. Le Roi de Notibet réſolut de m'accompagner en chaſſant, juſques ſur la frontiere. L'on envoia un courier au Roi de Norreos : il accepta l'offre. Je partis

ſuivi de tout le peuple les larmes aux yeux, avec tout ce qui m'appartenoit. Je demandai d'avoir mes fideles muets, le Roi me l'accorda. Après ſix grands jours de marche nous arrivames ſur le bord d'une riviere, elle étoit toute couverte de peuples; & de l'autre côté, des tentes magnifiques, & tout l'appareil d'une grande armée. Il étoit tard, on fit de grands feux des deux côtez de l'eau; & après quelques allées & venues, il fut réſolu que les deux Rois ſe verroient ſur un petit terrein qui étoit découvert au milieu de la riviere. Je m'équipai de mes habits d'Europe, pris mon coffre, & quelques autres choſes précieuſes. Je paſſai l'eau accompagné du Roi, de ſes Miniſtres, & de ma femme. Le Roi de Norreos s'avança de ſon côté; tous les deux ſe firent bien des amitiez; je fus échangé contre l'Ambaſſa-

deur ; je n'avois que des muets à ma ſuite ; le Roi de Notibet pleuroit, & je n'étois point gai. Dès que je fus de l'autre côté de l'eau l'on me fit monter ſur un chariot ſi magnifique, que je n'en oſerois faire la deſcription de peur de paſſer pour fabuleux. Je reconnus qu'en avançant je me trouvois avec des peuples civiliſez, mais dont la phiſionomie ne me paroiſſoit pas ſi douce : ils avoient de la férocité dans les yeux. Je précédois le Roi dans ſa marche, entre lui & ſes femmes, qui étoient dans des eſpeces de cages couvertes d'étoffes. Je laiſſai la mienne à découvert, elle attiroit les regards de ce peuple ; elle étoit effectivement belle ; je n'en avois point eu encore d'enfans : j'en étois bien aiſe, parce que mon ſort me paroiſſoit très-incertain. Mes muets me ſervoient de gardes ; le Roi le leur avoit ordonné,

de peur qu'on ne m'approchât de trop près ; ou qu'on ne me prît quelque choſe, car ce peuple eſt larron. Lorſque nous arrivames à la premiere Ville, tous les Bonzes vinrent au-devant du Roi ; ils me regarderent, ce me ſembloit, d'un œil d'envie & de colere. J'ai toujours eu de l'antipatie pour ces gens-là. Dès le ſoir même on m'amena un homme qui s'étoit démis l'épaule ; je le fis tenir fortement, & la remis en ſa place en préſence du Roi, qui en parut être très joieux. Ce Prince conſervoit beaucoup de majeſté, il avoit l'air moins feroce que ſon peuple. J'appris qu'il étoit né d'une femme qu'on avoit trouvé au bord de la mer en pamoiſon. Je fus mené dans un Temple le lendemain de mon arrivée, où il y avoit une très-vilaine figure dans une niche dorée, que je reconnus être celle qu'on revere dans les

païs où le grand Lama eſt reſpecté. Des lunettes d'approche d'Europe étoient attachées contre le mur, & un ſac au haut de l'édifice, qu'on me fit entendre qui contenoit des choſes auſquelles on n'oſeroit toucher ſans mourir. J'y trouvai auſſi deux vieux mouſquets. Mais ce qui me fit plaiſir, c'eſt que je vis des croix dans le mur en differens endroits : je me perſuadai qu'elles n'avoient pas été gravées ſans deſſein.

Je demandai au Roi qu'il me permît de voir ce qu'il y avoit dans ce ſac, où perſonne n'oſoit toucher, non plus qu'à la lunette d'approche. Il me le permit avec peine ; mais ma femme l'en pria ſi fort, qu'il y conſentit malgré les Bonzes. Je pris la lunette d'approche, elle étoit de ſix pieds ; je l'ajuſtai, & nettoiai les verres. J'y fis regarder le Roi, les Bonzes, ma femme, & les principaux de

la Cour. Ce Prince fut d'une surprise extrême ; il m'embrassa. Chacun vouloit que je visse alors ce qui étoit dans le sac ; mais je fis dire au Roi par ma femme que je sçavois déja ce qu'il y avoit, que nous le verrions après que tout le monde seroit retiré. Le Prince y consentit. On apporta à manger à l'ombre des arbres qui sont devant le Temple. La garde écarta le peuple. Le Roi fit publier qu'il resteroit deux jours en ce lieu, que l'armée n'avoit qu'à se reposer. On me tendit une tente. Le Roi n'aiant pas voulu loger dans une maison de la ville, il aima mieux passer ces deux jours sous ces arbres avec ses femmes. Cette place étoit entourée d'eau remplie de poissons, qui servoient de nourriture aux Bonzes, qui ne mangeoient jamais de chair d'aucuns animaux. Mes muets en firent cuire à ma mode, que le

Roi & les Bonzes trouverent fort bons.

Après le dîné je rentrai dans le Temple ; j'en tirai la lunette d'approche, & les deux mousquets. Je fis descendre le sac, je l'ouvris, j'y trouvai un paquet de mêche, un compas de mer, un barril de poudre à canon de plus de trente livres, & un billet en Hollandois, qui portoit : » Chré-» tien, si tu passes par ici, sers toi, » si tu peux, de ces choses pour » sauver ta vie, & pour faire pé-» rir ces Idolâtres, qui ont massa-» cré soixante Holandois en l'an-» née 1602, n'aiant conservé que » moi, malheureuse Christine » d'Arlem, pour servir aux plai-» sirs infames de ces Prêtres de » Satan : venge-moi, & si Dieu » me fait misericorde, je le prie-» rai pour toi après ma mort. » Dans le mur est un précieux tré-sor derriere la grande croix. Je

pris

pris le papier, la mêche, & le compas. J'ouvris le barril avec grande précaution, la poudre n'étoit pas toute bonne : j'en pris une portion, la compoſition ne m'en étoit pas inconnue. Je fis donner un coup de marteau dans le mur au lieu marqué, je trouvai l'Ecriture ſainte du vieux & nouveau Teſtament, une bourſe contenant de l'or, & quelques vieux diamans brutes. Je gardai le livre, je donnai l'or & les diamans au Roi. Il me les rendit, en me diſant qu'ils m'appartenoient, puiſque j'avois ſçu les trouver. Le Roi m'aiant demandé ce que c'étoit que ce livre, je lui dis que c'étoit un écrit qui m'apprenoit qui avoient été les bourreaux de ſa mere, qui vivroit encore ſans eux, & qu'elle me demandoit que je vengeaſſe ſa mort. Le Roi fut très-ſurpris, il me raconta alors par le moien de ma femme, ce qu'il avoit

appris de ſa naiſſance, & conclut qu'il voudroit bien pouvoir venger ſa mort. Je lui fis comprendre qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé, pourvû qu'il ordonnât aux Bonzes de paſſer la nuit en prieres enfermez dans le Temple, & qu'avant le matin il verroit toute la race de ceux qui avoient fait mourir ſa mere, périr entre ciel & terre, que c'étoit ce que le livre me marquoit. Il ordonna aux Bonzes de ſe mettre en prieres pendant la nuit, après que j'y aurois fait la mienne tout ſeul auparavant avec ma femme. Ce fut une occaſion de lui faire comprendre l'immortalité de l'ame, tout cela lui paroiſſant merveilleux. Ce Prince ordonna de me laiſſer ſeul dans le Temple : j'ordonnai à ma femme de reſter à la porte pour m'avertir ſi quelqu'un vouloit entrer. Je cachai le barril de poudre deſſous la niche de l'Idole, après

avoir mis dedans un morceau de mon phoſphore dans du papier mouillé, & rempli le ſac de terre, bien perſuadé qu'on n'oſeroit y regarder. Je dis au Roi qu'il étoit tems de faire mettre les Bonzes en prieres, & de décamper, laiſſant une garde à quelque diſtance de la porte, afin qu'aucun Bonze n'en pût ſortir que par ſon ordre, lorſque l'ame de ſa mere m'auroit dit qu'elle étoit contente.

Le tout fut executé ainſi que je le ſouhaitai. J'avois mis le phoſphore dans pluſieurs doubles de papier mouillé: je connoiſſois l'effet de cette drogue, & ſçavois qu'à moins de deux heures le feu prendroit à la poudre, que les Prêtres ſeroient étouffez, & peut-être le Temple emporté. Pendant ce tems-là, je parus en priere écarté avec mes muets. Le Temple fut enflammé; comme il étoit de

ſtructure legere couvert de feuilles, il ne ſauta point : j'en fus d'autant plus aiſe, que la garde n'eut point de mal ; mais pas un Bonze n'échapa, ils furent tous grillez, & la ſtatue ou idole perdue. Le Roi avoit averti ſes confidens que l'ame de ſa mere devoit ſe venger de ceux qui l'avoient miſe à mort.

Dès que le Temple fut brûlé, je dis au Roi d'approcher, qu'il n'y avoit rien à craindre, que les coupables étoient punis ; que le feu du Ciel étoit tombé ſur eux, les avoit embraſez. On ſavoit que la mere du Roi avoit été perdue ; les Bonzes avoient publié que c'étoit une ſorciere, qui s'en étoit retournée à ſon païis, on le croioit ; mais l'on changea de theſe : ce que j'en publiai fut cru. Je fis faire une grande Croix, que je plantai ſur la place où étoit le Temple ; en diſant au Roi que ſi

jamais aucuns Bonzes vouloient rebâtir audit lieu, qu'ils périroient tous comme les précédens, parce que le lieu étoit saint. J'y fis ma priere, mes muets se prosternerent, & firent force signes de Croix, le peuple les imita, pas un n'osoit y demeurer. J'assurai cependant que tout le monde pouvoit y entrer, pourvû qu'on priât Dieu qui avoit fait le Ciel & la Terre, & qu'on pouvoit manger du poisson en toute seureté, qu'il n'appartenoit qu'au Roi. Ce Prince fit partir un courier pour sa Capitale, afin qu'il fut fait des réjouissances, comme dans les plus grands événemens. Il envoia une rélation de la maniere surprenante dont l'ame de sa mere avoit été vengée : les Bonzes furent très-mortifiez, & ne prirent que peu de part à la joie publique. On avoit distribué l'armée par differentes routes, & le Roi n'avoit

pas plus de mille hommes avec lui, compris une troupe de chaſſeurs & de cuiſiniers, qui devançoient notre marche : on trouvoit de tout à ſouhait, tant pour la table du Roi que pour la ſuite ; les viandes étoient prêtes à être rôties, ou bouillies, & pluſieurs mets étoient déja apprêtez.

L'écrit que j'avois trouvé dans le Temple des Bonzes m'avoit fait quelque peur, je ne mangeai d'aucune viande que je ne l'euſſe tuée moi-même : je ſuis ſobre de mon naturel, peu de choſe me ſuffiſoit, & j'étois fort ſur mes gardes de quelque tour des Bonzes : bien m'en prit ; car étant arrivé dans une grande Ville où le Palais tenoit au Temple des Bonzes, & moi logé auprès, ils avoient réſolu de me faire périr en mettant le feu à mon quartier, afin de me tuer ſous prétexte de me ſecourir. La porte du Palais où je logeois

donnoit tout contre le Temple : on cria au feu pendant la nuit ; les Bonzes étoient ſur le toit du Temple ſous prétexte de le conſerver, mais ils avoient de très-groſſes pierres pour m'aſſommer quand je ſortirois. Je me doutois que le feu venoit de leur malice ; j'étois tout habillé, je vis les Bonzes ſur le toit qui jetterent une groſſe pierre ſur deux de mes muets, qui ſortirent de la porte ; l'un d'entre eux commandoit aux autres. Je l'ajuſtai ſi bien avec mon fuſil, qu'il fut tué, & du ſecond coup celui qui avoit jetté la pierre ; les autres furent effraiez, ils quitterent la place, & crurent que c'étoit encore l'ame de la mere du Roi qui les ſuivoit. Le peuple vint à mon ſecours ; j'ordonnai à mes muets d'emporter mes remedes, & mes habits que je tenois toujours en volumes très portatifs. Le vent ſe tourna ſi vi-

vement que le feu de ma maiſon embraſa le toit du Temple, qui brûla ſans qu'aucun Bonze oſât monter deſſus pour le ſecourir. Je me plaignis au Roi de la perfidie des Bonzes : il y avoit des témoins de ce qu'ils avoient voulu faire. Je pris occaſion de dire au Roi, que je ne craignois rien pour moi, mais pour ſes ſujets & pour mes remedes ; que je ne lui ſerois plus d'aucune utilité s'ils étoient brûlez, qu'il valoit mieux me renvoier au Roiaume de Notibet. Le Roi fut tranſporté de colere contre eux, il vouloit les faire exterminer, mais je m'y oppoſai. Je le ſuppliai ſeulement de défendre aux Bonzes de ſortir de leurs maiſons lorſque je ſerois avec lui, parce qu'ils périroient tous infailliblement : ils croioient eux-mêmes que la foudre avoit frappé ceux qui furent tuez le jour du feu. Nous partimes de cette

cette Ville ; je priai le Roi de trouver bon que je logeaſſe ſous une tente, il ne me le voulut pas accorder, & me retint au plus près de lui.

Il y avoit une quantité prodigieuſe de malades qui vouloient ſuivre le Roi. Je guériſſois aſſez heureuſement par la ſaignée & l'émetique, & par des bouillons, qu'on aprenoit à faire dans toutes les Villes avec des herbes purgatives. La maladie regnante de ces contrées étoit les vers, & les fiévres : j'avois un ſpecifique du païs même pour les deux : mes muets en diſtribuoient à tout le monde : ceux d'entre les malades qui pouvoient ſuivre étoient traitez avec plus de ſoin, ces muets les panſoient déja fort bien, & avoient acquis des connoiſſances depuis deux ans qu'ils étoient avec moi.

Le Roi établit des eſpeces

d'Hôpitaux dans ſa Capitale, il faiſoit fournir au beſoin des malades. Ce Prince eſt puiſſamment riche, on peut dire qu'il l'eſt trop. Ses peuples ſont heureux, ils vont chercher l'or dans une contrée du Roiaume fort éloignée : il eſt défendu au Roi par les loix de l'Etat d'y aller, parce que le paſſage y eſt très-dangereux : comme c'eſt le ſeul métail du païis, il eſt très-commun, mais ils n'ont pas le ſecret de le rafiner. Je montrai aux deux Peuples à le purifier, peu à peu ils ſe perfectionnerent. Ce Prince donne auſſi audience à ſes ſujets : il a des conſeils dont il ne ſe ſert point, dirigeant tout avec un ſeul Miniſtre principal. Il a quitté ſes Conſeils, parce que les premiers Bonzes avoient le droit de Conſeillers d'Etat, ou l'équivalent de cette dignité parmi nous; il aime cependant ceux qui ſont les plus pieux & les plus ſobres; peut-

être ſe ſert-il auſſi de leurs avis ; mais afin de ne leur donner aucune jalouſie, il les met au pair des autres. Ce Prince eſt fort religieux & de bonnes mœurs, ſe divertiſſant moderement à la chaſſe, & plus ſouvent avec ſon Miniſtre, qui a 80 ans, fort & vigoureux, qui parle toutes les langues du Continent : il a beaucoup d'or que les Princes voiſins n'ont point de leur cru : ſes troupes ſont en aſſez petit nombre. Malgré tant de perfections, on lui trouve à redire bien des choſes, parce que ſes Prédéceſſeurs étoient moins ſéveres à faire obſerver la juſtice. Il a reprimé l'inſolence des Bonzes, & des Grands. Le peuple jouit de ſon bien en paix : s'il y avoit des arts brillants comme dans notre Europe, nul païïs ne ſçauroit égaler celui-là, car tout y eſt bon ; mais le peuple eſt mauvais, enclin au vol, aux aſſaſ-

ſinats, luxurieux & avare, pareſſeux & d'un naturel de ſinge dans les geſtes & dans les actions, jaloux au ſuprême degré, adonné à toute ſorte de vices : ce peuple ne merite pas un ſi bon Roi : la pareſſe le rend ignorant ; pluſieurs nations apportent de leur travail contre l'or des habitans : cette abondance de métail les rend fainéans : la bonté du Roi, qui ne les charge pas d'impôts, y contribue encore : partie des Etrangers qui leur apportent leurs beſoins en ſont accablez, vivant chez eux dans de mauvais climats, où l'induſtrie ſeule les ſoutient ; ils ſont cependant plus heureux que cette nation ſi riche : le commerce leur fournit abondamment de tout, ils ne ſe refuſent rien de tout ce qui peut flater le goût & le plaiſir des ſens ; les paſſions brutales les dominent moins, elles ſont la ſuite ordi-

naire de la pareſſe & de la fainéantiſe.

Ce Prince étoit curieux de tout ce que je lui racontai des autres païïs : je lui fis connoître que j'étois un homme très ordinaire, que je pourrois rendre ſes ſujets auſſi habiles que moi, s'ils le vouloient ; mais la pareſſe eſt un terrible obſtacle au bien : le Roi les connoiſſoit, & ne les eſtimoit pas.

Suivant les loix de l'Etat la Reine, ou premiere femme du Roi groſſe, étoit obligée d'accoucher dans le Temple des Bonzes, à quelques lieues de la Capitale. On prétend dans le païïs que rarement l'enfant mâle qu'elle mettoit au monde, étoit celui qui paroiſſoit aux yeux du public, mais plutôt quelque enfant de Bonze : Il eſt notoire à la Chine ; cela a été prouvé pluſieurs fois, qu'il y a des appartemens fouter-

rains où ces faux Religieux gardent des femmes communes à tous. Le bruit du païïs eſt, que ce Roi étoit fils d'une Etrangere trouvée ſur le bord de la mer, qui étoit vraiſemblablement celle qui avoit mis le billet dans le ſac où fut trouvé lebarril de poudre : ſa phiſionomie le dénotoit ; il ne reſſembloit que très-peu aux naturels du païïs, il avoit les inclinations differentes : quoi qu'il en ſoit, les véritables enfans des Bonzes deviennent Rois, & ceux des Rois ſont élevez comme Bonzes : cela prouve juſques où peut être portée l'impoſture ſous le maſque du ſervice divin.

Je preſſois fort le Roi de me laiſſer retourner dans le Roiaume de Notibet. Déja trois ans s'étoient paſſez, lorſqu'on apprit que l'Ambaſſadeur qui étoit en ôtage pour moi étoit mort, le Roi

de Notibet auſſi : ſon Roiaume fut remis à celui de Norreos, dont il étoit tributaire. Je n'eus plus d'envie d'y retourner, aiant d'ailleurs fait connoiſſance avec pluſieurs Négocians étrangers. Je compris par ce qu'ils me rapporterent des paiïs voiſins des leurs, que le Continent où j'étois communiquoit de bien près avec la grande Tartarie. Une lueur d'eſpérance de pouvoir réjoindre ma patrie me donnoit du courage : il ne faloit cependant pas croire que je le puſſe ſans quelque évenement extraordinaire. Je le ſouhaitois plus que je n'oſois l'eſperer ; j'avois de la peine d'accorder tout cela avec l'idée que je m'étois formée de la figure des terres. Je croiois que je n'avois pas mis le pied dans celles de Jeſſo ; il faloit cependant que j'en euſſe été bien près, lors de la tempête qui nous ſépara des Japonois avec qui nous avions

combattu. J'étois ſurpris qu'aucun vaiſſeau n'eût fait la découverte du Continent où j'étois arrivé dans le bâteau de jonc pour entrer dans les terres des muets : il eſt vrai que faiſant réflexion aux courans qui entrainoient les vaiſſeaux dans le détroit où j'entendis un ſi grand bruit, & vis une ſi grande fumée, je conclus que c'étoit-là le *non plus ultrà* des vaiſſeaux Européens, qui ne pouvoient gueres prendre d'autre route pour éviter les Gardes-côtes Japonois, qui ne ſouffrent pas qu'on aborde aux terres de Jeſſo : toutes ces réfléxions enſemble me fatiguoient l'eſprit, & je ne dormois gueres, quoique j'euſſe tout à ſouhait : je me voiois comme ſeul, & ne laiſſois pas malgré ma philoſophie de craindre quelque retour de la part des Bonzes, qui ne ſont pas moins racuniers que les Eccleſiaſtiques de mon païs ; d'ailleurs

j'étois riche, j'avois de l'or & des diamans assez pour contenter un très-grand Prince. C'est le véritable moien de n'être pas en repos, que d'avoir un tréſor à garder; perſonne à la vérité ne me l'envioit où j'étois; mais je comparois mon état avec celui dont je pourois jouir en Europe avec tant de richeſſes. J'avois fourré mes gros diamans dans un pot d'onguent qui puoit très fort, perſuadé que perſonne ne ſeroit curieux de voir le fond de ce pot; d'ailleurs mes remedes étoient choſes ſacrées où perſonne ne touchoit, chacun avoit intereſt à les conſerver, les Bonzes mêmes; j'en avois guéri pluſieurs par tout le Roiaume, ce qui faiſoit que j'avois un parti parmi eux en ma faveur, qui m'avertiſſoit de tout ce qu'on diſoit de deſavantageux ſur mon compte dans leurs maiſons. Les uns ſoutenoient que

j'avois contribué à l'embraſement de leur Temple, les autres y faiſoient voir de l'impoſſibilité dans cette rencontre. Je connoiſſois preſque tout le Roiaume, & j'étois connu par tout : j'avois refuſé tout ce qu'il y avoit de belle femme : on diſoit que j'étois un homme d'une eſpece particuliere qui ne pouvoit produire d'enfans; qu'on ſçavoit bien que lorſque j'étois nud, mon cœur éclairoit la nuit. Je faiſois rarement paroître mon phoſphore ſur ma poitrine, je le conſervai dans de l'eau, de peur qu'il ne diminuât trop : cela n'étoit plus néceſſaire, on étoit perſuadé que j'éclairois quand je voulois. On m'appella dans ce païïs Glantzby, qui veut dire Porte-lumiere.

Ce Roiaume jouiſſoit de la paix depuis quinze ans & plus, lorſqu'elle fut troublée par une Nation du côté de la mer, ſujette ou tri-

butaire du Roi. Un Prince au Nord du Roiaume incita ces peuples à ſe rebeller, leur promettant du ſecours, & un Roi particulier : il prétendoit par là couper le paſſage au Roiaume de l'or.

Cette fâcheuſe nouvelle vint à la Cour ; on fut fort conſterné, d'autant qu'il étoit impoſſible de joindre cette Province ſans défiler par une montagne où il y avoit un Fort qui dépendoit du Roiaume, d'où on deſcendoit dans celui de la Province par un degré très-étroit ; & audelà de ce Fort étoit un Pont ſur un torrent affreux qui roulloit dans des précipices terribles : c'étoit le ſeul endroit par où on pouvoit pénétrer dans le plat païïs. Les rebelles s'étoient déja ſaiſis du Pont & du Fort d'en bas en deçà du torrent, on ne voioit pas comment il étoit poſſible de les déloger de

là ; & ſuppoſé qu'on le pût, ils n'avoient qu'à couper le Pont, & ſe retirer de l'autre côté du torrent. Le Roi quoique vaillant étoit très-embarraſſé, il ne pouvoit pas être par tout, parce que le Prince au Nord du Roiaume paroiſſoit avec une très grande armée. Comme il y avoit longtems qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins, les troupes étoient aguerries, & celles du Roiaume fort peu, mais elles étoient plus nombreuſes. Le Roi m'aiant informé des faits, & de toutes choſes, je lui conſellai d'envoier un Ambaſſadeur à ſon ennemi, ou à celui qui paroiſſoit vouloir le devenir, afin de ſçavoir quelles étoient ſes prétentions, & que quelques exorbitantes qu'elles fuſſent il fiſt ſemblant de vouloir les accepter, pendant que je m'offrois d'aller regagner le Fort que les rebelles avoient pris, ſeulement accom-

pagné d'une centaine d'hommes de ceux que je croiois m'être les plus affidez, pour les avoir guéris de diverſes maladies, le priant de faire avancer des troupes de diſtance en diſtance, afin qu'elles puſſent ſe joindre en cas de beſoin. Le Roi trouva que j'avois raiſon en tout, excepté qu'il ne comprenoit point comme je ferois pour emporter le Fort, où il y avoit une garniſon de rebelles conſidérable. On fit partir l'Ambaſſadeur, & le gros de l'armée le ſuivoit, les meilleurs Généraux à la tête. Le Roi reſta dans un quartier à portée de me ſecourir, & l'armée ſuivant le beſoin. La frontiere du côté du Nord ne craignoit rien, la riviere étoit large & profonde, point de gué, elle répondoit autour de la Province rebellée qui ſe jettoit dedans; ainſi le Roiaume étoit fermé pour ſoutenir longtems par le nombre

des troupes qu'on pouvoit oppoſer à l'ennemi. J'avois fait depuis que j'étois tranquile, un petit magazin de poudre avec mes muets, j'en avois bien cent livres. Je révai longtems de quelle maniere je m'y prendrai pour étourdir les rebelles. Je ne pouvois pas me former de grands objets par le peu de poudre que j'avois, & le peu de gens en qui je puſſe me confier; mes muets même ne ſçavoient pas que la poudre étoit la matiere qui faiſoit tant de choſes extraordinaires. Conſidérant que la montagne étoit fort couverte de bois, je pris des Charpentiers avec moi, & j'appris quatre muets à ſcier, à manier le perſoir, puis je pris congé du Roi avec la troupe qu'il me donna : tous étoient contens de me ſuivre. Nous arrivames ſur la montagne après cinq jours de marche : je fis couper des bois les plus noueux ; je fis faire

des troncs de quatre pieds ; je fis des trous d'un pied & demi plus ou moins, droits & de biais, un dans chaque tronc ; j'en fis couper trente ; je fis faire de longues chevilles comme des fondes creuſes, de bois très-fort ; aïant rempli de poudre les trous de ces troncs, & forcé les chevilles dedans, je les fis porter dans le Château, qui dominoit le fort des rebelles, qui y étoient en ſi grand nombre qu'à peine la place pouvoit-elle les contenir ; puis par un beau clair de lune aiant amorcé les troncs avec des longues fuſées bien garnies, j'en fis tirer une vingtaine de volantes en l'air, que j'avois préparées toutes à la fois, afin qu'elles tombaſſent de l'autre côté du torrent, partie ſur le pont, partie dans la place; puis je fis rouler les troncs contre la porte du Fort : ils firent un effet admirable, tous les rebel-

les ſe jettoient en bas du Fort ; les uns couroient ſur le pont, pas un n'oſoit le franchir à cauſe des fuſées qui paroiſſoient tomber de l'autre côté. Je deſcendis alors la montagne avec mon monde, & fis ſauter quelques troncs devant moi : on me ſuivoit, non ſans crainte de la part de mes gens. Nous trouvames toutes les gardes abandonnées, les portes ouvertes ; car partie avoient auſſi voulu gagner la montagne de notre côté pour courir dans les bois. Mon principal ſoin fut de gagner l'autre bout du pont, & d'y faire un retranchement, pendant que je fis allumer des feux, ainſi que j'en étois convenu avec le Roi, pour l'avertir de venir en perſonne, afin d'abîmer l'ennemi, & le prendre par derriere en allant au devant de lui par la Province même des rebelles, qui crurent que j'étois avec une forte armée ; ils reclamerent

reclamerent la clemence du Roi, qui fut promptement à mon ſecours. L'on ne tarda pas de marcher à l'ennemi, qui ne tint point, mais décampa. On le ſuivit juſques près de la Capitale, après avoir fait mourir les Chefs de la rebellion dans la Province. Il y en avoit de toutes ſortes d'état, qui ſans exception furent executez. Comme le Roi cherchoit moins à conquerir qu'à ſe maintenir, je lui conſeillai de donner ſa fille en mariage à ce Prince à demi vaincu, à condition qu'il donneroit ſa premiere place de l'autre côté de la riviere en ôtage, & ſon fils aîné pour être élevé dans la Cour de Norreos. Ce Prince qui ne s'attendoit pas à tant de faveur, ſortit lui-même pour venir au devant du Roi. La Princeſſe étoit belle, & preſente, elle étoit à côté du Roi. On fit le mariage ſur le champ. Ce qui

m'obligea à en agir de la ſorte, fut que nous étions bien maîtres de la plaine, mais point d'aucune place, & que ce Prince étoit guerrier. D'ailleurs j'entendois qu'on ſe mocquoit un peu trop ouvertement de la peur qu'avoient eu les rebelles de quelques troncs de bois qui avoient éclaté, parce que j'avois mis de ma ſubſtance lumineuſe dedans, qui après tout ne pouvoit faire aucun mal, que je n'aurois pas toujours pû en fournir. Je compris qu'à la longue ces gens pourroient raiſonner juſte; j'étois d'ailleurs perſuadé que je ne pouvois pas longtems tenir la gageure, que j'aurois des peines conſidérables & des fâtigues à ſoutenir la gloire de Norreos, qui n'étoit pas préferable pour moi au bonheur de la paix, & de la tranquilité dont je pourois jouir. J'étois au reſte très content de moi, & le Roi encore plus;

l'ennemi de même, d'autant que je ſoulageois ſon peuple comme ceux du Roi. Les deux Etats ſe réunirent à merveille, & de bon cœur. Nous paſſames près de quatre mois dans la Souveraineté de Nortbety, c'eſt le nom de cette terre ; l'air y eſt plus temperé en été qu'à Notibet & à Norreos. La Princeſſe ne ceſſoit de me remercier de lui avoir procuré un Prince aimable ; & lui m'accabloit de careſſes. Je me voiois beaucoup plus heureux qu'auparavant : le génie de ce Prince guerrier me plaiſoit davantage que celui du Roi, qui étoit fort bon à la verité, mais trop froid, tenant du païis dont on croioit qu'étoit ſa mere. Ce gendre auroit paſſé par toute terre pour un très-aimable Prince. Il avoit été en differens païis : je l'entretenois de mes voiages: nous paſſions le tems enſemble agréa-

blement. Le Roi voulut que ſon gendre le ſuivît à Norreos, parce qu'il lui étoit difficile de s'accoutumer à ſe paſſer de ſa fille qu'il aimoit tendrement.

Le bruit de cette guerre & de cette paix ſe répandit fort au loin, & donna de la jalouſie aux Rois voiſins. On conſidéroit que ſi on laiſſoit ces Princes unis, que le gendre ſubjugueroit avec ſon génie guerrier les Nations voiſines, étant aidé de l'or de Nortibet & de Norreos. Le Roi d'Arimond entre autres à qui cette Princeſſe avoit été promiſe en mariage, fut outré de cette alliance : il n'en fallut pas davantage pour lui aigrir l'eſprit. Si le Roi de Norreos s'étoit preſque ſouſtrait de la puiſſance des Bonzes, le païis de Nortbety ne les reſpectoit guére non plus. Ce Prince aiant beaucoup voiagé, il avoit appris à connoître à fond leur politique, qui ſous

prétexte de ne rien vouloir, se rendoient maîtres de tout. Il n'aimoit point cette engeance. Je lui contai tout ce que je sçavois de la perfidie de ces Bonzes par toutes les Indes, & lui donnai une idée des Nations qui les mépriſoient.

Il étoit charmé qu'on ſe preparât à lui faire la guerre; & aiant gagné le cœur du Roi ſon beaupere, il étoit ſûr de ne pas manquer de troupes, parce que l'or étoit un appas, que plus on alloit du côté d'Occident, plus il étoit eſtimé; comptant d'ailleurs ſur mon ſecours, il eſperoit faire trembler les ennemis juſques chez eux-mêmes. Nous travaillames à former de bons corps de troupes, peu nombreux, mais allertes & de bonne volonté: la jeuneſſe de Nortibet & de Norreos s'y portoit de bonne grace. Ce Roiaume changea de face en ſix mois de tems; ſi bien qu'au mois

de Mai, ſelon mon compte, il y avoit cinquante mille hommes de cavalerie,& plus de cent vingt mille hommes d'infanterie, tous volontaires, ſans les garniſons, auſquelles on n'avoit rien touché; tout étoit de nouvelles troupes: celles de Norreos étant trop appeſanties par une longue paix, on ſe contenta de prendre les meilleurs Officiers, laiſſant tous les vieux dans les garniſons. En continuant d'exercer ces troupes, nous les rendimes meilleures que celles des ennemis, qu'on ſçavoit qui s'aſſembloient. Je fis faire des caiſſes à la mode d'Europe, leur ſon animoit les ſoldats, & les drapeaux rejouiſſoient la vûe du peuple.

Le Roiaume d'Arimond eſt le plus voiſin de Nortbety: ces deux Souverains étoient de même âge, ils avoient voiagé en même tems. La ſatisfaction qu'avoit le Prince

de Nortbety de posseder la plus belle Princesse du Continent, le rendoit très-fier, quoiqu'il ne mépriſât pas ſon ennemi. Sa ſituation relevoit ſon courage, il attendoit patiemment qu'il lui déclarât la guerre. Son païïs étoit ſéparé par une riviere, & une plaine de petite étendue de l'autre côté, avec une montagne qui lui appartenoit. Il fit conſtruire un Fort ſur cette montagne pour diſputer vivement le terrein s'il étoit attaqué, demeurant au ſurplus tranquile en attendant ſon ennemi.

La Cour étoit campée à couvert de la riviere, & l'armée étoit autour de la montagne dans la plaine: il ſembloit que c'étoit plûtôt une partie de plaiſir, que la diſpoſition d'une guerre. Le Roi de Norreos étoit vieux, ſans héritiers que cette Princeſſe qu'il avoit donnée au Prince de Nortbe-

ty. Quoique ces Etats ne tombaſſent point en quenouille, & qu'au défaut de mâle on élût pour Roi un Seigneur du Païïs, tous aimoient ſi fort le Prince gendre, qu'on ne penſoit point à lui diſputer la ſucceſſion. La Princeſſe accoucha d'un fils un jour qu'elle ſe promenoit ſur un chariot magnifique pour voir l'armée : c'étoit ordinairement les Bonzes qui étoient preſens aux accouchemens; ils étoient bien éloignez de celui-ci. Je pris l'enfant, je le levai, en criant à haute voix, Reconnoiſſez la faveur du Ciel, vous tous ſujets de la Couronne de Norreos, il vous donne un Prince qui dominera toutes les Nations voiſines; c'eſt un digne héritier que vous devez reconnoître pour votre maître à venir; & comme il eſt né dans l'armée, ſa volonté eſt qu'il ſoit élevé par les femmes des Généraux, & que celle

celle qui aime le plus le Roi & ſa patrie, lui donne ſon ſein. Je ſavois qu'il y avoit une très-belle femme d'un Général qui étoit en état de le nourrir, ſon enfant étant aſſez grand pour être ſevré ; le mari étoit preſent, il ſe jetta aux pieds du Roi, & dit, Grand Roi, ce ſera la mienne, d'autant plus qu'elle eſt à la ſuite de la Princeſſe : elle ſuivoit effectivement dans un char. On la fit deſcendre, & elle monta dans celui de la Princeſſe. Ces chariots ſont grands & couverts. Dès que la Princeſſe fut accommodée au mieux poſſible, elle voulut qu'on ouvrît les rideaux: il faiſoit un très beau jour. On continua à lui faire voir l'armée, qui ſe proſternoit la face en terre par tout où la Princeſſe paſſoit. La joie fut inexprimable, & depuis lors on appella cet enfant, le jeune Roi de Norreos. Le Roi & le Prince m'embraſſerent en

particulier, me remercierent de ce que j'avois fait ; la conſidération pour moi augmenta. On avoit accoutumé de faire prendre aux enfans qui naiſſoient différentes drogues qu'on croioit ſaintes, je ne voulus pas qu'on lui donnât rien de vingt-quatre heures : moi ſeul en eus ſoin, & je répondis de ſa vie au Roi & aux Dames : quand il en fut tems, je le donnai entre les mains de ſa nourriſſe. On fit venir les Bonzes en corps, afin de le reconnoître pour leur maître à venir. Ils parurent, & baiſerent les pieds de l'enfant. Ils le demanderent au Roi pour l'élever dans le Temple ſuivant l'uſage, mais il fut dit que la volonté du Ciel étoit qu'il fût élevé à la Cour, qu'à cauſe de cela il étoit né à l'armée. On lui forma une garde de trente jeunes hommes, dont dix étoient toujours armez de bout en ſa pré-

ſence ſous les ordres du Général mari de la nourriſſe. Le Prince qui ſçavoit les tours des Bonzes dont nous avions parlé ſouvent enſemble, contribuoit à affermir ce que je faiſois : la conſervation de cet enfant lui importoit, parce qu'il pouvoit être un jour Souverain de Nortbety, ſi ſon fils venoit à mourir. Il déclara qu'il vouloit joindre à la garde de cet enfant, trente jeunes gens de Nortbety, ſous le commandement de ſon fils même, qu'on avoit donné pour ôtage à la Cour de Norreos ; la propoſition fut acceptée, & la précaution parut fort bonne. Les Bonzes ſeuls n'étoient pas contens, mais il falloit s'accommoder au tems ; car le tout ſe paſſoit à l'armée.

La Princeſſe repaſſa la riviere, le Prince reſta à l'armée, le Roi de Norreos ſuivit la Princeſſe. Ce campement de la Cour devint

bientôt une Ville, par les maisons à demeure qu'on y construisoit. J'avois fait tirer les rues du camp au cordeau. Je proposai aux deux Souverains de faire venir des sujets de la Province de l'or, de Nortibet, du Païis des Muets, afin qu'ils s'établissent dans ce lieu, où je conseillai au Roi de faire sa demeure, & de reculer de bâtir un Temple de Bonzes, sous prétexte que ce n'étoit qu'un campement; mais de faire prosterner le peuple contre le Ciel, au lever & au coucher du Soleil, en donnant l'exemple lui-même. L'armée étoit déja sur ce pied: comme le Prince travailloit de concert avec moi, j'espérois détruire peu à peu les Bonzes, n'attendant que quelque événement extraordinaire qui donnât lieu de les faire exterminer: je me flatois qu'ils m'en fourniroient l'occasion.

Nous apprenions tous les jours

qu'on faiſoit des grands préparatifs contre nous, & qu'il devoit fondre une armée formidable ſur la nôtre. Le Prince étoit d'une excellente humeur, je n'avois pas beſoin de le raſſurer : il comprenoit que plus forte l'armée ſeroit, plus elle s'ennuieroit devant nos retranchemens, & devant le Fort. J'avois fait conſtruire des machines à la façon des Anciens, qui pouſſoient des traits, & jettoient des pierres. J'avois une grande envie de ſçavoir où aboutiſſoit le Continent, je ne pouvois me former un ſiſtême certain là-deſſus, & j'étois réſolu de faire valoir toute l'expérience que j'avois dans la guerre, & de mettre en œuvre tout ce que j'avois appris de celles des Anciens. Je doutois que les Nations qui viendroient nous attaquer en ſçuſſent plus que nous. Quoique le Prince fût perſuadé que c'é-

toient des Nations vaillantes & fort cruelles, il ne paroiſſoit juſques là rien de la part de nos ennemis, ſi ce n'eſt une rupture entiere du commerce entre eux, & les ſujets de Nortbety, dont nous ne nous ſoucions guére. Un jour en me promenant je priai le Prince de me faire une rélation de ſes differens voiages, il commença l'Hiſtoire qui ſuit.

HISTOIRE DU PRINCE DE NORTBETY.

JE ſuis le plus jeune des enfans de mon pere, il y avoit ſi peu d'apparence que je puſſe être Souverain de cet Etat, que je m'étois réſolu de chercher fortune dans les païis les plus éloignez, plutôt que de vivre avec un frere dont

l'humeur ne me revenoit point, qui devoit être un jour mon maître. Cette réſolution étoit combattue par l'amour que je portois à la Princeſſe ſœur de mon ennemi d'aujourd'hui. Cette paſſion avoit eu des ſuites, dont tout le fruit eſt mon fils que j'ai donné en ôtage au Roi de Norreos. La naiſſance de cet enfant fut ſi ſecrete, que perſonne n'en ſçut rien, hors trois avec nous deux, dont l'une des trois ſe chargea de l'éducation du nouveau né. Cet événement augmentoit la rigueur de mon ſort. L'adorable Princeſſe mere de cet enfant mourut peu de tems après ſes couches, parce qu'elle n'avoit pas été ſoignée ſuivant ſa condition. La maniere dont le tout ſe paſſa ſeroit trop longue à raporter, il vous ſuffira de ſçavoir que je n'avois point de repos : je fis ſi bien que mon ennemi d'aujourd'hui prit goût

pour le voiage comme moi. Il étoit à portée de ſe munir des choſes néceſſaires à une telle entrepriſe, parce qu'il faiſoit la fonction de premier Tréſorier du Roi ſon pere : il n'aima pas non plus ſon frere aîné. J'étois pour lors dans la Cour d'Arimond : on racontoit tant de choſes merveilleuſes d'un Sage des montagnes, que nous jugeames à propos de l'aller conſulter ſur le parti que nous avions à prendre : cela n'étoit point ſans difficulté, car on ne pouvoit approcher de ſa demeure dès qu'on étoit chargé de quelques crimes : nous ne pouvions y parvenir, parce que c'en étoit un à tous deux de quitter la Cour : j'avois encore à craindre, pour avoir eu commerce avec la Princeſſe défunte, ſans le conſentement de ſon pere. Le voiage juſques à cette montagne eſt de ſoi-même déja très-difficile, tant par

ſon éloignement, que par la peine qu'on avoit d'y aborder : on n'y pouvoit arriver qu'après pluſieurs jours de marche à pied ; la ſaiſon y étoit contraire, car nous ne pouvions en approcher qu'en hyver ; & ces montagnes ſont ſi gliſſantes, que le pied de l'homme ne peut pas s'y fixer ſans chanceler. On diſoit que la puiſſance de ce Vieillard étoit ſi grande, qu'il pouvoit ouvrir le centre de la terre, même le Ciel, quand il vouloit, donnant auſſi toutes ſortes de facultez aux hommes, comme de changer de figure, de ton de voix, & de langage. Enfin on racontoit tant de choſes de lui, que je brûlois d'envie, & le Prince d'Arimond auſſi, de tenter l'avanture.

Après avoir fait pluſieurs bonnes œuvres pour nous rendre le Ciel propice, comme d'aſſiſter les pauvres, & autres choſes ſembla-

bles, nous nous mimes en marche comme de ſimples particuliers, bien montez ſur des jumens pleines, condition néceſſaire au dire du public : nous formames la réſolution de ne nous quitter qu'à la mort. La hauteur de ces montagnes épouvante les plus aſſurez, elles ſont toutes blanches, il en ſort des flâmes d'eſpace en eſpace, des torrens épouvantables coulent de différens vallons : le païïs d'alentour eſt cependant bien peuplé. Nous n'oſions communiquer notre deſſein à perſonne, & à peine trouvions-nous des gens qui entendiſſent notre langage, quoique ſujets & vaſſaux du Roiaume d'Arimond. Nous apprimes pourtant par quelle vallée il y falloit entrer : nous primes le plus d'inſtruction que nous pumes du lieu de la demeure du Vieillard, & tentames la fortune, réſolus de périr ou de réuſſir dans

notre deſſein. Le ſoleil avoit déja deux fois fourni ſa carriere, depuis que nous cheminions dans les montagnes par les paſſages qui nous paroiſſoient les plus pratiquables, ſans que nous euſſions rencontré perſonne à qui parler, lorſque nous arrivames près d'une très-belle ſource, où tout moien d'aller à cheval finiſſoit. Nous nous repoſames en ce lieu ; nous eumes même de la peine à y aborder, car c'étoit un fond de quelques milliers de pas avec une verdure charmante, & pluſieurs fruits ſauvages. Ce lieu nous auroit paru beau, ſi nous avions pu ſuivre notre route : il ne ſe préſentoit à nos yeux qu'une fente pleine d'épines, par où on put monter à pied. Comme nous nous repoſions au clair de la lune auprès de la fontaine en raiſonnant de nos affaires, ne pouvant dormir, nous vimes des animaux à

quatre pieds qui perçoient ces épines pour venir boire, faisant mille sauts & gambades sur la verdure, sans s'éfraier de nos jumens qui paissoient. Je tirai une flêche, j'en abatis un, c'étoit une espece de chevreuil, il resta sur la place; & dès qu'il fut jour, nous en primes le meilleur pour en faire des grillades, & nous fimes rôtir ce qui restoit pour la provision du voiage. Nous fermames le passage par où nous étions entrez, afin que nos jumens ne pussent pas sortir : nous mîmes nos selles à couvert sous un rocher. Après avoir bien reposé, nous montames à travers les épines par la fente du rocher, il nous paroissoit que nous n'étions pas bien loin du haut de la montagne; à mesure que nous avançions, le passage devint plus aisé, la montagne nous parut toute en feu : vous pouvez juger de la

fraieur que nous eumes ; cependant ſoit la fatigue, ſoit enchantement, nous dormimes juſqu'au jour : à meſure que le ſoleil ſe levoit, les flâmes & la fumée qui étoient autour de nous diſparoiſſoient. Nous continuames notre route pour gagner le haut de la montagne, nous apperçumes de loin une ouverture dans le rocher comme une porte, à quoi ſe terminoit le petit terrein par lequel on pouvoit monter. Cette ouverture étoit fort haute, on trouvoit des pas dans le roc. Nous montames près de cinq heures de tems, le rocher diſtiloit de l'eau ſuffiſamment pour nous déſalterer, nous ne voïions le jour que par quelques fentes qui communiquoient la lumiere : de tems en tems notre inquiétude étoit extrême. Les forces étoient prêtes à nous manquer, lorſqu'une grande ouverture très-claire ſe fit voir

à nos yeux : Nous rappellames le peu qui nous en reſtoit pour y arriver. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la nôtre ; car aiant paſſé cette ouverture, on découvroit un lieu délicieux, un Temple, & pluſieurs maiſons diſtribuées de diſtance en diſtance parmi des arbres chargez de toutes ſortes de fruits, pluſieurs animaux à quatre pieds, qui paiſſoient ſans s'inſulter les uns les autres aux bords des ruiſſeaux qui couloient de toutes parts ; nous ne ſçavions ſur leſquels arrêter notre vûe, tant la diverſité étoit grande, auſſi bien que celle des oiſeaux. Nous deſcendimes environ mille marches en tournant autour de la montagne, nous trouvames que le roc étoit coupé perpendiculairement, ſans eſpérance de pouvoir aller plus loin ; nous ne doutions plus que cet endroit délicieux ne fût la demeure du Sa-

ge. Nous primes le parti de nous repoſer, nous mangeames le reſte de notre petite proviſion, à peine y en avoit-il de quoi nous ſubſtanter. La joie & la crainte prenoient place tour à tour dans nos cœurs, & toute eſpérance étoit prête à s'évanouir, ſi nous n'avions apperçu deux perſonnes differentes des hommes de notre terre, vêtus de longues robes blanches, qui venoient à nous. Ils nous demanderent depuis l'autre côté du fóſſé, qui nous étions, & ce que nous voulions : la réponſe fut courte. Un d'eux s'en retourna pendant que l'autre nous entretint du bonheur dont nous jouirions, ſi le Sage qui réſidoit en ce lieu charmant vouloit nous y recevoir. La réponſe fut favorable, un grand arbre nous prêta ſes branches en ſe baiſſant par leur ordre depuis l'autre côté du foſſé. On nous dit de nous y atta-

cher, ce que nous fimes, les branches s'éleverent, nous descendimes de l'arbre, & nous prosternames devant les vêtus de blanc ; nous voulumes leur embrasser les genoux, nous ne trouvames rien dans nos bras : en mon particulier, je fus saisi de crainte, mais la douceur de la voix de ces personnages ou esprits bienheureux me rassura. Nous les suivimes au Temple, où nous ne vimes qu'un globe de feu en l'air sans être soutenu de rien : Nous étant jettez la face contre terre, pleurant de joie, le Sage parut avec une baguette à la main, & un grand livre dans l'autre ; lequel prenant la parole, nous dit : C'est par l'ordre du destin, Princes, que vous êtes arrivez jusques ici, faites une confession générale de toutes vos fautes, & n'en obmettez aucunes circonstances, sans quoi vous mourrez. Nous exécutames

exécutames ſes ordres au plus près & au plus juſte, & nous le conjurames de prier pour nous ſi nous obmettions quelque choſe. Nous fumes reçus en grace, le Sage nous aiant touché de ſa baguette, nous fumes fortifiez dans nos cœurs, dans nos membres. Il nous mena dans ſa demeure, qui étoit dans l'endroit le plus ſolitaire de ceux qui entouroient le Temple. Après nous avoir fait manger des fruits admirables, & fait boire d'une liqueur divine, il prit la parole, & parla de la ſorte.

» Princes, vous êtes deſtinez à « de grandes choſes, vous êtes « à preſent très-unis, vous ne le « ſerez pas toujours ; vous êtes « ſeuls avec moi vivans ici en chair « & en os, le reſte des créatures « qui ont paru à vos yeux ſont les « ames des grands perſonnages « qui attendent qu'il plaiſe au ſou- «

» verain Etre de les appeller dans » le repos éternel : C'eſt moi qui » puis vous mettre en état de » remplir vos deſirs ; mais com- » me le monde en général eſt » très-corrompu, je veux que » vous puiſſiez en prendre con- » noiſſance, ſans qu'il vous ſoit li- » bre de pervertir vos mœurs ; » votre ame va ſe ſéparer de vo- » tre corps, & vous aurez la fa- » cilité de tout voir, de tout en- » tendre, ſans que vous puiſſiez » goûter des plaiſirs, qui vous pri- » veroient l'un & l'autre de jouir » du bonheur éternel : venez avec » moi dans le Temple. » Nous ſuivimes le Vieillard avec ferme- té ſans être ébranlez de ſon diſ- cours, puiſqu'il tendoit à ſatis- faire notre curioſité ; il nous fit coucher chacun dans un cercueil ouvert, & me toucha le premier de ſa baguette ; je ſentis un friſ- ſonnement juſqu'au bout des on-

gles, & j'abandonnai mon corps, que le Vieillard ferma & ſcella, en aiant fait de même à mon ami, nous parumes comme les deux perſonnages qui étoient venus au devant de nous. Le Sage nous mit ſous la conduite de deux eſprits, auſquels il diſtribua des contrées à nous faire voir pendant 25 ans que devoit durer notre voiage ou notre pelerinage : mon ami devoit voir une autre partie du monde que moi. Je promis une obéiſſance & une ſoumiſſion parfaite à l'eſprit qui m'étoit donné pour compagnon : nous fendimes les airs du côté du Septentrion & des païis glacez : je reſſentois le chaud, le froid, la pluie, tout comme ſi j'avois été dans mon corps, excepté que je n'avois ni faim ni ſoif, ni ſommeil ; ſouvent nous nous promenions dans les forêts au bord des fontaines : l'Eſprit qui m'accompagnoit, qui me

dit s'appeller autrefois Zenut, ne voulut pas m'apprendre où il avoit vêcu. Nous fimes un très grand trajet ſans trouver que differentes ſortes d'animaux avec des poils heriſſez, & d'autres qui paroiſſoient avoir les peaux fort douces; j'en conjecturois de même, parce que les premieres nations que nous vimes étoient couvertes des mêmes peaux: la neige étoit ſur la terre. Nous deſcendimes dans une Ville capitale d'un grand Empire, où tous les peuples étoient occupez à boire des liqueurs qui les enivroient. Le Souverain étoit un grand Prince, mais cruel, il faiſoit pendre ſes ſujets pour des bagatelles. Zenut m'exhortoit à ne jamais répandre le ſang des miens mal-à-propos. Ce Prince étoit dépité d'avoir perdu pluſieurs batailles contre le Roi Bleu: il ſe démenoit furieuſement dans ſon appartement,

maudiſſant ſon ſort d'être Roi, & pour ſe conſoler il faiſoit venir de ſes Conſeillers avec leſquels il beuvoit. Je parcourus l'Empire des Forêts, je compris alors la prudence du Sage de la montagne de m'avoir privé de mon corps ; j'entrois dans le plus interieur des maiſons, je voiois tout le bon & tout le mauvais, ſans pouvoir nuire à ce même corps ; j'étois cependant ſenſible au froid, les chambres échauffées ne me déplaiſoient pas ; je viſitai celles de l'Empereur, de l'Impératrice, & de tous les Grands; j'allois auſſi chez les bourgeois, mais j'étois ſuſceptible de ſentir les bonnes & les mauvaiſes odeurs ; j'avois cela de different de Zenut, qui étoit un eſprit pur, exempt des foibleſſes humaines ; lorſque je me plaignois, il me tiroit des lieux où je ſouffrois, me rendant auſſi bien que lui viſible ou inviſible, tou-

jours ſans faire aucune peine aux humains, ni leur cauſer de fraieur. Nous prenions la figure des differens peuples où nous ſéjournions. L'ordre militaire de cet Empire me plaiſoit beaucoup, il paroiſſoit que cette nation l'avoit appriſe d'autres, dont la phiſionomie reſſembloit beaucoup à la vôtre, qui étoient auſſi ivrognes que les ſujets de cet Empire, & ne differoient en rien en brutalité à cet égard : il y avoit d'autres Etrangers qui n'étoient pas ſujets à ce vice, mais plus adonnez aux femmes, à la compagnie deſquelles ils ſe tenoient plûtôt qu'avec les hommes ; la crapule les rend incapables d'une douce ſocieté : comme ces Etrangers étoient chefs des troupes, j'étois ſouvent à côté d'eux pour voir comme ils ordonnoient leur marche, & Zenut m'en montroit toute la ſcience. Dès qu'on m'eut rapporté ce

que vous aviez fait à la prise du Fort des rebelles, je ne doutai pas un moment que vous ne fussiez des mêmes peuples que j'avois vû dans mes voiages ; je respirois après le plaisir de vous connoître, j'étois prêt d'offrir la paix à quelle condition que ce fût pour vous joindre : je n'ai trouvé de difference entre vous & une nation insulaire que j'ai vûe, si ce n'est que vous n'êtes pas adonné aux boissons fortes, & que vous êtes lumineux la nuit lorsque vous voulez ; au surplus le feu dont vous faites usage m'est connu, & ses effets surprenans aussi. Zenut m'aiant fait voir tout l'Empire des Forêts, il me mena dans un Roiaume voisin, dont les peuples sont plus affables ; les premiers sont esclaves de l'Empereur, mais dans le Roiaume voisin ils le sont des Seigneurs particuliers ; le Roi n'est que comme le premier entre

eux : les femmes ſont parfaitement belles, les hommes quoique fort adonnez à la table ſe plaiſent auprès d'elles, & il eſt difficile de diſtinguer les femmes d'un chacun ; j'en ai trouvai en differens païs, tantôt avec les uns, tantôt avec d'autres. Zenut me faiſoit des morales ſur la maniere de vivre des peuples de ce Roiaume, dont le rélâchement dans les bonnes mœurs attiroit des diviſions continuelles, chacun cherchant des facultez pour ſatisfaire ſa paſſion dominante. Zenut me faiſoit diſtinguer les bons d'avec les mauvais, les bons étoient en plus petit nombre, mais parfaits. Les troupes de ce Roiaume marchoient ſous les mêmes Généraux que celles de l'Empire des Forêts ; il y avoit cependant peu d'union entre elles, elles étoient très-mal diſciplinées : le Roi n'étoit pas dans le Roiaume

pour

pour lors, parce qu'il avoit plusieurs Etats; les deux armées alliées étoient très-peu d'accord, ce qu'un Général vouloit, n'étoit pas du goût de l'autre. Zenut me faisoit comprendre le ridicule de cette conduite, pour que jamais je ne tombasse dans le même cas, lorsque j'aurois à me joindre à mes alliez. Après avoir consideré la vie luxurieuse qu'on menoit dans ce Roiaume, & qu'il me crut suffisamment instruit de tout, il fendit les airs avec moi, nous joignimes le lieu où se rassembloit l'armée ennemie de ces deux Couronnes; tout s'y passoit bien differemment: un ordre admirable y étoit observé, point de luxe, des Généraux sages & prudens qui ne pensoient qu'à remplir leur devoir, forts exacts à leur service, & très-attachez à leur Roi, qui étoit un jeune Monarque absolu, toujours victo-

rieux, qui prêchoit d'exemple à ſes ſoldats par ſa vigilance, ſon activité, ſa ſobrieté, & ſa continence : on l'appelloit le Roi Bleu ; il avoit auprès de lui pluſieurs Ambaſſadeurs de differens Rois qui lui faiſoient la Cour ; mais autant qu'il étoit bien en Généraux, autant étoit-il mal en Miniſtres fideles ; les ſiens recevoient des préſens de differens Ambaſſadeurs pour empêcher la rapidité des conquêtes de leur Maître. Zenut après m'avoir conté les perfections de ce grand Roi, me découvroit auſſi ſes défauts, qui n'auroient rien été s'il avoit eu un Miniſtre fidele : la fortune étoit favorable au Roi Bleu : elle vouloit, au dire de Zenut, le porter au plus haut point de la gloire, pour le faire tomber plus bas, non par ſa faute, mais pour ſervir d'exemple : il m'aſſura qu'à ſon retour je ver-

rois l'eſprit de ce Roi dans la demeure du Sage.

Je fus preſent à trois combats qu'il donna à ſes ennemis : c'étoit un Prince ferme, d'un ſang froid, admirable dans l'action ; je contribuai au gain d'une bataille aiant pris ſa figure, je me trouvai à la tête de differens bataillons où la partie étoit la plus foible ; ma préſence ranimoit ceux qui étoient fatiguez, & les ennemis du Roi Bleu furent toujours vaincus, ſans que ce Prince s'en orgueillît davantage. Il fit marcher ſes troupes après tant de victoires dans les Etats particuliers de ſon ennemi, il y fit obſerver un très-bon ordre ; on auroit plutôt dit qu'il y étoit pour rafraichir ſon armée que comme vainqueur, par la politeſſe dont il en uſoit envers lui, qu'il auroit pu dépouiller de tout : il ſe contenta d'établir un Roi ſur partie de ſes Etats.

Le Prince qui fut élu poſſedoit toutes les grandes qualitez qu'on peut déſirer, non ſeulement en un Roi, mais dans l'homme de bien. Le ſort de ce nouveau Roi devoit être heureux avec le tems, après qu'il auroit eſſuié des travaux & des peines qu'il auroit à ſupporter par ſon grand courage : la fortune laſſe de le perſecuter devoit auſſi l'élever au plus haut point de gloire avant qu'il allât trouver le Roi Bleu dans la demeure du Sage de la montagne.

Zenut toujours attentif à m'inſtruire, m'apprit les raiſons que le deſtin avoit de borner ſes faveurs ſur les humains, afin qu'ils ne ſe portaſſent point avec trop de fureur à ſatisfaire leurs paſſions, tant de l'eſprit que du corps. Ces touches ſont ſi néceſſaires, me diſoit il, que ſans elles la malice de l'homme iroit

jusqu'à détruire son espece même avant le tems prescrit par le Maître du globe de feu, qui tient son principal trône sur la terre dans le Temple de la montagne du Sage, où il veut donner une idée de sa pureté aux esprits qui sont déja dépouillez en partie de la corruption.

Tout ce que j'avois vû me faisoit comprendre combien les guerres étoient ruineuses pour tous les Etats, & pour les Souverains mêmes les plus heureux quoique victorieux.

Je passai après avoir quitté l'armée du Roi Bleu, dans differentes Cours voisines, où on n'attendoit qu'à profiter des momens du dérangement des affaires des parties qui étoient en guerre : quoique ces Princes eussent des alliances reciproques avec tous, ils étoient bien résolus de n'en tenir aucune dès qu'ils verroient

lieu à faire leurs affaires.

Zenut qui me faiſoit entrer dans tous les Conſeils pour voir juſqu'où alloit la fourberie des hommes, la trahiſon des Miniſtres, & l'avidité du gain, même chez ceux qui avoient beaucoup au-delà de ce qu'il leur falloit, me dit que ces ſortes de gens reſtoient errans après leur mort ſur la terre, ſans avoir aucun lieu où leur eſprit pût ſe tranquiliſer juſqu'à l'accompliſſement des tems; que les vents mêmes les chaſſoient de la réſidence du Sage, où les ſeuls eſprits qui avoient été deſintereſſez pouvoient parvenir. Les plus grands Héros qui avoient joint l'avarice à l'envie de faire des conquêtes, étoient privez de cette demeure délicieuſe, comme les moindres particuliers de la terre qui avoient exercé les profeſſions les plus abjectes, parce qu'ils avoient borné leurs

desirs dans des choses materiel-
les & terrestres ; leurs esprits ne
pouvant jamais être si bien dé-
pouillez qu'ils pussent être élevez
aussi haut que ceux qui avoient
toujours eu des idées nobles ,
qu'ainsi qu'une partie de la fu-
mée restoit en suye , de même il
y auroit differens degrez dans les
esprits plus ou moins épurez.

Le Prince remit à une autre
fois la continuation de cette hi-
stoire , parce qu'il fut averti de
l'arrivée d'un Hérault de l'enne-
mi qui souhaitoit de le voir , &
lui remettre une lettre de la part
du Roi d'Arimond. Le Prince s'é-
tant placé au milieu de ses Gé-
néraux , on ouvrit les rideaux de
sa tente , une figure giganteſque
parut fierement devant lui , qui
lui dit : » Osmundar Roi d'Ari-
mond & Paiïs adjacens, jusqu'à «
la mer où il pleut des glaces; Au «
Prince de Nortbety , Salut. La «

» gloire éternelle & prosperité au
» Roi d'Arimond. Comme il au-
» roit été difficile à croire que toi
» Prince de Nortbety eusses pû
» manquer à ton serment, aussi
» l'aiant fait, tu es digne de ma
» colere; me ressouvenant cepen-
» dant de la liaison de nos Etats,
» si tu veux accepter le défi du
» combat entre toi & moi pour
» éviter de répandre le sang des
» hommes ausquels tu comman-
» des, qui seront dans peu mes
» sujets, je t'offre de laver tes
» fautes dans ton sang, quoique
» tu sois indigne de mourir par si
» noble main. »

Le Prince ordonna qu'on regalât le Hérault, après lui avoir dit qu'un sien serviteur l'accompagneroit pour porter sa réponse en Arimond. On l'arrêta un jour pour qu'il vît passer l'armée en revûe, dont il parut surpris. Le Prince lui fit donner un pré-

ſent conſidérable, & le fit accompagner par un Capitaine des Gardes, qui eut ordre de proferer la réponſe ſuivante quand il ſeroit devant ſon ennemi.» Le Prince « de Nortbety, gendre du Roi « de Norreos, Nortibet, & Païïs « des Muets, Seigneur perpetuel « des Provinces dorées deçà & « delà la Mer; A toi Roi d'Ari- « mond, qui jadis fus mon ami, « & qui es indigne de l'être au « jourd'hui, Salut & proſperité « à mes armes. Je ne diſpute point « la nobleſſe de ton ſang, j'au- « rois tort, puiſque c'eſt le mê- « me qui ſe meut dans mon cœur, « qui offre comme un braſier ar- « dent des vœux au Créateur de « toutes choſes, de la faveur de « qui j'attends gloire, proſperité « & victoire ſur mes ennemis en « toutes ſortes de combats, & en « toutes rencontres : Arunder « Capitaine de mes Gardes a ma «

» parole pour choisir avec toi en
» tel tems & en tel lieu que la
» bienséance permettra, une pla-
» ce de combat : c'est ce que j'ai
» à te faire sçavoir Roi d'Ari-
» mond. »

Les deux Héraults partirent ; on cacha à la Princesse la venue de celui d'Arimond, parce qu'elle étoit grosse ; on préparoit toutes choses pour une belle défense en cas de rupture. Comme nous étions campez sur notre frontiere, il n'y avoit qu'un étang qui nous séparoit des terres d'Arimond, où il ne paroissoit encore point de troupes : cet étang étoit commun aux deux Etats, avec un terrein au milieu où la jeunesse des deux s'assembloit dans de certains jours, pour tirer des prix à coups de flêches. Le Hérault eut ordre de proposer ce lieu pour le combat ; le Roi d'Arimond l'accepta, & le jour fut

marqué au Solſtice d'Eſté. Le jour venu, un détachement de chacune des deux armées parut deçà & delà de l'Etang ; les deux Princes ſe rendirent ſur le lieu, le Prince de Nortbety avoit une aſſurance qui lui prognoſtiquoit la victoire, on ne voioit rien de farouche dans ſes yeux. Dès que le combat commença, le détachement de l'armée de Nortbety ſe proſterna un moment la face en terre, un ſilence parfait y regnoit, pendant que de l'autre côté on jettoit des cris affreux, que je ne ſçaurois comparer à rien de raiſonnable. Le combat fut court, mais vif ; le Prince n'avoit pour toute arme qu'une javeline & une longue épée, il s'appuioit pendant qu'il agiſſoit de ſa javeline ſur le plombeau de ſon épée avec la main gauche : le Roi d'Arimond étoit armé d'un grand ſabre, & d'une maſſue, il s'at-

tendoit que le Prince lui lanceroit ſa javeline, ce qu'il ne fit pas, ſe contentant de le tenir en reſpect avec. Enfin le Roi d'Arimond laſſé d'une contenance auſſi tranquille, lui jetta ſa maſſue par la tête, qu'il eut le bonheur d'éviter, & de lui porter en même-tems un coup de javeline deſſous l'oreille : le Prince lui offrit la paix pendant qu'il le tenoit en reſpect avec ſa longue épée, & qu'il lui voioit perdre beaucoup de ſang, tant qu'il en tomba en pâmoiſon : le Prince ne voulut prendre aucun avantage ſur lui, il l'embraſſa l'appellant tendrement ſon ami ; & me demandant à ſon ſecours, je fus bientôt auprès du bleſſé ; après lui avoir fait une inciſion, j'arrachai le fer de la javeline, & le panſai d'un baume précieux, je fis dreſſer une tente à la place même du combat : Le

Prince ne permit pas qu'on fiſt aucune réjouiſſance dans notre armée. La Princeſſe ignora longtems cette victoire, ce ne fut qu'après que le Roi fut revenu à lui, & en état de paroître, qu'elle l'apprit. La modération du vainqueur fut admirée dans l'armée du vaincu même : la paix ſe fit, le Prince laiſſa l'option au vaincu de retourner à la tête de ſon armée, ou de joindre la Cour. Il conſentit de paroître devant le Roi de Norreos ; ce Prince étoit plein de merite, il attira l'amitié de toute la Cour : on connut à la maniere de combattre du Prince de Nortbety, qu'il avoit vû des Nations policées, & que le Vieillard avoit diſtribué le voiage de ſon ennemi parmi les peuples où la colere n'eſt point dominée par la raiſon.

Oſmundar ne pouvant réſiſter aux mouvemens de ſon cœur en

faveur du Prince de Nortbety, lui rendit ſon amitié, reconnoiſſant ſon tort; le mariage avec la Princeſſe de Norreos étant un pur hazard, ſon rival aiant d'ailleurs ignoré les engagemens dans leſquels le pere d'Oſmundar étoit entré avec le Roi de Norreos, non ſeulement on ratifia la paix, mais on conclut une alliance entre les Couronnes d'Arimond, de Nortbety, Norreos, &c. qui fut jurée ſolemnellement par les parties contractantes.

Il étoit alors queſtion de ſçavoir comment le Roi d'Arimond pourroit ſe délivrer de ſes alliez. On convint d'avoir pour chef du ſervice divin le ſage Vieillard de la montagne, qui étoit vraiment aimé du Créateur, qu'il falloit lui envoier une ambaſſade pour le prier de recevoir les hommages des trois Roiaumes, vû les obligations que les Etats lui

avoient d'avoir conſervé leurs Princes avec tant de bonté.

On dépêcha un Ambaſſadeur au Sage avec les inſtructions néceſſaires, & on envoia un Hérault à l'armée des Conféderez, pour leur donner avis de la paix conclue entre les Souverains d'Arimond & de Nortbety, avec prieres de ſe retirer par-delà les montagnes.

Les Conféderez refuſerent de ſe retirer, & lacherent pluſieurs imprécations contre le Roi d'Arimond.

Après avoir tenu Conſeil de guerre, on réſolut de ſe mettre en bonne poſture, & d'ordonner à tous les Bonzes qui ne voudroient pas obéir au Vieillard, de ſe retirer du côté des montagnes, & que ceux qui voudroient le reconnoître pour ſouverain Prêtre, euſſent à ſe déclarer; pluſieurs des Bonzes ſor-

tirent de ces Roiaumes, les autres resterent tranquiles; les premiers furent conduits avec politesse, on leur donna toutes sortes de secours dans leur retraite.

Sur ces entrefaites le Vieillard envoia une réponse, qu'il acceptoit le titre de Grand-Prêtre des trois Roiaumes, à condition que pour tout culte on adoreroit le Dieu du Ciel representé par le feu, qui brûleroit dans les Temples depuis le coucher jusqu'au lever du Soleil, ainsi que les Princes en avoient vû l'image dans le Temple de la montagne.

Le sage Vieillard promit la victoire aux Princes, pourvû qu'ils n'oubliassent point les principes de sageſſe qu'on leur avoit inspirez.

Toutes ces dispositions étant faites, les Rois ne penserent qu'à former leurs armées: celle d'Arimond devoit attaquer la premiere

miere les ennemis, & faire ſemblant de leur laiſſer de l'avantage, pendant que celle du Prince ſe montreroit en bon ordre, après que l'autre auroit lâché le pied, elle devoit combattre de pied ferme en bataillon ſerré, après quoi l'armée d'Arimond devoit revenir à la charge pour harceler les ennemis ſur les côtez, juſqu'à ce que le Prince les eût enfoncez. Ce fut à la petite pointe du jour qu'on les attaqua; ils crioient Victoire gagnée par la fuite des troupes d'Arimond; mais ils trouverent à décompter, lorſqu'après que cette armée ſe fut ouverte, celle du Prince parut en colonnes ſerrées; ces furieux n'étoient point accoutumez à de ſi rudes chocs, ils furent enfoncez par tout où les colonnes donnerent. Dès qu'ils furent en déſordre, l'armée d'Arimond qui s'étoit ral-

liée, ſuivit les ennemis de ſi près qu'ils furent obligez de ſe mettre tout-à fait à la débandade ; pluſieurs furent trouvez morts de laſſitude & des bleſſures qu'ils avoient reçûes ; une très-groſſe partie périt au paſſage d'une riviere, quoiqu'on ne les ſuivit plus: par ce moien tout le païis à l'Orient des montagnes ſe trouva délivré d'ennemis. Ce fut une très-grande réjouiſſance pour les peuples, par la commodité du libre commerce que toute cette partie de la terre avoit de communiquer juſqu'à la mer. On auroit dit que ces trois Souverains n'étoient qu'un eſprit & un corps: on changeoit de ſéjour & de demeure, les trois Cours étoient preſque toujours enſemble. Je vivois en mon particulier très-content ; je paſſai dix ans entiers ſans qu'il me prît envie de revoir ma patrie, pendant le-

quel tems je contribuai à faire plusieurs beaux établissemens pour augmenter la richesse reciproque de ces peuples. Un des premiers soins des Princes fut de s'apprendre l'un à l'autre le recit de leurs avantures, le Prince de Nortbety recita le premier les siennes, ainsi que vous l'avez vû ci-devant, dont voici la continuation.

SUITE
DE L'HISTOIRE
DU PRINCE
DE NORTBETY.

ZEnut me fit suivre les bords de la mer, les mœurs & les Religions sont égales, jusqu'à ce que je parvins au-dessus d'une terre qui est plus basse que la mer même : j'oubliai presque que

je n'étois pas accompagné de mon corps par une crainte qui me saisit, elle dura peu à la verité : je crus que j'allois être submergé des vagues de la mer. Zenut m'expliqua que par le travail des habitans de cette petite contrée, ils avoient trouvé le moien de résister à l'Ocean, & de se mettre à l'abri de ses fureurs. Je crus que j'étois arrivé au païïs de ces pleuples qu'on dit, qui habitent dans le fond de la mer, d'autant plus que le soleil n'y éclairoit point, & qu'un épais brouillard étoit répandu sur la terre dont je souffrois toutes les incommoditez par le froid que je ressentois.

Cette contrée est belle & bien bâtie ; Zenut me dit que les habitans étoient sages dans leurs mœurs, à l'avarice près ; vice auquel ils étoient trop adonnez, avec d'autant moins de raison,

que les grandes richeſſes qu'ils amaſſoient ne les rendoient pas plus avides des plaiſirs ni de la bonne chere, qui n'eſt pas un vice dès qu'elle n'eſt pas portée à l'excès, par un mépris qu'on fait des biens du Créateur. Ils ſont eſclaves de leurs biens en toute maniere, ils n'oſent marcher dans leurs maiſons, crainte de les ſalir, non par un effet de propreté, mais de peur d'avoir un domeſtique de plus pour les nétoier. Je vis des femmes qui plutôt que de cracher ſur le plancher ou dans leurs mouchoirs, avaloient de nouveau ce que la toux leur avoit fait monter de l'eſtomac & de la poitrine dans la bouche. Comme j'entrois dans l'interieur des maiſons, j'y vis des femmes, elles ſont plus fidelles à leurs maris qu'ailleurs; elles ont auſſi moins d'eſprit, peu propres à égayer la converſation. Ce

peuple s'épuiſoit à ſoûtenir une Puiſſance voiſine, qui devoit en recompenſe les ruiner dans leur commerce, qui fait la principale richeſſe du païïs. Outre l'avidité du gain, ces peuples ſont ſuſceptibles d'orgueil, conſervant au reſte une bonne foi avec les Nations dans leur commerce. Il me fut impoſſible de comprendre ni de retenir les differentes ſortes de cultes divins qu'on obſerve dans ce païïs. Nous le quittames, il me parut devoir être auſſi charmant en eſté, qu'il étoit pour lors deſagréable.

En traverſant les mers nous deſcendimes dans une terre auſſi très couverte de brouillards, où les peuples ſont plus civiliſez qu'au continent que nous venions de quitter : c'eſt un grand Roiaume gouverné par une Reine, qui paſſe ſa vie délicieuſement, pendant que ſes Géné-

raux font la guerre dans les païs d'outre mer, non pour agrandir ſes Etats, mais pour affoiblir toutes les autres Puiſſances amies & ennemies, afin d'être maîtreſſe de la mer, & de toutes les richeſſes du monde. Quoique ce Roiaume porte la guerre au dehors, il ne perd rien des vûes qui tendent à l'agrandiſſement du dedans, par les reglemens néceſſaires à maintenir ce qui peut lui faciliter toutes les commoditez de la vie. Comme cette Princeſſe a beaucoup d'argent, & que ſes peuples lui en donnent tant qu'il lui en faut, afin que les differentes Nations ſe maſſacrent & s'affoibliſſent; elle trouve le moien de parvenir à ſes fins; pluſieurs Princes riches en hommes, pauvres en argent, fourniſſent abondamment au plaiſir que cette nation a de faire détruire un Roiaume par l'autre.

Zenut me fit là-dessus plusieurs exhortations, me donnant à entendre que pour s'attirer la vraie benediction du Ciel, il ne faut rien entreprendre que de juste. Quoiqu'il parut que le païs où nous étions pour lors fût heureux, il ne l'étoit cependant point du tout, parce que l'empressement des habitans à se procurer de l'argent, a pour but le rélâchement : ce peuple donnoit à plein colier dans les plus grandes débauches, oubliant souvent jusqu'à celui qui est la source des biens, qui tôt ou tard se venge envers les hommes de cet oubli. Ce que j'avois vû sur la montagne devoit me faire souvenir quelle devoit être la fin de l'homme, & principalement des Souverains. Cette Nation est puissante & spirituelle, elle soumet tout à ses sens & à son raisonnement ; les femmes y sont très-

très belles, mais adonnées à la débauche, moins fidelles à leurs maris, que celles du Continent voisin : ils ne se soucient gueres de ce qu'elles font, pourvû qu'ils se satisfassent dans leurs plaisirs. C'est au reste de très-vaillans guerriers dans l'abondance; mais si elle manquoit, l'envie de finir la guerre leur viendroit bientôt.

Comme le but de Zenut étoit seulement de me montrer le bon & le mauvais pour que j'en sçusse faire le discernement, il ne me permettoit pas d'entrer dans de plus grands examens des choses qui ne pouvoient pas m'être utiles un jour, m'assurant cependant que lorsque Dieu frapperoit ces Nations de l'étourdissement, leurs sciences viendroient jusqu'à nos Contrées, où elles resteroient tant que nous n'en ferions pas un mauvais usage; qu'-

après cela, le Maître du globe de feu les feroit passer ailleurs ; il m'assura même que je donnerois naissance aux bonnes mœurs dans plusieurs terres d'Orient : j'ai lieu de l'espérer par l'union que je vois renaître entre nous aujourd'hui. Quoiqu'il semble que la terre où j'étois pût passer pour délicieuse, vû la force de l'Etat, les commoditez des habitans, & la grandeur des Villes ; j'y trouvai deux choses qui me déplaisoient, sçavoir, que partie du jour les hommes y étoient privez de raison, & que le soleil s'y montroit peu souvent ; de quoi les habitans se soucioient peu, le commerce leur fournissant tout, & la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, les empêchant de penser à autre chose de plus parfait qu'eux. Il y a cependant de beaux Temples où les riches & les pauvres s'as-

ſemblent tous une fois la ſemaine, paſſant preſque les ſix autres jours dans les lieux où l'on boit des liqueurs qui troublent la raiſon ; quoique les femmes y aillent rarement, elles en font un grand uſage : ainſi on peut juger de ce qui tient le plus au cœur de cette Nation ; je ne ſçaurois mieux vous en repréſenter la phiſionomie que par Glantzby.

Zenut m'apprit qu'il y avoit quatre Vieillards ſur les quatre plus hautes montagnes du monde ; que j'aurois le bonheur d'en voir encore un qui étoit ſubordonné à celui par l'ordre de qui nous étions partis, quoiqu'il fût auſſi aimé du Créateur. Le même Sage avoit ordonné à mon conducteur de ſe trouver dans la demeure dudit Vieillard, au tems que tous les eſprits bienheureux qui lui ſont ſoumis s'y raſſemblent pour louer d'un com-

mun accord celui qui eſt la ſource de la vraie pureté. Nous partimes du riche Roiaume dont je viens de parler, avec cette difference, que Zenut me faiſoit deſcendre ſur toutes ſortes de Vaiſſeaux, m'expliquant toutes les manœuvres que nous voïions faire aux differentes nations qui les montoient. Si ce que j'avois vû ſur la terre m'avoit paru admirable, ce que je voiois ſur la mer me ſembla encore plus ſurprenant. Les hommes y ſont bien moins vicieux que ſur la terre, parceque les occaſions de l'être manquent, & que la crainte de la mort retient leurs mauvaiſes paſſions, ſi naturelles au cœur de l'homme, excepté l'avarice qui eſt toujours le but qui porte les hommes à ſe dévouer à la navigation, juſqu'aux pêcheurs qui expoſent leur vie pour des intérêts très-médiocres. La Nation

la plus puiſſante ſur la mer eſt ſans contredit celle que nous venons de quitter, ſi l'on en juge par le nombre infini de Vaiſſeaux qu'elle met en mer. Il y en a cependant d'autres qui ne lui cedent ni en bravoure ni en adreſſe, ainſi que je le vis un jour de combat naval, où les deux Nations ſe départirent ſans avantage de part ni d'autre: il y eut des Vaiſſeaux coulez à fond des deux côtez, & la perte fut égale: c'eſt là où je vis auſſi l'effet terrible du feu. Zenut me dit que ces Arts ne parviendroient dans nos Contrées, que lorſque la grande corruption ſeroit parmi nous; que c'étoit un fléau dont Dieu avoit permis que les hommes ſe ſerviſſent pour venger le Créateur ſur eux, même des crimes que tous avoient commis envers lui, par le mauvais uſage qu'ils avoient fait des lumieres qu'il

avoit eu la bonté de leur départir pour leur bien & leur avantage, dont ils avoient abusé, en quoi la puissance & les decrets du souverain Maître de toutes choses étoient admirables. Ces reflexions sont cause que je ne vous ai point pressé de me montrer en quoi consiste la science du feu de Glantzby, que ce peut être la même chose que j'ai vû mettre en usage parmi ces Nations qui regorgent de biens & de faveurs du Ciel, dont elles sçavent si peu profiter.

Nous arrivames dans la demeure du sage Vieillard ami de notre Maître; il parut surpris à ma vûe; il reconnut la puissance de son Superieur, d'avoir operé en moi ce qu'il avoit fait; il fut ravi d'admiration; tous les esprits bienheureux étoient rassemblez dans le Temple; ils furent élevez en l'air à quelque

distance du globe lumineux: ce fut alors que je reconnus la difference qu'il y avoit entre eux & moi; je restai à terre me prosternant aussi. Le Vieillard me consola, en m'assurant que j'aurois part au même bonheur : j'eus la satisfaction de voir que Zenut tenoit le premier rang entre les bienheureux qui étoient devant le globe ; mon respect augmenta pour ce sage conducteur, & je me promis de lui être toujours plus soumis. Cette cérémonie finit par une mélodie des plus harmonieuses & toute divine, dont la voute du Temple retentit pendant un long tems : Zenut m'a assuré depuis, qu'elle étoit partie du séjour bienheureux du Souverain de toute lumiere. Le Sage aiant remercié Zenut de la visite qu'il lui avoit fait, nous permit de nous retirer. Cette demeure étoit tout à fait impénétrable aux humains,

& il ne me parut aucun chemin par où on y pût arriver ſans miracle ; elle n'étoit point éloignée des demeures des hommes, qui ne pouvoient l'avoir, étant environnée de rochers les plus eſcarpez : nous vimes une Nation environ à trois lieues de ces mêmes rochers ; Zenut voulut que nous fiſſions un plus long ſéjour parmi ces peuples, qu'ailleurs ; parcequ'il me dit qu'ils étoient moins mauvais que les autres hommes : c'eſt un païïs aſſez doux, compoſé de pluſieurs petits Etats qui ſont gouvernez par de bonnes loix ; ils étoient autrefois très-unis entre eux ; le luxe des païïs voiſins a déja perdu & corrompu leurs bonnes mœurs ; ils ont conſervé une inclination guerriere, qu'ils exercent même quelquefois entre eux, ainſi qu'il arriva pendant que nous les viſitames ; les habitans des Villes avec leurs

ſujets s'unirent pour détruire ceux des montagnes qui ſont unis ſans l'être, chacun d'eux étant Souverain : ceux des Villes formerent des corps de troupes reglées, ils s'emparerent d'une partie des ſujets de ceux des montagnes. Un riche Sacrificateur fut cauſe de cette guerre : Il arrive ſouvent, me dit Zenut, que les gens deſtinez au ſervice divin ſont portez à ſuſciter des diviſions, parcequ'ils augmentent leur pouvoir dans le deſordre. Ce Chef, au dire des habitans des Villes, avoit travaillé à ſoumettre la liberté de ces peuples en général à un puiſſant Roi, Souverain de pluſieurs Princes. Les Villes de ce païïs, qui vivent en République, craignent la domination étrangere, & ſont en de continuelles méfiances de ceux qui deſſervent les Temples, parcequ'ils les ont réduits ſous leur

obéiſſance, au lieu qu'ils ſont Souverains dans les montagnes, & poſſedent la meilleure partie des revenus de ces Contrées : les habitans qui ont grande foi à leurs prieres, les ont ſi fort enrichis, qu'il y a tel Chef d'entre eux qui a plus de revenu que le Corps de l'Etat. Nous vimes ces Montagnards ſe mettre en campagne ſans aucun ordre, aiant pour tout équipage leurs armes, & des vaches qui ſuivoient l'armée. Comme cette Nation eſt d'une extrême bravoure, elle ne redoute point ſes compatriotes des Villes, les aiant vaincus autrefois. On peut quaſi comparer la maniere de combattre des Montagnards, à celle des Tartares ; malheur à qui eſt une fois expoſé à leur fureur, on n'y peut réſiſter qu'en ſe tenant en bon ordre, ainſi que firent les habitans des Villes,

qui remporterent la victoire uniquement par cet endroit. Cette maniere de faire suivre des vaches n'est pas mauvaise ; l'armée trouve partout de quoi vivre sans être chargée d'équipage. Ces Montagnards se nourrissent ordinairement de lait & de viande. Il arrive assez souvent, qu'ils réussissent, & qu'ils trouvent en très peu de tems suffisamment d'équipages chez leurs ennemis : les combats qu'ils se donnerent, furent rudes. Zenut prit occasion delà de me représenter combien les guerres civiles étoient nuisibles ; que les Nations les plus fortes en étoient affoiblies à un point, qu'elles pouvoient être subjuguées par les plus petits Etats voisins. Les Villes victorieuses connoissant que les avantages sur leurs ennemis étoient ruineux, ne s'éloignerent point de la paix ; elles se réunirent avec

leurs freres, faiſant tomber leur principale colere ſur ce puiſſant Chef qui avoit été la cauſe de la guerre, conſervant cependant quelques avantages ſur les autres auſſi ; en quoi ils font mal, me dit Zenut, il falloit uſer de généroſité entiere, & tout rendre : mais il n'y a point d'homme parfait, ceux-ci courent riſque d'empirer par le luxe qui s'introduit chez eux ; mon ſage conducteur prenoit plus ſouvent la figure humaine en ce paiïs, qu'ailleurs ; nous nous trouvions dans les aſſemblées publiques, même dans les Conſeils, tantôt viſibles, tantôt inviſibles. Ils ſont ſi nombreux chez ces peuples, que ceux qui les compoſent ſe reconnoiſſent à peine ; il y a ſouvent de la confuſion de l'amour propre de l'interêt particulier, comme dans les plus grandes Cours. Zenut prenoit oc-

caſion de m'expliquer la differente ſorte de gouvernemens, me montrant que le Créateur de toutes choſes eſt ſeul parfait. Le gouvernement Monarchique, me diſoit-il, eſt ſans contredit le meilleur, lorſque la tête eſt bonne : le Maître du Ciel accorde cette grace en grande bénédiction aux peuples ; il permet auſſi qu'elle ſoit mauvaiſe, lorſqu'il veut les punir promptement. Le gouvernement Républicain eſt rarement le meilleur, parceque le nombre des vices prévaut ſur les vertus depuis pluſieurs ſiecles ; & le pire de tous eſt celui qui devroit être le meilleur par la nature & l'occupation à laquelle ſont obligez de vaquer ceux qui ſont à la tête ; mais ils perdent aiſément leur objet de vûe par des principes d'interêts ou d'orgueil, auſquels tout homme eſt preſque ſujet,

il ſuffit qu'un de ces vices domine pour tout perdre.

Zenut me conduiſoit inſenſiblement partout où je pouvois admirer les raretez de la nature ; il fut frappé d'une voix plaintive au fond d'une grotte, nous y entrames, le ſpectacle étoit touchant : un jeune homme déploroit en ce lieu les malheurs de ſon païs par des motifs bien rares aujourd'hui. Après avoir lié converſation en quelque maniere malgré lui, ne pouvant réſiſter à la douceur de la voix de Zenut, il nous raconta l'hiſtoire ſuivante, qui n'étoit certainement pas ignorée de mon digne conducteur ; mais il voulut pour la premiere fois me mettre dans une plus grande communication avec les hommes, n'y aiant rien à craindre pour mon innocence avec un auſſi bon ſujet que ce jeune homme. Je ſuis

du païïs de Carimaquo, dit ce jeune homme ; les habitans ſont d'un bon naturel, ils ont un Roi qui demeure plus de cent lieues loin de cet Etat, où il tient un Grand de ſa Cour pour préſider aux aſſemblées du païïs. Les Carimaquois ſont civils envers les Etrangers : ils ont des Loix qui abregent les differends qui ſurviennent entre eux : l'innocence y regnoit encore un peu, lorſque je me ſuis retiré dans ces montagnes : on confie les jeunes filles aux jeunes garçons pour ſe promener le ſoir enſemble, & jouir de la fraîcheur, pendant que les Anciens s'occupent à la converſation, & à ſe délaſſer de la fatigue du travail du jour : dès que les filles ſont mariées, elles ne ſortent plus, & s'occupent des ſoins de leur ménage ; les femmes ſont les premieres à rendre ſervice à leurs maris : les enfans

ſervent pere & mere à table, puis ſont ſervis à leur tour par les domeſtiques de la maiſon. Cet Etat ſe maintient en paix depuis plus de quatre cens ans, par une eſpece de miracle : les Souverains en ont toujours été éloignez, par conſequent aucun favori du païïs n'a pu totalement ſubjuguer ſes compatriotes ; ils les ont vexé quelquefois, il ſuffit à ce peuple de ſçavoir qu'il doit du reſpect à ſon Souverain ; les impôts n'augmentent ni ne diminuent. Il y a cependant des Carimaquois qui ont des vûes plus étendues que le gros du peuple : ils ne manquent ni de valeur ni d'adreſſe ; ils vont chercher fortune dans les Roiaumes voiſins, ils y meurent, ou retournent avec des facultez honnêtes qu'ils ont gagnées, ou dans le commerce, ou dans le métier de la guerre. La douceur du climat, l'air natal

tal que la vieilleſſe recherche toujours, les rappellent chez eux, & par bonheur aucuns de ceux-là n'ont encore détruit la nature du gouvernement ; loin que les peres & meres retiennent les enfans ambitieux, ils les exhortent à prendre l'eſſort avec cette précaution, qu'ils leur défendent d'y rentrer pour leur être à charge. Quoique les idées que ces peuples ſe forment de la Religion, ſoient quaſi auſſi nombreuſes qu'il y a de têtes, ils conçoivent qu'il faut en avoir une ; ils aiment mieux ſouffrir quelque choſe de ceux qui ont ſoin d'eux, que de s'en paſſer tout-à-fait. Ceux qui ſont prépoſez pour le Service divin, ne ſont ni riches ni pauvres, mais fort ambitieux ; ſi jamais la tranquilité de cet Etat peut être troublée, ce ſera par eux, quoiqu'on ait ſoin de les tenir de court, & ſoumis aux Ma-

giſtrats, ils trouvent ſouvent les moiens de s'élever ; ils ſont en partie la cauſe que nous avons perdu notre innocence. Mon païïs a joui d'une douce domination pendant deux cens ans ; tous les Princes qui, quoique Etrangers, ont aimé notre terre, ne réſidoient point dans cet Etat, parce qu'ils étoient trop proches parens du plus grand Roi du Continent, dont la Cour eſt la plus belle qu'il puiſſe y avoir au monde : ce qui étoit d'autant plus avantageux pour nous, que toute la jeuneſſe de Carimaquo trouvoit de quoi s'enrichir dans ce grand Empire, où nous étions regardés plus favorablement que les propres Sujets de ce grand Roi : nous voïïons les conquêtes de ce Monarque, ſans craindre de changer de Maître ; plus il devenoit puiſſant, plus de graces nous obtenions par l'entre-

miſe de nos Souverains, jamais il ne fut une ſituation plus heureuſe. Le dernier de nos Princes légitimes fit une donation de ſes Etats à un Prince parent de ſang de ce grand Monarque, il lui reſtoit cependant une ſœur qui fut proclamée Souveraine de Carimaquo : après ſa mort le Prince ci deſſus vint dans notre païis, il fut accompagné des parens de ſang de notre Souveraine ; les Carimaquois virent alors pluſieurs petites Cours chez eux, tous ces prétendans ſe ſoumettoient à la déciſion de l'aſſemblée du païis, qui juſqu'à ce tems avoit toujours témoigné un deſintéreſſement & une intégrité parfaite dans les differends ſurvenus au ſujet de la Souveraineté ; mais helas que ne peuvent les coûtumes des grandes Cours ! Les parens de la Reine défunte étoient des Courtiſans ; l'un

d'eux étoit General des troupes du Grand Roi ; il avoit ſçu captiver ſon cœur, quoiqu'il eût expoſé l'Etat à deux doigts de ſa ruine, en perdant des Provinces entieres des Alliez : les Nations voiſines peu accoûtumées à vaincre n'auroient auparavant ce tems là oſé regarder l'écuſſon des Armes de l'Empire, ſans trembler. L'autre parent étoit ami du Miniſtre du grand Roi, qui le ſoûtenoit ſous main ; le Prince ſeul étoit ſans appui, cependant il s'attiroit l'eſtime de tout le monde. Ce héros avoit donné des marques de ſa valeur en pluſieurs rencontres, il étoit chéri & adoré dans l'Empire, excepté de ſon Souverain qui étoit cependant celui du monde qui rendoit le plus de juſtice au vrai mérite, pris en general. Le Prince ſeul eut le malheur d'être excepté, le Conducteur de

toutes choſes le permit ; car ſi le grand Roi avoit eu autant de confiance en ce Prince, qu'il avoit en ſon favori, il auroit ſubjugué la moitié du monde. Bref, le favori & le General s'unirent enſemble, avec l'Ambaſſadeur d'un Roi éloigné & ennemi de leur Monarque pour écarter le Prince du Trône. La partie devint trop forte, on diſtribuoit l'argent à pleine-main, l'innocence de mes compatriotes diſparut à la vûe du métal ; mais par un reſte de candeur, le procedé des Sujets du Monarque contre un Prince du ſang de leur Maître, leur devint odieux, & ils ſe donnerent au Roi éloigné de leur Etat, auquel ils ſont actuellement ſujets. Ce Prince étoit un des plus vertueux du Continent ; cependant, ſoit que la maniere dont nous ſommes devenus ſes Sujets, ſoit que cela

ſe faſſe par un châtiment particulier, nous ſommes reputez plus qu'Etrangers dans les Etats de notre Roi. Ce n'eſt pas ſans ſujet que je m'afflige du triſte ſort de ma patrie qui eſt tombée en mépris chez nos voiſins : j'ai réſolu de paſſer mes jours dans cette ſolitude à prier le Créateur pour elle, en conſidération des innocens dont il y a bon nombre répandus dans cet Etat. Ce n'eſt pas contre le Souverain que je fais des vœux au Ciel, au contraire j'implore ſes bénédictions ſur lui, pour détourner ſa colere de deſſus les coupables qui ont laiſſé corrompre l'innocence de ma patrie. Cet événement peut ſervir d'exemple ſur la difference qu'on doit faire d'un Prince bien né & des Favoris. Le Prince maltraité par ſon Roi refuſa les offres qui lui furent faites par les ennemis de ſon Maître,

non seulement de lui faire parvenir notre païs, mais de lui procurer encore une grande Province voisine, s'il vouloit prêter son bras à venger leur querelle. Il refusa tout genéreusement, & avec mépris. Le Monarque ne fut point touché de la grandeur d'ame du Prince, & le Favori fut toujours Favori. Je ne puis penser à cet événement, sans laisser couler de larmes. Le Carimaquois fut si affligé, qu'il ne put continuer.

Le grand Prince dont il nous parla est mort à la fleur de son âge, regretté de tous les Sujets, de son Roi, & de tous les Princes du Continent, qui ont admiré sa vertu, sa candeur, son desintéressement, & sa fidélité. Jamais Prince ne fut plus digne de porter des Couronnes, celle du Ciel commune aux créatures les plus parfaites lui est destinée.

Zenut m'aſſura que ce Prince étoit un des eſprits bienheureux, qui attendoit l'accompliſſement des tems dans la demeure du Sage de la Montagne ; ce digne conducteur prit occaſion de me dire que le Maître univerſel en agiſſoit quelquefois de cette maniere envers les ſujets qui lui étoient le plus agréables, afin de leur faire goûter une plus grande félicité, pour les récompenſer des ſouffrances qu'ils avoient à ſupporter pendant leur vie.

Zenut exhorta le Solitaire à ſe retirer dans ſa patrie, l'aſſurant qu'il y en avoit encore avec le cœur pur, & qu'en leur conſidération le Créateur du monde auroit pitié du reſte même de ceux qui avoient ſuccombé à la tentation des biens de la terre, & préferé des richeſſes fragiles à leur innocence. Il lui montra dans

dans la même grotte un tréſor pour preuve de ce qu'il lui avoit avancé, l'aſſurant que la Providence l'avoit amené en ce lieu pour qu'il en pût jouir; qu'il le pouvoit prendre en toute ſureté de conſcience lui étant reſervé depuis longtems, auſſi bien que des connoiſſances qui l'approcheroient du vrai bien, & des tréſors impériſſables. Le jeune homme s'étant jetté aux pieds de Zenut crut l'embraſſer, & ne trouva rien entre ſes bras: nous diſparumes doucement à ſa vûe, nous élevant dans les airs pour lui cauſer plus d'admiration que de fraieur.

Zenut continua de m'inſtruire des ſecrets de la nature, m'apprenant la cauſe des ſources des eaux minerales dont ces montagnes abondent, celles des formations des métaux, rapportant tout à la grandeur du Créa-

teur. Ce fut en ce lieu qu'il m'inſtruiſit que la malice des hommes avoit forcé ce même Créateur à les détruire par une pluie qui inonda toute la terre, & pardeſſus les plus hautes montagnes : les quatre demeures des Sages furent les lieux qui furent les premiers découverts. Lorſque les eaux ſe retirerent, le ſouverain Maître en voulut conſerver la pureté par la demeure de ces Anciens, qui prient journellement le Toutpuiſſant pour la conſervation du genre humain. Il me montra des coquillages de de la mer pétrifiez avec la ſubſtance même des poiſſons qu'ils renfermoient, qui n'avoient changé ni de couleur ni de forme, & autres choſes qui prouvoient viſiblement la toutepuiſſance de ce ſouverain Maître.

J'étois ſi pénetré de toutes ces belles leçons, que j'étois très-

affligé d'être obligé de réjoindre mon corps ; de quoi Zenut me reprenoit, en disant que le premier moien de parvenir au degré de perfection, étoit d'être parfaitement soumis à la volonté du Créateur, qui ne pouvoit jamais être trompé, connoissant l'interieur du cœur des hommes à fond, ainsi que le centre de la terre, & tout ce qui l'environne. Les momens dans lesquels j'aurois souhaité d'être uni à mon corps, c'étoit pour avoir occasion de montrer aux autres hommes ce qu'ils devoient faire en leur donnant le premier, l'exemple : mais hélas ! je n'ai senti que trop depuis, que la nature étoit fragile malgré ma bonne volonté : j'ai connu le penchant que l'homme a au mal, & combien il est nécessaire de n'être point abandonné. Mon sage conducteur m'apprit alors que le tems

approchoit que je devois réjoindre l'Orient, mais qu'il alloit me faire voir tout ce qu'il y avoit de plus parfait & de plus grand ſur la terre. Il fendit les airs comme un éclair pour me faire deſcendre dans un Palais ſi magnifique, conſtruit en des Jardins ſi délicieux, qu'excepté la demeure du Vieillard, je n'avois encore rien vû de ſi beau : un grand Roi l'habitoit au milieu d'une ſuperbe Cour ; ce Prince étoit tout rayonnant de gloire, & déja il paroiſſoit quelque choſe de ſpirituel en lui ; les foibleſſes de l'homme l'avoient abandonné depuis longtems, non par infirmité de vieilleſſe, mais par un zele de s'approcher de la ſource dont il avoit été formé : il ſe diſtinguoit autant pardeſſus tout ce qu'il y avoit de brillant dans ſa Cour, que la clarté du ſoleil l'eſt de la lune :

ſes ennemis le reveroient, vû qu'il avoit ſupporté les plus grands revers de fortune, avec plus de fermeté qu'il n'avoit témoigné de joie dans ſes plus grandes proſperitez ; & ſi ſon peuple avoit eu l'ame auſſi droite, ils auroient joui ainſi que lui d'une félicité peu connue aux humains.

Je n'avois rien vû ſur laterre de ſi parfait que cet Empire : ce peuple faiſoit le bien & le mal par volonté de le faire ; il y avoit même des Ecoles où on apprenoit cette ſcience dangereuſe. Enfin lorſqu'un des plus riches Rois du Continent envoia ſon Ambaſſadeur avec un train des plus ſuperbes pour féliciter ce grand Monarque, Zenut me dit : Prince, rendez grace au Créateur de toutes choſes, votre courſe eſt finie, vous êtes choiſi pour porter dans la demeure du Sage

le principe de vie du grand Roi que vous voiez, qui le va rendre à celui qui le lui a donné, & s'offrir au globe de feu pour y être purifié, afin de jouir de la premiere félicité des Héros, en attendant l'éternel repos. Ma joie fut extrême d'entendre Zenut me tenir ce propos : il me conduisit devant le lit du Monarque, d'où aiant éloigné tout ce qu'il y avoit de malin dans la chambre, il reçut ce principe de vie, en l'unissant presque à moi. Nous fendimes les airs, nous arrivames en peu de tems dans la demeure du bienheureux Vieillard, qui reçut ce dépôt précieux. Le Sage voulut que je demeurasse sans être uni à mon corps, afin de pouvoir être témoin de la reception qui devoit se faire de cet esprit au nombre des habitans de ce séjour. Tous s'assemblerent dans le Temple

au lever du ſoleil : le Vieillard debout, la tête nue ſous le globe de feu, tous les eſprits autour de lui à genoux, les yeux élevez en haut, écouterent une priere que le Vieillard lut à haute voix, aiant à ſes pieds le nouveau venu, qui à peine paroiſſoit par la petiteſſe dont il étoit. La priere finie, il tomba une étincelle du globe ſur l'eſprit qui étoit aux pieds du Vieillard, il parut dans un inſtant comme les autres. Alors on entendit une harmonie divine, qui augmentoit à meſure que les eſprits s'élevoient en cercle autour du globe juſqu'à une certaine diſtance de lui : cette muſique fut accompagnée d'un nombre infini de voix ſi harmonieuſes, que j'étois ravi d'admiration ; & ſi j'avois été alors uni à mon corps, mon ame s'en ſeroit ſéparée à coup ſûr dans le moment même. La cé-

rémonie finie, je reſtai ſeul dans le Temple avec le Vieillard : il ôta le ſceau qu'il avoit mis ſur le cercueil où mon corps étoit renfermé, & d'un coup de baguette dont il le toucha, il ſe leva ; mon eſprit ſe trouva de nouveau uni avec lui, parfaitement ſain & ſauf. Le Vieillard prit alors la parole, & me dit, qu'en reconnoiſſance des grandes bontez que j'avois reçûes, je devois deſſervir le Temple juſqu'à ce que les 25 ans fuſſent écoulez. La mort du Monarque ſurvenue aiant abregé mes pellerinages, parce que c'étoit le tour de Zenut d'aller recevoir ſon eſprit, comme un de ſes plus proches parens, pour la converſion duquel il n'avoit ceſſé d'invoquer le Maître du globe, & en avoit été exaucé.

Le Sage me permit l'uſage de tous les fruits de cette demeure ;

ils étoient d'un goût délicieux, & ne tenoient rien de groſſier, tout ſe tournoit en nourriture & en ſubſtance. J'appris auſſi que cette grande diverſité d'animaux, dont il y avoit une paire de chaque eſpece, étoit ceux qui avoient été conſervez par bonté particuliere du Maître du globe en faveur des hommes, pour en procurer d'autres, après quoi ils avoient été tranſportez dans cette demeure. Le Sage me dit auſſi que les quatre Vieillards étoient les premiers hommes à qui le Créateur avoit fait miſéricorde depuis l'innondation de la terre.

Les 25 ans écoulez, le Vieillard m'aiant exhorté & embraſſé, je partis en la même maniere que j'étois venu, & deſcendis dans le fond où j'avois laiſſé mon cheval; j'y en trouvai de plus jeunes en très-bon état, de même que ma ſelle, ſous laquelle il y

avoit une quantité d'or, par la prévoiance du Sage; j'avois emporté avec moi des fruits de la demeure du Vieillard qui me servirent plus que ſuffiſamment juſqu'à ce que je fus en païïs de connoiſſance.

Je trouvai que mon frere aîné étoit prêt de mourir, & qu'il ſoupiroit après mon retour; je lui rendis tous les devoirs d'un bon frere, & montai ſur le Trône après ſa mort à la ſatisfaction de mes peuples. La ſoumiſſion avec laquelle j'avois vêcu avec Zenut & le Vieillard, ne me permit pas de m'informer de vous, non que je n'en euſſe envie, mais j'avois ſouvent été repris de ma curioſité par mon ſage conducteur, je n'oſai m'expoſer à de nouvelles cenſures.

Vous avez appris, Prince, parlant au Roi d'Arimond, ce que j'ai fait depuis mon arrivée dans

mes Etats ; je porte tous mes ſoins à cultiver le bonheur de mes ſujets ; je ne leur donne de connoiſſances que celles que je crois qui peuvent contribuer à leur bien ; ſi je vis longtems, ils ſeront en état de jouir des avantages qui leur étoient inconnus avant mon regne ; j'ai pacifié les diviſions, je ſuis leur pere plus que leur Souverain ; je ſuis perſuadé qu'ils m'aiment ; j'aime la mediocrité en toutes choſes, je maintiens cependant les droits de la Couronne ſans chercher à les augmenter, mes tréſors ſont dans le cœur de mes peuples pour les dépenſes extraordinaires : je conſens qu'ils jouiſſent du fruit de leurs peines ; mais je prétends qu'ils n'aient pas moins d'empreſſemens que moi à me ſecourir contre leurs ennemis ; tout le bien de mon Roiaume doit être emploié à ſa défenſe, ſans

qu'il faille leur consentement pour le donner au besoin : mes ordres seuls sont les résultats que je veux de leurs conseils ; j'ordonne que les Anciens soient respectez, je les considere ; je ne veux point de jeunesse à ma Cour, que lorsqu'elle y est appellée par son devoir, ou pour le service : celle qui est hors des Ecoles, & qui finit de bonne heure parmi nous, est emploiée à se former dans les troupes, ou à servir ses parens ; ceux qui sont de condition élevée par dessus les autres, sont occupez à écouter les Jugemens des Anciens, lorsqu'ils rendent la justice que je laisse à leur soins sous les yeux des Gouverneurs de mes Provinces ; avec le tems je pourrai former des établissemens plus considérables : un Roi ne peut pas tout entreprendre à la fois, j'en ai vû des exemples dans les voia-

ges que j'ai faits, que je n'ai pas rapporté, persuadé que vous souhaitiez plutôt d'en apprendre la fin, que le cours: je serai fort content si je n'ai pas eu le malheur de vous ennuier. Le Roi d'Arimond aiant embrassé son ami, se disposoit à entamer le fil de son histoire, lorsqu'on vint avertir le Prince & moi, que le Roi de Norreos se trouvoit mal.

Nous passames la riviere à grande hâte, & courumes à son secours; il étoit déja trop tard, ce Monarque avoit été atteint d'une apopléxie si violente, qu'il étoit sans mouvement, rendant les derniers soupirs entre les bras du General, à qui on avoit donné la garde du Prince son petit-fils. Je ne m'arrêterai pas à faire un detail de tout ce qui se fit, & de tout ce qui fut dit à la mort de ce bon Prince: l'affliction fut

ſans égale. On embauma ſon corps qui fut porté à l'armée avec un appareil des plus funebres : il fut brûlé, toute l'armée étant ſous les armes, la face contre terre, tant qu'il fût conſommé, chacun faiſant des vœux pour qu'il fût au nombre des bienheureux. Le Prince imploroit Zenut & le Vieillard à ſon ſecours ; il eut bien de la peine d'empêcher que pluſieurs de ſes Sujets ne ſe jettaſſent dans les flammes pour être conſommez avec lui ; ce ne fut qu'en les ſuppliant de conſerver leur vie pour défendre le Roiaume contre les ennemis du jeune Roi qui fut proclamé Souverain des Couronnes de Norreos & paiïs dépendans. Le Prince refuſa le titre de Roi conjointement avec ſon fils, il promit de conſerver ſes Roiaumes au même fils qu'il avoit eu de la Princeſſe de Nor-

reos qui fut reconnue Reine, aiant ſon fils entre ſes bras ſur un chariot magnifique ; quoiqu'elle baignât dans ſes larmes, elle paroiſſoit toute rayonnante de gloire. Le fils aîné du Prince de Nortbety lui prêta hommage, & lui jura fidélité ; mais la nouvelle Reine ne voulut point deſcendre de ſon Char, qu'on n'eût tenu un Conſeil general autour d'elle, où elle déclara qu'elle vouloit paſſer ſa vie dans une retraite, ſi le Prince n'étoit élevé à la dignité de Roi de tous ſes Roiaumes : le Prince ne put la fléchir, l'armée l'éleva ſur le Char à côté de la Reine, il ſe jetta à ſes pieds, haranguant les Generaux & l'armée. La réponſe fut uniforme, on cria : *Vivent Loriman & Arontine, Roi & Reine de Norreos.* Le Prince prit place à côté de la Reine : le Roi d'Arimond arriva avec les Gene-

raux de ſon armée, complimenterent les nouveaux Rois ; les ſermens réciproques furent prétez entre le Roi, la Reine & les Sujets ; & dans le même inſtant Loriman & Oſmundar ſe jurerent de nouveau une amitié éternelle. Oſmundar monta ſur le Char Roial à la face des deux armées. On députa au Sage de la Montagne pour lui apprendre ces grands événemens, en lui demandant la permiſſion de bâtir un Temple à l'inſtar de celui de ſa demeure, dans le lieu où le corps du Roi défunt avoit été brûlé.

L'Ambaſſadeur revint, diſant que le Sage lui étoit apparu, qu'il agréoit l'érection du Temple où il donneroit des marques particulieres de ſa protection ; les deux armées furent occupées par détachement à cet édifice, qui fut élevé d'une maniere ſi extraordinaire,

traordinaire, qu'on eut plutôt lieu de croire que c'étoient des esprits qui y travailloient, que des hommes. Quoiqu'il y eût deux armées occupées à cet ouvrage, on y reconnut les secours du Vieillard d'une maniere si visible, qu'il fut fini avant la fin de l'Eté même, & consacré à celui qui est la source de toute lumiere, par le Roi Loriman, d'ordre exprès du Vieillard qui l'établit pardessus tous les Bonzes qui lui étoient soumis.

L'homme n'est jamais content, on ne pouvoit être plus heureux que je l'étois ; cependant un noir chagrin commença à s'emparer de moi, je n'étois plus le maître de moi-même ; je ne cherchois que la retraite, à peine pouvois-je témoigner du contentement auprès de ma femme; je ne travaillois plus, j'avois fait d'assez bons garçons Chirur-

giens ; je ne m'occupois qu'auprès du Roi Loriman. On congédia les armées, & Osmundar resta à la Cour. Ces Princes étoient inséparables, ils avoient pitié de moi ; ma femme étoit inconsolable de me voir changé, elle mourut ; ma douleur fut très-grande, je ne voulus pas qu'elle fût brûlée, je l'embaumai & l'enterrai dans le nouveau Temple, & fis une croix sur sa tombe ; je mis une épitaphe en François dans une boëte d'or dans son cercueil qui étoit d'un bois incorruptible. Comme il ne m'est presque rien arrivé de fâcheux qui ne m'ait été prédit en quelque maniere par des songes qui avoient du rapport à mes affaires, j'attribuai ma mélancolie à un pressentiment de cette séparation.

Les Rois, la Reine m'offrirent tout ce qu'il y avoit de plus bel-

les filles à la Cour : je les remerciai ; on faiſoit tout ce qu'on pouvoit pour me tenter, je fus & demeurai ferme. Mais il me vint en tête d'ériger une eſpece de Couvent de filles toutes belles & aimables, auſquelles je faiſois apprendre les compoſitions des remedes par mes muets ; il en étoit mort quelques-uns ; j'avois ſuppléé par d'autres de cette Nation, qui me regardoient comme leur pere, de les avoir affranchis de la tyrannie du ſerpent, & de leurs faux Prêtres. Les maladies desvers finirent entiérement dans ces Contrées, depuis qu'on ne donna plus des excremens de ce monſtre aux malades. Les places de cette Communauté de femmes étoient bien briguées par tout ce qu'il y avoit de gens conſidérables : Oſmundar en fit venir de ſon Roiaume, qu'on joignit aux autres. Mes anciens

muets étoient des gens ſages, qui paſſoient tous les jours proſternez quelques minutes devant le Créateur avec moi, faiſant le ſigne de la Croix ; je les aurois baptiſé, s'ils avoient ſçu parler.

La Reine venoit ſouvent nous voir travailler, & mettoit la main à l'œuvre ; je rendis ces peuples très-charitables & humains. Le Roi y contribuoit de tout ſon pouvoir. Comme le Roi Oſmundar parloit de retourner dans ſon Roiaume, on apprit qu'il étoit arrivé un Ambaſſadeur par mer dans le païs des Muets ; la réputation de ces Princes, & de leurs vertus, s'étant répandue pardelà les chaînes des montagnes, & pardelà la mer, j'étois encore très-incertain où aboutiſſoit le Continent où j'étois pardelà les montagnes ; je ne pouvois donner aucune aſſiette réelle à mes idées ; la nouvelle de l'ar-

rivée d'un Ambaſſadeur me ſurprit, & me donna plus de lueur de rejoindre ma patrie, que je n'avois eue juſqu'alors. Oſmundar réſolut de reſter pour voir cet Ambaſſadeur, d'autant plus que les intérêts des deux Princes étoient devenus communs: je voulus aller audevant, mais les Rois ne voulurent pas permettre que je priſſe cette fatigue; ils m'en détournerent en me donnant des marques d'amitié les plus ſenſibles. Je conſeillai d'envoier le General, mari de la Dame qui avoit nourri le Prince que j'affectionnois beaucoup; on tint Conſeil ſur la venue de cet Etranger; il fut réſolu qu'il ſeroit ſervi par des muets, & qu'il viendroit ſeulement lui troiſiéme à la Cour, & qu'on feroit fournir tout ce qu'il falloit pour la ſubſiſtance de ſa ſuite dans le lieu où il étoit dé-

barqué, jusqu'à ce qu'on pût sçavoir ce que c'étoit. Osmundar prit ce tems de tranquilité pour raconter l'histoire de ses Voyages en présence des deux Rois, de la Reine & des Princes seulement ; le Roi Loriman aiant lui-même toujours gardé un profond secret là dessus.

HISTOIRE D'OSMUNDAR ROI D'ARIMOND.

LE Vieillard me dõna un conducteur, nommé Famat, au moins m'ordonna-t-il de l'appeller de ce nom ; il fendit les airs, & me transporta pardessus les montagnes qui sont d'une très-grande étendue, m'approcha de terre audessus d'une grande Ville, où il y avoit un Temple au

milieu de plusieurs enceintes, si remplie de Bonzes, qu'on en formeroit une armée, en cas de besoin : le Temple n'est rempli que de figures & de statues affreuses : il y a un autel où on sacrifie des victimes de toutes especes, pendant que le grand Bonze est sur un trône tout brillant d'or & de pierreries en perspective au-delà de l'autel ; on ne lui voit que le rond du visage, les bouts des doigts, & les orteils des pieds nuds ; le reste de son corps est si fagoté de riches habillemens, qu'on peut dire qu'il en est emmaillotté. Pendant la durée du sacrifice, le peuple est la face prosternée contre terre ; il ne lui est permis de lever la tête qu'à de certains sons d'instrumens lugubres pour un moment seulement.

Famat me dit : Voilà l'horreur des Nations qui paroît à

vos yeux ; le ſouverain Prêtre, le Sacrificateur & tous ces peuples périront avant l'accompliſſement des tems : c'eſt par la puiſſance des eſprits malins, que tout ſe gouverne ici. Dépêchez-vous d'obſerver toutes choſes, ne pouvant reſter longtems en ce lieu abominable. Cet eſprit ne peut rien ſur moi ; mais dès qu'il vous appercevra, il fera des fumigations ſi puantes, que vous ne les pourrez pas ſupporter.

La figure que vous voiez ſur ce trône, ſi richement ornée, eſt une jeune femme qui ſert à ſatisfaire la paſſion brutale de tous les autres Bonzes, en attendant qu'ils la ſacrifient de nuit à l'eſprit infernal : ils en ſuppoſeront une autre à la place pour ſervir à leurs infamies, & à tromper des Nations innombrables, qui n'ont pas encore mérité d'être éclairées. Votre païs ſera

plus

plus heureux, & de votre vivant vous trouverez grace auprès du Très-haut, vous commencerez vous-même d'entrevoir la verité.

C'eſt aujourd'hui la fête de la grande abomination, trente quatre Rois ſont proſternez devant le trône de cette femme qui paſſe pour être l'immortelle chérie du Créateur : cette perfidie eſt conduite par la malice des Bonzes. Tous ces Rois apportent ici des richeſſes immenſes, & toutes les dépouilles de leurs ennemis, avec leurs plus belles filles, qui ſervent à ſatisfaire la brutalité de ces fourbes : cette nuit même, celle qui eſt ſur le trône doit être ſacrifiée, & une autre ſubſtituée en ſa place.

A la fin du ſacrifice où nous étions préſens, on diſtribua aux trente-quatre Rois à chacun une caſſolette d'or pleine des excremens de l'Idole vivante qui étoit

dans la niche : à meſure qu'ils l'avoient reçûe, ils alloient lui baiſer les pieds, léchant les douze marches de ſon trône ſans oſer la regarder en face. On amena après cette cérémonie trente-quatre Vierges voilées, dont chacun des Rois en prit une devant lui, ſur leſquelles un vieux Bonze fit une aſperſion d'eau, dans laquelle on avoit détrempé de l'excrément de l'Idole ; enſuite de quoi les Rois ſe retirerent en reculant juſques hors du Temple, ſe proſternant de tems à autre la face en terre. Eux retirez, les portes du Temple furent promptement fermées ; & en moins d'une heure de tems, trente-quatre vieux Bonzes tirerent au ſort les Vierges, & les auroient violées dans le Temple d'horreur, ſi Famat n'avoit invoqué le Tout-puiſſant, qui forma une tempête horrible ; la voute du Temple

ſe fendit, & les trente-quatre vieux Bonzes écraſez par la foudre en notre préſence; les Vierges n'eurent point de mal pour cette fois. Les Bonzes publiérent qu'il y avoit des filles qui n'étoient pas Vierges parmi celles qui avoient été préſentées. Les Rois avoient beau ſe récrier contre cet allegué, chacun d'eux en particulier; ils ne furent point écoutez, & partirent tout contriſtez. Ces malheureux Princes croioient offrir leurs Vierges au grand Prêtre immortel, & ne ſçavoient pas l'uſage horrible qu'on en faiſoit; car elles continuoient de paſſer de Bonzes en Bonzes, de trente-quatre à trente-quatre, juſqu'à ce qu'elles expiroient : ſacrifice le plus horrible qui ſe pouvoit faire au Prince de l'impureté, que Famat eſprit pur ne put ſouffrir. Le tems viendra, me dit-il, que vous cor-

rigerez les horreurs qui ſont en uſage dans vos Etats parmi vos Bonzes.

Nous partimes de ce lieu abominable ; c'eſt la demeure du Lama, nom qu'on donne à l'Idole vivante, malheureuſe victime du Demon & de la malice des hommes. J'étois ſi contriſté de ce que j'avois vû, que j'aurois volontiers cedé au plaiſir de la curioſité, pour courir au ſecours des peuples de mon frere, abuſez par ces miſérables. Je n'attends que la premiere occaſion pour me défaire de cette engeance impure, j'eſpere que nous en pourrons venir à bout de concert, & que le Sage ne nous abandonnera pas dans ce pieux deſſein : je ferai de mon mieux pour emploier le tems de paix dont nous jouiſſons, à purger ces infamies de nos Etats. Le Roi de Norreos lui proteſta qu'il continueroit à mettre à fin

une ſi grande œuvre que Glantzby avoit déja commencée. Oſmundar continua de la ſorte : Nous parcourumes les Etats de ces trente-quatre Roïs, tous tributaires du Lama, qu'on appelle le grand Lama par excellence, parce qu'il y en a dans le même Continent d'autres qui portent ce nom, qui ſont des ſubdeléguez de la fourberie de l'autre, ainſi que Famat m'en montra un dans un Château au bord de la mer, peu éloignée de celle qui ſépare nos Etats du dernier Continent que nous avions quitté, d'où apparemment nos Bonzes ont pris origine.

Il y a parmi ces trente-quatre Rois, des Princes d'un merite diſtingué, les uns plus ſouverains que les autres, tous guerriers gemiſſans lorſqu'ils ne ſont pas au milieu du carnage ; c'eſt de leurs contrées que ſont preſque ſorties

toutes les grandes armées qui ont ſubjugué la moitié du monde, & Famat me fit remarquer la réſidence du plus puiſſant d'entre eux, qui conſerve encore de beaux reſtes de ſplendeur aujourd'hui, malgré les grandes révolutions que Famat me dit qu'elle avoit ſouffertes.

Cet eſprit pur me fit voir les Etats d'un des plus grands Monarques du monde ; il eſt ſi vieux que peu d'hommes reſtent en vie ſur la terre à ſon âge ; quoiqu'il ſoit monté ſur le trône par des voies illicites, aiant fait mourir ſon pere en priſon, trompé & maſſacré ſes freres, il a cependant été beni du Créateur ; ce ſont des ſecrets de la Toutepuiſſance que nous devons adorer plutôt que de les aprofondir, ils ſont au-deſſus de notre portée. Sa puiſſance s'étend depuis les montagnes juſqu'à la mer ; ſes ſujets, ſes tréſors ſont

innombrables, & il poſſede ſon Empire en paix, malgré les diviſions que pouroient cauſer les differens cultes divins: il arrête tout par ſa prudence.

Il eſt vicieux ſans l'être, grand juſticier donnant audience à ſes ſujets regulierement, refuſant d'aſſiſter les rebelles des Princes voiſins, & ne pardonnant jamais le moindre ombre de ſédition. Il a pour ſa garde ordinaire plus de cinquante mille de ſes differens vaſſaux.

Partie de ces Souverains tributaires ſervent en perſonne; j'y ai vû des gens de la figure de Glantzby, qui poſſedent l'uſage terrible du feu tel que vous l'avez dépeint; Famat me donna les mêmes leçons qu'à vous: c'eſt un ſecond tonnerre auquel tout eſprit uni à ſon corps ne peut reſiſter ſans trembler, quoiqu'il m'ait paru voir le contraire. Il y a dans

ce grand Empire de differentes ſortes de Bonzes, des pernicieux & mauvais ſemblables aux nôtres, & d'autres qui ont le cerveau frappé qui péchent par ignorance. Il s'en trouve qui ſont ſi dépourvus d'eſprit, qu'ils croient plaire à Dieu en ſe livrant en proie tout nuds, pour nourir des poux, des puces, des punaiſes, des araignées, & autres inſectes, dont ils ſe laiſſent ſuccer juſqu'à ce qu'on les emporte morts, ſur la folle croiance que parmi ce nombre innombrable d'inceſtes, l'ame de leurs pere & mere peut être compriſe, revêtue de la ſubſtance de ces vilaines bêtes.

Famat me fit admirer juſqu'où va la colere du Toutpuiſſant envers les Nations dont les peres n'ont pas profité des lumieres que le Ciel leur a diſtribué. Ces paiis, me dit-il, ont refuſé la grande lumiere de l'eſprit, elle

leur eſt ôtée juſqu'au tems qu'il plaira au Maître du monde de la leur rendre.

J'admirai toutes les merveilles & les grandes richeſſes que je voiois ; Famat me fit diſtinguer le bon du mauvais, me laiſſant le tems de refléchir ſur le premier, & me donnant toujours de l'horreur du dernier.

Cet Empire quoique très-grand jouiſſoit d'une pleine paix, à la verité il s'y préparoit de grandes diviſions. Famat me dit qu'avant que nous reviſſions la demeure du Sage, plus d'un million d'hommes périroient en moins d'un an, pour expier en partie les péchez du Prince & des Grands. Il ne me voulut rien dire ſur le ſort de ce Vieillard ; je n'oſai le trop preſſer, parce que de même que votre Zenut, il ne vouloit pas que je cherchaſſe à pénétrer dans l'avenir, autre choſe que ce qu'il avoit ordre de m'apprendre.

Je traverſai pluſieurs Roiaumes & Etats, où le luxe étoit l'unique occupation des Rois ; & du peuple, l'avarice & l'impureté ; celle des Bonzes & de ceux qui étoient préparez au ſervice des differentes Idoles, qui repreſentoient l'eſprit immonde couvert de lames d'or, pour faire voir que ſa puiſſance ſe bornoit à la terre, & aux choſes qui corrompent les bonnes mœurs.

Nous deſcendimes dans le ſuperbe Palais du maître d'un grand Empire : c'eſt un Prince juſte, mais qui ne peut pénétrer juſqu'au fond du cœur de ces Miniſtres, qui emploient tout ce que l'eſprit malin peut ſuggerer de plus ſubtil pour tromper leur maître, & vexer le peuple, le tout pour ſatisfaire à leurs paſſions brutales, & aux dépenſes ſuperflues, leur Souverain les paiant ſuffiſamment : toutes les

Nations de la terre y arrivent dès les Ports de l'Empire qui s'étend au-delà de ce qu'il convient à un Monarque, pour tout voir & tout ſçavoir. L'idolâtrie y eſt ſur ſon trône, & quoique le Prince paroiſſe vouloir s'en défaire, le Maître de la lumiere n'a pas permis qu'il fût tout-à-fait éclairé : il aime à entendre parler de la verité; mais comme ce ſont des hommes qui la lui prêchent, qui ne ſont pas dépouillez de la matiere terreſtre qui occupe leur cœur, il eſt difficile qu'ils la puiſſent mettre au jour dans toute ſa pureté, & débrouiller le cahos qui regne dans le cerveau de ce grand Roi.

Que de graces nous avons à rendre au ſage Vieillard de nous avoir ouvert le cœur & l'eſprit! Ceux qui ſont prépoſez pour guides de cet Empereur, donnent trop au pouvoir humain, qui en lui-même eſt ſi foible, qu'il faut

que ſa force vienne d'enhaut & de celui qui préſide pardeſſus le globe de feu. Ce Monarque eſt un homme auſſi parfait, qu'un homme comme homme peut être. Il faut quelque choſe de plus pour rendre ce Monarque parfait au-delà de ce qu'il eſt, ſurpaſſant déja les hommes ordinaires. Nul ouvrier n'a pu de lui même faire une machine plus belle que ſa propre ſtructure ; c'eſt au ſeul Créateur à qui appartient ce droit. Famat plaignoit le ſort & l'aveuglement des milliers de ſujets ſoumis à cet Empire ; il me conduiſit ainſi qu'a fait Zenut à votre égard dans tous les Conſeils. J'y ai vû toute la malice des hommes déguiſée ſous le maſque de la bonne foi, & les réflexions de Famat en ma faveur ont été les mêmes que celles de Zenut, ainſi je ne les repete pas. Une paix profonde regnoit dans cet

Empire & à la Cour ; il n'y avoit de guerre qu'entre les Courtisans, c'étoit à qui ſe feroit valoir plus que ſon voiſin, ſous le maſque de plus grande fidelité, en faiſant naître des méfiances, découvrant les défauts des autres, & en donnant liberalement à qui n'en avoit point.

L'eſclavage des femmes eſt terrible dans cet Empire, la brutalité & la méfiance des hommes va juſqu'à leur ôter le pouvoir de marcher, même dans leurs propres chambres. Que l'homme eſt déraiſonnable d'ôter à la moitié de ſoi-même les perfections qu'elles ont reçûes du Créateur pour les rendre plus heureux en leur compagnie : l'avantage qu'on en retire n'eſt jamais comparable à la perte qu'on fait. Ces actions ne viennent que de la corruption de la nature humaine ; il ſemble qu'on ne doit

faire mal à perſonne, s'il n'en a donné le ſujet ; de même que ſi un Roi faiſoit couper les bras de tous ſes ſujets, parce qu'il y en aura peutêtre un d'entre eux qui pourroit le tuer. On a des exemples que notre bonheur peut venir des choſes que nous attendons le moins, même de celles qui nous auroient ce ſemble pu nuire ; dès que le merite d'un quelqu'un eſt connu au Souverain de ce grand Empire, il l'éleve aux grandes dignitez : on ne juge des gens ni par ancienneté, ni par la taille & figure du corps ; chaque ſorte de merite y eſt récompenſée, les gens de lettres & les guerriers: mais lorſqu'on joint avec ſuccès l'art militaire à la connoiſſance des belles Lettres, on peut eſperer des récompenſes certaines ; comme l'Empereur eſt informé de tout, & qu'il ne tâche qu'à animer ſes ſujets à la

perfection, rarement les occasions de récompenser lui échapent-elles : il y a toujours quelques Ministres généreux & justes qui prennent plaisir à faire du bien, & les Généraux d'armée se distinguent auprès de leur maître, par louer & par rendre justice aux belles actions des Officiers subalternes, autant ou plus qu'à se donner uniquement la gloire des victoires remportées sur les ennemis. L'Empereur est persuadé que tout Général qui connoît le merite des personnages qui sont soumis à ses ordres, en est bien partagé lui-même : il regarde cela comme une preuve, qui en effet est indubitable. C'est servir son Prince, dit ce Monarque, que de lui faire connoître les bons Officiers, parce que tout homme étant mortel, & ne pouvant compter de vivre le lendemain, il ne peut mieux être utile à l'E-

tat qu'en procédant de cette ſorte, afin que le vrai merite, qui n'eſt que trop rare dans le monde, ne ſoit pas enſeveli.

J'ai vû d'autres Etats où ces maximes n'étoient pas en uſage, parce que le Monarque ſe rapportant de tout à ſes Miniſtres, ils ignorent ſouvent ce qui eſt le plus néceſſaire à leur grandeur, ou à leur conſervation. Il ſuffit qu'un Souverain entre quelquefois dans le détail, pour que le Miniſtre penſe à faire ſon devoir, en apprenant à ſon Maître ce qu'il pourroit ſçavoir d'autre part que de la ſienne. On n'imprime aucun Livre dont le titre & la préface ne ſoit lûe devant ce grand Prince.

Cet Art magnifique de l'impreſſion ne parviendra de longtems parmi nous. Famat me raviſſoit lorſqu'il m'en expliquoit la ſcience. Les beautez & les rare-

tez

tez qu'on voit dans ce grand Empire lui donnerent lieu d'y ſéjourner longtems, me faiſant diſtinguer les perfections, des défauts dont il y a auſſi grand nombre, auſſi bien que dans un autre qui lui eſt voiſin, où l'autorité ſouveraine eſt portée au plus haut degré. L'Empereur n'eſt pas moins riche que celui dont je viens de parler, il eſt au milieu des mers comme dans un monde ſéparé; les coutumes ſont differentes du reſte de l'univers, excepté que les néceſſitez du corps ſe dépoſent comme ailleurs; tout eſt particulier dans cet Empire juſqu'aux criminels, qui s'égorgent eux-mêmes la plûpart du tems. Ce que les autres Nations portent à droit, celle-ci le porte à gauche; ce qu'on boit froid, elle le boit chaud, ſe couvre & ſe découvre auſſi bien differemment des autres païïs.

L'Empereur prédeceſſeur de celui d'aujourd'hui aiant envoié des Emiſſaires dans les Roiaumes voiſins examiner la conduite que tenoient les Communautez de Bonzes, on lui a rapporté qu'il ſembloit qu'il y avoit une malediction attachée à cet Etat ; il les a laiſſez comme ils étoient, quoique mauvais, puiſqu'ils avoient mis l'Empire à deux doigts de ſa ruine ; mais conſidérant que les Bonzes ne pouvoient être détruits que par eux-mêmes, & qu'on ne pouvoit mieux faire que de les laiſſer s'abîmer les uns les autres, ſans que ni le Souverain ni les ſujets priſſent part à leur querelle. Cet Empereur en a déja détruit grand nombre de la ſorte. Mon ſage conducteur m'exhorta à me ſouvenir de cette leçon, afin d'amener la pure é dans les Etats que le Maître du monde m'avoit deſtiné.

Cet Esprit bienheureux me fit promener sur les Mers pleines d'isles très-fertiles, dont les habitans sont généralement paresseux, & laissent tout faire aux Etrangers ce qu'ils veulent ; des millions d'hommes leur sont sujets, quoiqu'ils ne soient qu'une poignée de monde même dans leur païis. Une des causes de leur grandeur est qu'ils n'ont de communauté chez eux que celle de l'assemblée de l'Etat ; s'il n'avoient pas l'avarice pour but de leurs actions, ce seroit des gens qui approcheroient de la perfection ; mais elle leur obscurcit l'esprit & les lumieres, qu'ils obtiendroient du Créateur de la lumiere même sans cela ; tant il est vrai, qu'il faut que l'homme rempliſſe sa carriere, afin de donner matiere au Maître du monde d'user de sa bonté envers lui.

Ces Etrangers ont fait un éta-

bliſſement magnifique au bout de la terre, qui ſert à faire trouver des rafraichiſſemens pour leurs vaiſſeaux. Famat voulut que j'en viſſe l'ordre & la diſpoſition magnifique. Admirez, me dit-il, les décrets de la Providence par la difference du génie de cette Nation à celui qui touche cette Ville, qui n'a pas ombre de raiſon, à peine peut-on diſcerner ſi ce ſont des hommes ou des bêtes. En continuant notre route, nous deſcendimes dans le Palais d'un grand Monarque gardé par des femmes : tout y brille d'or & de pierreries, autant les hommes ſont noirs, autant le Palais eſt-il brillant. Ils paroiſſoient comme des meubles au coin d'une chambre, la lumiere naturelle les guide ; à la moleſſe près, ils ſont moins mauvais qu'ailleurs. Famat me fit voir la difference qu'il y avoit entre un Roi brillant de

gloire par ſes vertus, & un Roi tel que celui que nous voïions devant nous, qui reſſembloit à une bête bien ornée de bijoux, aſſiſe dans un Palais, & ſes femmes à des domeſtiques qui la panſoient: rien n'étoit là digne de remarque, ſi on n'en excepte l'abondance de l'or. Nous y fimes peu de ſéjour, nous fumes au Temple où on adore le feu, au lieu d'adorer celui qui l'a produit & créé. Les Bonzes & Sacrificateurs du feu étoient de bonnes gens. Nous traverſames les airs deſſus ce riche Roiaume, tout y vivoit dans la moleſſe & dans la pareſſe, puis deſcendimes dans le Palais d'un autre Roi, qui étoit à peu près de même que le précédent, cependant plus attaché à ſon Etat: il entroit dans le détail de ſes affaires, & la chaſſe ne l'occupoit pas ſi fort qu'il ne penſât au bien de ſes ſujets. On adore

encore le feu dans ces Etats ; mais on y a déja quelque teinture de la grandeur & de la miſericorde du Toutpuiſſant envers les hommes. Ce Monarque eſt voiſin d'un plus grand Roi que lui, & dont les lumieres ſont plus grandes dans les choſes céleſtes : le moment viendra que ce peuple ſera entiérement éclairé, le Créateur aiant de tout tems aimé à ſe manifeſter à cette nation. Il y a des communautez de Solitaires qui vivent en le priant continuellement pour la proſperité du Roi & de ſon Roiaume. Au couchant de ce grand Etat ſont diverſes nations adonnées à toutes ſortes de vices d'idolâtrie, ſoumiſes à l'eſprit immonde ; il ſemble que le Créateur ne les a fait que pour être miſérables : Elles n'ont aucun goût ni délicateſſe, leurs actions n'ont aucun but réel ; ils ſe livrent à tous les mouve-

mens du corps, ſont ſujets à d'horribles infirmitez, que leur cauſe ce qu'on appelle ailleurs la débauche.

Dans de certaines ſaiſons les Vierges courent après la perte du tréſor dont elles ſont en poſſeſſion, avec autant d'empreſſement qu'on les conſerve ailleurs; tout ſent la bête & l'animal: ils ſe donnent & ſe vendent pour leurs beſoins reciproques, plutôt que de s'attacher à ſe les procurer par leur travail; ils font par là, tantôt le métier de l'homme, tantôt celui de la bête. Si cette Nation eſt aſſez dépourvûe de ſens pour ſe détruire de la ſorte, elle en trouve d'aſſez cruelle qui l'incite à continuer dans ce train de vie contre les principes & les regles qui lui ſont preſcrites par le Créateur, donnant la préference à l'avarice dans ſon cœur, quoiqu'elles ſentent bien qu'elles font

mal, & qu'elles ſont deſtinées à la pratique des vertus, ſans leſquelles elles ne peuvent parvenir au bonheur éternel.

Famat ſouffroit en me montrant ces horreurs, je remarquois que toutes les actions des hommes contre les ordonnances du ſouverain Etre, l'affligeoient, & qu'il étoit ravi de me faire obſerver celles des humains qui tendoient au bien. Ce digne ſerviteur du Très-haut me conduiſit dans la Cour d'un tyran, qui exerçoit ſa tyrannie depuis plus d'un demi ſiecle, ſur ſes propres ſujets, deſquels il tranchoit le fil de la vie avec autant de plaiſir, qu'un boucher coupoit la viande pour la vendre : il eſt vrai que ſes actions ſanguinaires avoient pour but l'avarice. Les Nations dont j'ai parlé ci-devant, qui faiſoient commerce d'hommes, & qui les réduiſoient dans l'état de bêtes, étoient

étoient traitées de même dans l'Empire de ce Tyran. Le Souverain Maître permettoit que cela arrivât de la sorte pour les punir de la cruauté de leurs compatriotes envers ces pauvres miserables, auſquels ils auroient dû être de ſecours, & ſervir de guides dans le bon chemin, plutôt que de les réduire dans un état affreux. Chacun de ceux qui étoient dans l'eſclavage du Tyran, payoit au centuple les ſouffrances que leurs Nations faiſoient ſouffrir aux autres, elles leur étoient d'autant plus ameres, que leur orgueil ne leur permettoit pas de reconnoître la cauſe du châtiment qu'ils ſubiſſoient, la plûpart d'entre eux aïant prêté leur miniſtere pour exercer ces horreurs. Le Tyran pouſſoit ſa méchanceté juſqu'à ſatisfaire ſon avarice, en ne les mettant en liberté pour de très-

groſſes ſommes, que lorſqu'ils étoient hors d'état par leur vieilleſſe de ſe venger contre ſes Sujets, du traitement qu'ils avoient reçu de lui. Celui qui dirige toutes choſes permet qu'il y ait des fléaux, même ſur la terre, pour corriger la malice des hommes. Heureux ſont ceux qui en reconnoiſſent la verge qui les frappe, ils commencent à entrer dans le chemin de la félicité bienheureuſe. L'exemple de ce vieux Tyran eſt ſuivi par toute la Côte de la mer, pas tout-à-fait avec la même cruauté, les voiſins n'agiſſant que par un principe d'avarice, au lieu que le Tyran ſe délecte à répandre du ſang: les uns & les autres ne font nulle reflexion à la main qui les frappe, ſans s'humilier devant le Toutpuiſſant, & reconnoître que toutes ſortes d'actions cruelles lui déplaiſent, même lorſqu'elles

ſont exercées envers les propres ennemis.

Famat aiant quitté ces Contrées, me mena dans d'autres peu éloignées delà, où je vis des Nations policées, qui avoient l'humanité peinte ſur le viſage, mais dont le cœur etoit auſſi en partie corrompu : elles ſe faiſoient une guerre affreuſe ; je vis le ſiege d'une Place ſur lequel Famat me fit pluſieurs remarques, tant ſur la maniere dont on l'attaquoit, que ſur celle dont elle étoit défendue : la colere du Toutpuiſſant ſur les hommes y étoit dans ſon Trône ; il les puniſſoit par leurs propres mains : la Ville étoit remplie de débauches, crime qui mene à la rebellion envers les Souverains, après qu'on a été rebelle à ſon Créateur : deux jeunes Heros étoient à la tête des deux parties, qui augmentoient le car-

nage par leur préſence dans toutes les attaques qu'on faiſoit. Famat élevé audeſſus de cette Ville malheureuſe, me dit : Admirez les decrets du Ciel, toute une grande Nation ſoûtient les intérêts du Heros qui attaque cette pépiniere de rebelles ; celui qui la défend eſt un autre Heros parent du premier. Pluſieurs milliers d'hommes ſont péris & périront dans cette guerre, uniquement pour punir le genre humain ; & la concluſion ſera que ce Prince pour qui tant d'hommes periſſent, aura plus d'empreſſement à deſcendre du Trône, qu'il n'en a à préſent pour s'y maintenir, étant deſtiné à une perfection audeſſus de celle des Rois de la terre. Le Héros qui lui diſpute ſera le premier à l'y ſoûtenir contre les machinations des Nations que vous voiez, qui viennent pour l'en dé-

bouter aujourd'hui de concert avec lui. Voiez ces Vaiſſeaux, regardez ces voiles, le Créateur eſt irrité de la dureté du cœur de l'homme ; il va répandre une grande obſcurité ſur la terre, ſeul moien de faire finir l'horreur de ce ſiege, parceque le Tout-puiſſant n'aime pas la ruine totale du genre humain, mais ſeulement ſa correction : quoique cette ville ſoit ſecourue, & qu'elle pourra ſubſiſter dans ſa rebellion, elle n'eſt pas quitte pour cela du châtiment de ce crime, à moins que le petit nombre de juſtes qu'elle renferme, ne la ſauve d'une ruine totale à l'avenir. Famat n'avoit pas ceſſé de parler, que les Navires arriverent, & l'obſcurité commença. La joie d'un côté, la confuſion de l'autre, faiſoient deux ſpectacles differens, où je n'aurois rien pu comprendre, ſi Famat ne m'a-

voit expliqué les ſecrets de la Providence ſur ces Nations, de la malice deſquelles ce divin Maître ſe joue, en les faiſant détruire par eux-mêmes, pour diminuer le nombre des méchans ſur la terre, & faire retourner le cœur de l'homme à rechercher ſa miſericorde.

Nous paſſames de ce ſpectacle tumultueux à un autre bien plus tranquile. Mon conducteur m'aiant tranſporté ſur le ſommet d'une montagne, d'où je pouvois encore voir aiſément le tumulte de la Ville ſecourue, & la tranquilité dont jouiſſoient des hommes dévouez à ſervir l'Etre ſuprême qui gouverne tout le monde. J'admirai le bonheur dont jouiſſent les juſtes, même ſur la terre. Cette montagne étoit environnée de ces bienheureux Solitaires, de differentes Nations; il y en avoit de toutes

celles qui à quatre pas delà travailloient avec tant d'ardeur à ſe détruire ; c'étoit pour moi de grands ſujets de reflexions au-deſſus de ma portée. Famat venoit à mon ſecours avec ſa bonté ordinaire, & m'expliquoit que pluſieurs de ces Saints avoient été la plûpart Generaux ou Officiers d'armées, qui aiant connu le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur les biens de ce bas monde, s'étoient conſacrés d'avance, & ſéparés en quelque maniere de la terre ; leurs ames languiſſoient dans leurs corps, comme le corps languit dans la ſépulture, en attendant qu'il en puiſſe être délivré : toujours les yeux élevez en haut, ils pouſſoient des ſoupirs ardens pour le bonheur de tous les humains : chacun d'eux avoit une petite retraite dans le roc où ſéjournoient des eſprits bienheureux qui les ſoû-

tenoient dans leurs travaux, & les consoloient dans leurs afflictions, qui n'étoient autre chose qu'une langueur qui provenoit de l'ardeur qu'ils avoient de s'approcher de la source divine de toutes bonnes choses.

Famat me fit voir la difference qu'il y avoit entre ces Solitaires & ceux des païis que nous avions visités. Le zele de ceux-ci étoit animé par l'esprit saint, au lieu que les autres étoient subjuguez par le maître de toute méchanceté: leurs ames vivoient dans les ténebres; tout ce qui partoit d'eux, leur ressembloit; leurs principales actions consistoient à renverser la figure de leurs corps, digne ouvrage du démon qui ne peut rien souffrir de ce qui ressemble à l'image du souverain Maître. C'est de ces figures renversées par ses soins, que les Nations avoient pris le

modele des ſtatues d'idoles affreuſes, dont leurs Temples ſont remplis.

Les bienheureux Solitaires de cette montagne en occupoient la partie la plus haute, & plus bas étoit un Monaſtere ou Congrégation de dévots moins ſolitaires & moins parfaits, qui paſſoient leur vie à de ſaintes méditations, & au ſoulagement ſpirituel des peuples. Ils recevoient les confeſſions des fautes de ceux qui arrivoient, ainſi que le ſage Vieillard reçut la nôtre dans le Temple où nous fumes ſeparez, & depuis auſſi réunis à nos corps. Le Maître du monde ſe montroit ici ſous une apparence differente, mais plus douce que celle du Temple deſſervi par le Vieillard. Famat s'étant proſterné devant le ſouverain Etre, le pria en ma faveur; il me promit de ſa part, que je pourrois parvenir à le con-

noître par les ſoins d'un ſien Serviteur qu'il envoieroit dans nos Contrées, avant que je fuſſe au rang de ceux qui l'attendent en paix.

Si l'habillement de ces Solitaires étoit ſemblable à celui des Bonzes de nos Etats, ou à peu près, il ne couvroit pas la malice dont ils ſont pétris, quoique ſoumis aux foibleſſes humaines; ils s'attachoient à y réſiſter, ne leur donnant le cours que le moins qu'ils pouvoient, dont ils faiſoient prompte pénitence, & pour l'ordinaire partoient de ce monde avec une franche eſpérance d'être purifiez, & reçus en grace, ainſi que les Saints qui étoient parmi eux les en aſſuroient. Pluſieurs pélerins de toutes Nations venoient en ce Temple comme à la Ville de la paix, offrir leurs peines, & la repentance de leurs fautes, à celui

qui préſide à tous biens, & qui en eſt la ſource. Il ſe plaît d'y être adoré d'une maniere particuliere, & a laiſſé de précieux gages de cette volonté par les merveilles qui en procedent tous les jours envers ceux qui le craignent, qui trouvent des ſecours en ce lieu, auſquels ils ne peuvent raiſonnablement s'attendre que par cette même bonté du Très-haut.

Oſmundar remit dans cet endroit la continuation de ſon hiſtoire à une autre fois : & pour ſuivre le fil de l'hiſtoire que j'ai commencée, je dirai que le Gouverneur du Prince étant de retour du Païs des Muets, rapporta aux Rois, que l'Ambaſſadeur étoit d'une terre inconnue, qu'il avoit en ſa compagnie un homme de la figure de Glantzby, que ce Miniſtre étoit incommodé. Il dit de plus, qu'il avoit

donné les ordres de lui fournir tous ſes beſoins & à ſa ſuite, les aiant logé commodément, ſuivant le lieu. Il fut réſolu qu'on ameneroit cet homme venu avec le General, qu'il ſeroit préſenté au Roi, après que je lui aurois parlé. Cet Etranger étoit de race Chrétienne; ſon grandpere avoit renoncé au Chriſtianiſme pour embraſſer le culte du Païs de l'Ambaſſadeur, afin de ſauver ſa vie. Il fut depuis Interprete de l'Empereur du Japon.

C'étoit lui qui avoit inſpiré à ces Païens le moien de differencier les Catholiques Romains des autres Chrétiens, voulant ſervir ſa Nation, perſuadé que ni les Eſpagnols, ni les Portugais ne voudroient pas ſauter ſur le Crucifix, ou le frapper du pied. Le nouveau venu parloit bon Hollandois, & ſervoit d'Interprete, comme ſon aïeul, à

l'Empereur du Japon, d'où venoit l'Ambaſſade. Il me dit, que ſur l'avis que ce Prince avoit eu, que dans ces Païïs un Chrétien gouvernoit tout, il avoit envoié un Seigneur avec lui, pour exhorter le Roi à ſe défaire de moi. Cet Interprete aiant eu diverſes converſations avec des Hollandois, ne vivoit plus avec plaiſir parmi les Japonnois : il me dit qu'il me ſeroit fort obligé, ſi je le pouvois tirer de leurs mains. Je le conſolai, & le remerciai de s'être ouvert à moi, n'y aiant pas de meilleur moien pour revoir la Patrie de ſes Ancêtres, que de laiſſer un libre cours à l'Ambaſſadeur d'expoſer ſa Commiſſion. Il m'apprit auſſi qu'il étoit venu ſur une bonne Jouque qui avoit de l'artillerie à bord, de la poudre & des armes, qu'il s'etoit paſſé peu de jours depuis le départ des terres

de l'obéiſſance du Japon, où les nouvelles de ce Roiaume faiſoient grand bruit par des Bonzes qui étoient arrivez dans cet Empire, ſur des bâteaux conduits par des Muets qui avoient fait une relation de tout ce qui ſe paſſoit dans ces Etats peu connus, excepté la terre des Muets. On regardoit ces Païïs comme habitez de Nations preſque ſauvages. Cet échapé Européen me promit fidélité en toutes choſes; & comme ce n'étoit que par notre moien que les Rois pouvoient entendre la Commiſſion, dont l'Ambaſſadeur étoit chargé, en ſervant lui & moi d'Interpretes, il m'étoit aiſé de faire tomber les choſes du côté où je le ſouhaiterois.

J'informai le Roi de tout ce qui ſe paſſoit, l'inſtruiſis des mœurs & coutumes des peuples du Japon; entre autres de celles

dont ils se servoient envers les Etrangers, en desarmant leurs Vaisseaux jusqu'à leur départ. J'instruisis aussi le Roi Loriman de la grandeur qu'observoit l'Empereur du Japon à la reception des Ambassadeurs, & lui conseillai de ne se point faire voir que sous un pavillon magnifique au milieu de ses Generaux & de l'élite de ses troupes. Le Roi en plein Conseil trouva bon que je prisse un gros détachement de Cavalerie, que j'allasse audevant de l'Ambassadeur, & que je le conduisisse à la Cour. Je conseillai de fortifier le Port des Muets, puisqu'il étoit connu ; ce qui fut fait en peu de tems, les peuples dociles qui habitent cette Province, étant très-laborieux & fort obéissans. Je trouvai l'Ambassadeur très-bien guéri, avec une grosse suite armée de fusils, & autres bonnes

armes. Je l'assurai qu'il seroit vû à la Cour avec plaisir, mais que l'on vouloit qu'il observât ce qu'on pratiquoit au Japon, sçavoir, qu'il trouveroit bon qu'on desarmât sa Jouque, & que les armes, hors les épées, fussent serrées en un lieu dont il auroit une clef, & le Capitaine de la Garde une autre. Après quelques difficultez il y consentit ; tout se passa de bonne foi. J'avois été à Nanquezaque, & connoissois les mœurs des Japonnois. Cet Ambassadeur disoit quelquefois à son Interprete, qu'il étoit fâché d'être chargé d'une commission pareille à la sienne, puisqu'il recevoit tant de bons traitemens de moi. Nous nous mimes en marche pour la Cour, où l'on avoit préparé une tente toute brillante d'or pour l'Ambassadeur : il y fut logé, après avoir traversé l'armée. Le jour de

de l'Audience indiqué, le Roi parut ſous ſon pavillon avec la Reine, Oſmundar, les Seigneurs & les Anciens. L'Ambaſſadeur ſe préſenta avec beaucoup de modeſtie, donna ſa Lettre de créance, parla en Japonnois, qui me fut expliqué en Hollandois par l'Interprete, & je la rendis au Roi en la Langue du Païs. La Lettre portoit en ſubſtance:

» Qui que tu ſois, Roi ou « Prince, qui domines les terres « d'où ont été chaſſez les Bon- « zes, moi Empereur du Japon « &c. j'envoie Sembrondon Sei- « gneur dans mes Roiaumes, « pour t'inviter à recevoir mon « amitié, pourvû que tu faſſes « ſortir de chez toi le Chrétien « qui ſous prétexte de te faire « du bien & à tes Sujets, atten- « tera à ta vie avec le tems: c'eſt « une engeance impie, ennemie « des Dieux & de leur culte, à «

» qui les mauvaiſes actions ne
» coûtent rien : ils ont voulu
» bouleverſer l'Empire heureux,
» ſur le trône duquel je ſieds,
» pour en faire leur proie, mais
» ils en ont été punis : punis-les
» auſſi en la perſonne de celui
» qui eſt chez toi ; & tu peux t'at-
» tendre à toutes ſortes de biens
» de moi, ſecours & protection,
» avec une longue vie, en récom-
» penſe de cette bonne œuvre. Si
» tu veux m'envoier un Ambaſ-
» ſadeur, je le recevrai au pied
» de mon trône, & l'écouterai.

Le Roi aiant entendu ce diſcours, en fut indigné, peu s'en fallut qu'il n'en témoignât quelque choſe à l'Ambaſſadeur, mais il ſe contenta de faire un ſigne de tête. L'Ambaſſadeur ſe retira comme il étoit venu, & fut reconduit en cérémonie ſous ſon pavillon, où on le régala magnifiquement.

Je fis un récit aux Rois de tout ce qui s'étoit passé au Japon, d'une maniere à leur faire voir le tort de cette nation, qui aiant donné dans les fourbes pieuses de leurs Bonzes, étoient privez de la lumiere, vivant dans la cruauté & dans une ferocité qui les rendoit infociables à toutes sortes de Nations. La severe coûtume de faire périr toute une parenté pour un coupable, parut aux Rois quelque chose de très-violent & de très-injuste: cependant aiant fait voir que la puissance de l'Empereur du Japon n'étoit pas à mépriser, je conclus à ce qu'on lui envoiât une Ambassade magnifique, m'offrant d'être du nombre, pourvû qu'on gardât l'Ambassadeur en ôtage jusqu'à mon retour. Je proposai le Prince Nortbety lui-même pour Ambassadeur, afin qu'il prît une idée vraie & juste de

ce Roiaume ; qu'en attendant ; l'Interprête Japonnois travailleroit à lui apprendre la langue de ſon Païs. On diſpoſa toutes choſes pour ce voiage, & on envoia d'avance trois des ſerviteurs de l'Ambaſſadeur, rendre compte de ſon arrivée, & de la reception qui lui avoit été faite, avec avis de l'Ambaſſade qu'on préparoit pour le Japon, où je devois être, ſi l'Empereur le trouvoit agréable. L'Ambaſſadeur ſe louant beaucoup de moi, & aiant fait une rélation convenable, on eut nouvelle en deux mois de tems, que la Cour du Japon acceptoit l'offre qu'on lui faiſoit d'une Ambaſſade, & que je fuſſe avec lui. Je choiſis des Muets affidez & de bons Officiers pour m'accompagner, & donnai toutes les leçons qu'il falloit au Prince Ambaſſadeur qui étoit d'un excellent naturel.

Nous nous embarquames sur la Jouque avec quelques Japonnois, & arrivames au premier Port de l'obéissance du Japon: les ordres étoient déja donnez de nous bien recevoir, & de nous mener à la Cour. On regla le cérémonial; je ne voulus pas que le Prince fît aucune revérence que convenable à sa qualité: comme on vit que nous étions fermes là-dessus, que d'ailleurs on étoit très-curieux de nous voir, l'Empereur passa les regles ordinaires; nous arrivames au Trône, le Prince prit la Lettre de créance de ma main, la donna à l'Empereur, puis l'harangua en ces termes:

» L'estime que le Roi de Norreos mon pere fait de toi, est « cause qu'il n'a fait d'autre attention à ce que lui a dit ton « Ambassadeur, qu'à la promesse « que tu lui fais de ton amitié, «

» non au prix que tu la lui offres,
» car le perſonnage que tu lui
» demandes lui eſt cher & à tous
» les Roiaumes de ſa domination.
» Comme il eſt auſſi généreux
» que tu es grand Prince, il a
» bien voulu de ſon plein gré
» s'expoſer à venir dans tes Etats,
» pour te montrer qu'il n'eſt
» point ce que tu crois, mais
» bien un homme digne de ton
» eſtime. Le voici, je te le pré-
» ſente comme la plus grande
» marque d'amitié que mon pere
» puiſſe te témoigner, afin que
» par ſes bons conſeils on puiſſe
» lier une honnête correſpon-
» dance entre ſes Etats & les
» tiens. Quant à ta protection,
» mon pere a celle du Ciel qui
» vaut mieux, mais ton amitié
» pour lui & ſes Alliez lui ſera
» chere. J'ai ordre de regler une
» correſpondance entre tes Etats
» & les nôtres, fondée ſur l'é-

quité & la raiſon, nous en pré- «
fererons le commerce à d'au- «
tres Roiaumes voiſins, & nous te «
ſouhaiterons longue vie & bon- «
heur : tes ennemis ſeront les nô- «
tres, ſi ce que je te dis de la part «
de mon pere, te convient. Grand «
Prince, tu peux t'en expliquer, ſi «
non je partirai, & nous ſerons «
comme nous étions ci-devant. «
Au ſurplus, tu peux être ſûr que «
ton Ambaſſadeur eſt bien trai- «
té dans l'Empire de Norreos : «
j'eſpere que je continuerai à «
l'être auſſi chez toi, puiſque la «
juſtice fait la regle de tes ac- «
tions, & qu'aucun intérêt ne «
t'oblige d'être mal avec nous. »

L'Empereur aiant entendu le diſcours du Prince, rendu par ſon Interprete, répondit ſur le champ : » J'accepte ce que tu «
m'offres, à cauſe de la vertu qui «
paroît dans ton cœur, que tu «
nous a fait voir par ton diſcours «

» audeſſus d'un Prince de ton
» âge. Tu ſeras traité comme
» mes enfans, & comme mon fils
» aîné, & ſeras logé comme moi
» dans le paradis de ce monde.
» Je profiterai de la converſation
» de l'Etranger que tu as avec
» toi, & verrai par moi-même
» s'il eſt tel qu'on le croit à Nor-
» reos; il recevra de moi hon-
» neur & récompenſe.

L'Empereur ordonna que le Prince fût logé dans le Palais; dès le ſoir même il mangea avec lui; je le ſervis, & l'Empereur me fit bien des queſtions pendant le repas, auſquelles je répondis d'une maniere digne de la confiance que le Roi de Norreos avoit en moi. Ce grand Roi du Japon prit tant de goût pour le Prince, qu'il lui offrit une de ſes filles en mariage; ce qu'il agréa ſous le bon plaiſir du Roi de Norreos ſon pere, dont on reçut

reçut le consentement en peu de tems avec de très-grands présens en morceaux d'or naturel, desquels l'Empereur ne voulant point profiter, il en fit travailler de la vaisselle qu'il rendit à sa fille en partant, y joignant tout ce qui pouvoit être nécessaire. Je traitai de plusieurs sortes de choses utiles au Roiaume de Norreos contre de l'or que j'avois apporté en abondance. Le bruit du mariage futur du Prince s'étant répandu dans le Palais, causa une grande allarme entre les Princesses ; elles étoient trois. L'Empereur prétendoit marier le Prince à la Japonoise ; mais instruit par moi, il lui représenta qu'il ne pouvoit être uni pour toujours à une Princesse qui auroit peut être de la répugnance pour lui, qu'il convenoit qu'il eût l'honneur de la voir auparavant ; que voulant meriter celui qu'il recevroit d'elle, il

vouloit être perſuadé de ne lui pas déplaire ; ſuppliant l'Empereur de lui laiſſer voir la Princeſſe. L'Empereur me dit en particulier que c'étoit contre l'uſage d'en agir de la ſorte : je lui répondis que l'offre du mariage étant venue de ſa part, le Prince me paroiſſoit juſte & reſpectueux dans ſa demande; qu'étant plein d'honneur, l'Empereur pouvoit prendre confiance en ſa perſonne ; que d'ailleurs Sa Majeſté verroit avec plaiſir qu'il y eût de la ſimpatie entre les deux ſujets ; que ce ſeroit une conſolation pour lui que ſa fille fût aimée de celui à qui elle ſeroit deſtinée. L'Empereur qui avoit réſolu d'être complaiſant juſqu'au bout, conſentit à la demande du Prince, en diſant : Voici des hommes nouveaux qui ont pris un aſcendant ſur moi dont je ne ſuis pas le maître. Il nous mena au Palais des femmes,

les Princeſſes étoient parées auſſi richement que le firmament dans ſon plus bel éclat : elles ſe jetterent aux pieds de l'Empereur à ſon arrivée. Il leur dit, Mes enfans, voici un époux pour l'une de vous, expliquez moi chacune votre ſentiment après que vous aurez fait un tour de jardin avec ce Prince. On danſa, il y eut concert à la mode du Païs, & je demandai la permiſſion de pouvoir jouer un air à la façon du mien, elle me fut accordée: j'avois mon flageolet, je jouai l'aimable Vainqueur ; le Prince ſçavoit aſſez de muſique pour accompagner, il s'en acquita dignement ; & ce qu'il y eut de plus curieux, c'eſt qu'un cher petit oiſeau que j'avois toujours avec moi dans une poche de ma veſte faite exprès, y étoit pour lors : je le ſortis ; l'aiant mis ſur mon doigt, il chanta à ſon tour. L'Empereur en fut charmé;

comme on fit un grand cri de joie, mon petit oiſeau eut peur, & vola ſur le ſein d'une des Princeſſes pour ſe refugier, où il recommença bientôt ſon ramage. Le Prince regarda le choix de l'oiſeau comme un ordre du Ciel ſur ce qu'il devoit faire. Il ſe proſterna aux pieds de l'Empereur, le priant de lui accorder la Princeſſe où l'oiſeau avoit pris retraite, ſi elle y conſentoit. Elle reſta dans un profond ſilence, baiſſant les yeux. L'Empereur demanda à ſa fille, ſi elle vouloit le Prince; elle embraſſa les genoux de ſon pere, & ce Monarque leur aiant mis les mains les unes dans les autres, ils ſe donnerent la foi. Au ſortir du jardin on retourna au quartier de l'Empereur, qui annonça le mariage du Prince à tous ſes Grands. On fit des réjouiſſances par toute la ville de Zedo, les plusbelles qu'on eût jamais vû

dans ce païïs-là. La Princeſſe demanda le petit oiſeau, je lui appris la maniere de le nourrir, l'aiant auparavant avertie qu'il étoit néceſſaire que je le viſſe tous les jours de peur qu'il ne mourût: il ſe trouva ſi bien des careſſes de l'aimable Princeſſe, qu'il commença en peu de tems à jaſer des airs Japonois, elle apprit auſſi ceux que le petit oiſeau ſçavoit, qui devinrent communs dans leur Palais, chacun les chantoit.

Le Prince moderoit ſon impatience ſur le mariage, pour faire voir à l'Empereur qu'il avoit raiſon de le croire prudent au deſſus de ſon âge; la Princeſſe étoit auſſi belle qu'on peut l'être en ce païïs-là, elle répondoit avec plaiſir & empreſſement aux politeſſes qu'elle recevoit du Prince, qui parloit déja joliment Japonois. Quoique cette Nation ſoit adroite, le Prince de Nortbety ſurpaſſoit les

plus agiles : il étoit universellement respecté. Cependant un jour qu'il se promenoit avec moi & un Seigneur de la Cour hors de la Ville, un Cavalier s'approcha de lui d'une maniere assez brusque, lui présenta son épée, disant, Tue moi, ou permets que je t'ôte la vie en nous battant. Le Prince crut que cet homme étoit fol ; mais s'étant découvert, le Seigneur Japonois le reconnut pour être le neveu de l'Empereur, qui s'expliqua sur le sujet de ce défi ; disant, qu'il étoit amoureux de la Princesse qui lui avoit donné sa foi, qu'il ne pouvoit survivre à l'affront qu'on lui faisoit de la donner à un autre, d'autant plus qu'il en avoit reçû des faveurs, & qu'elle étoit dans un état à pouvoir verifier ce qu'il avançoit. Le Prince regarda la chose comme une supercherie ; il étoit si amoureux qu'il prit pour une grande

injure ce que le Japonois avoit dit de sa future ; & mettant l'épée à la main, le combat commença vivement entre eux deux. Le Seigneur Japonois courut à la Ville rendre compte à l'Empereur de ce qui étoit arrivé. Le sort du combat fut funeste pour son neveu, le Prince de Nortbety lui aiant abatu un morceau du crane qui le mit hors de combat, il voulut s'achever lui-même ; je l'en empêchai, & le portai dans un tombeau voisin qui étoit ouvert, où je le pansai le mieux que je pus malgré lui, aiant été obligé de le lier & de le garder à vûe pendant que le Prince courut aux pieds de l'Empereur demander grace pour son ennemi, avec offre qu'il fit de sa vie pour racheter la sienne. Le Monarque inéxorable vouloit le faire mourir sur le champ, si l'Ambassadeur ne s'y fût opposé : l'ignominie

dont le bleſſé couvroit l'Empereur, l'irritoit au ſuprême degré; mais ſon fils aîné aiant joint ſes prieres à celles de l'Ambaſſadeur de Norreos, il ſe laiſſa fléchir pour un moment. On donna un garde au bleſſé, qui ne lui permettoit aucun mouvement de ſes mains pour ſe nuire. L'Empereur envoia un Juge fidele & ſecret, pour recevoir ſa dépoſition ſur ce qu'il avoit avancé. Toute la joie de l'Empire fut changée en une grande triſteſſe, quoique le peuple ne ſçut pas au vrai de quoi il s'agiſſoit : les uns admiroient la généroſité du Prince Ambaſſadeur, les autres maudiſſoient le jour de ſon arrivée au Japon; mais en général toute la Cour lui trouvoit une grandeur d'ame des plus nobles. Quand l'Empereur fut revenu de ſon premier mouvement de colere, il ſe tranſporta incognito avec le Prince,

un Miniſtre & moi au tombeau dont on n'avoit pas encore tiré le bleſſé : il voulut entendre de ſa bouche ce qu'il avoit dit ; il manqua de perdre la vie à la vûe de l'Empereur ; mais aiant été raſſuré, il déclara le commerce ſecret qu'il avoit eu avec la Princeſſe pendant deux nuits, après avoir ſoupiré longtems, diſant qu'il y avoit été porté par les propres conſeils de ſon pere, ſur ce que l'Empereur lui avoit promis une de ſes filles en mariage ; la queſtion rouloit de ſçavoir laquelle des Princeſſes avoit failli, le malade ne pouvoit l'expliquer: l'Empereur qui portoit avec lui les portraits des trois Princeſſes en mignature, les préſenta au bleſſé, qui prit celui de l'aînée, le baiſa, & tomba de nouveau en défaillance. Le Prince de Nortbery fut hors d'intrigue, & content au ſuprême degré ; je

tremblois pour la ſienne qui s'étoit emparée de ſon cœur ; celle qui lui étoit promiſe étoit la puiſnée. L'Empereur aiant attendu qu'il fut nuit, ordonna qu'on portât le bleſſé dans une cave du Palais, remplie d'or, où il enferma la Princeſſe aînée & ſon amant avec du ris ſec & de l'eau pour toute nourriture. Déja ſix ſemaines s'étoient écoulées ſans que l'Empereur pût être fléchi ; le vrai n'étoit ſçu que par ceux qu'il avoit emploié dans ce myſtere ; mais en général la ville de Zedo étoit un ſéjour des plus triſtes. La colere de l'Empereur augmentoit par l'opiniâtreté où perſiſtoit le priſonnier de ne vouloir découvrir par quel moien il étoit entré dans l'appartement des femmes ; la Princeſſe coupable n'en ſçavoit rien. Mais enfin ſes ſœurs tomberent ſi malades de chagrin, que l'Ambaſſadeur

de Norreos desesperoit de la vie de sa Princesse, il demanda à l'Empereur la grace de pouvoir parler au Prince blessé, l'assurant qu'il en tireroit la satisfaction qu'il souhaitoit; ce Monarque y consentit à la fin. Aiant été introduit seul dans le caveau, il tint ce discours au prisonnier.

Vous êtes bien en droit, Prince, de mourir, si vous voulez, « plutôt que de reveler votre secret; mais le même honneur « qui vous fait agir de la sorte, « vous défend d'être la cause « de la mort de la Princesse qui « m'est destinée, & de sa sœur, « qui ne peuvent vivre avec le « déplaisir de sentir votre Prince dans l'état où elle est; « comme elles ne vous ont jamais « fait de mal, leur vie est préferable à celle d'un malheureux, « qui vous a trompé & l'Empereur aussi: s'il n'étoit question «

» que de la mienne, je vous l'offri-
» rois de bon cœur. » L'amante du bleſſé aiant entendu ce que le Prince rapportoit de la maladie de ſes ſœurs, joignit ſes prieres à celles de l'Ambaſſadeur. Ce Prince aiant laiſſé échaper quelques ſoupirs, lui dit d'une voix foible : » Vous avez trop de me-
» rite, Prince, pour que je ne con-
» tribue pas à votre bonheur, je
» renonce aux mouvemens de
» mon cœur ; je vous ai inſulté,
» & je vous dois trop pour ne pas
» contribuer à votre ſatisfaction.
» C'eſt Sondrom le grand Bonze
» qui a placé au Palais un hom-
» me nommé Arnom, comme
» Eunuque, & qui ne l'eſt point,
» lequel m'a facilité l'entrée dans
» les premieres chambres de l'ap-
» partement des femmes, ſous
» cet habit: une eſclave de la Prin-
» ceſſe m'aiant revêtu des ſiens,
» m'a facilité les moiens de par-

venir auprès de ſa maîtreſſe ; « dont j'ai abuſé ; elle ignora ab- « ſolument qui j'étois; & frappée « d'un ſommeil qui lui avoit été « ſuggeré par cette même fem- « me, je travaillois à former une « émeute dans le Palais pour l'en- « lever, & m'en aller hors de « l'Empire avec elle. Malgré tou- « tes les difficultez apparentes, « j'aurois réuſſi ſi vous n'étiez pas « arrivé dans ce païïs, & que cet- « te femme ne fût pas morte ; « mon deſſein étoit même de me « refugier dans les terres des « Muets ſujets du Roi votre pe- « re, en attendant que mes amis « euſſent pu faire quelque choſe « pour moi ; il ne me reſte plus « qu'à mourir, c'eſt la ſeule gra- « ce que je demande à l'Empe- « reur, avec celle de ma Prin- « ceſſe, puiſqu'elle eſt innocente. « Comme vous avez la liberté de « parler à ce Monarque, & qu'il «

» vous aime, aiez pitie de cette » Princeſſe abuſée, les Dieux que » vous ſervez vous le rendront » au centuple. » Le Prince de Nortbety étant retourné vers l'Empereur, lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre lui & le priſonnier, arroſant les pieds du Monarque de ſes larmes, demandant grace pour tous les deux. L'Empereur affligé ſe retira ſans rien répondre, demandant à être ſeul. Enſuite aiant fait appeller le Prince de Nortbety & moi, il nous tint ce diſcours. » Qui que » tu ſois, Chrétien ou autre, dis- » moi ton ſentiment ſur ce que » j'ai à faire dans la circonſtance » préſente; je vois que je ſuis tra- » hi, juſques dans l'interieur de » mon Palais, parle-moi avec la » franchiſe qu'on dit qui t'eſt ſi » naturelle, & je t'écouterai; je » ſens bien que ce n'eſt pas de mes » ſerviteurs que je puis tirer des

conseils desintereſſez & ſans « paſſion, tu le dois pour l'inte- « rêt que je prens au Prince Am- « baſſadeur, que j'aime comme « mon propre fils. » Je fus long-tems ſans répondre, mais ce Monarque m'aiant de nouveau ordonné de parler, je m'expliquai en ces termes.

Pour donner un conſeil ſalu- « taire à Votre Majeſté, il ſeroit « à propos que je ſçuſſe au vrai la « promeſſe qu'elle a faite au pere « du Prince qui l'a offenſée : la « juſtice devant être la regle des « actions des Monarques, ils ne « peuvent en quelque maniere « punir des crimes, dont ils ſont « en partie la cauſe; je ne veux pas « dire que le Prince bleſſé n'ait « offenſé Votre Majeſté par un « crime digne de mort: ſi ſon pere « étoit entre vos mains, il meri- « teroit plutôt d'être puni que « lui; il me paroît que ſa vie doit «

» être conſervée, de peur que ce
» pere ne ſe porte à quelque ex-
» trémité contre le bien de l'Etat:
» Il gouverne un grand Roiaume
» dans l'Empire, & le grand Bon-
» ze qui ſe ſent intrigué dans cette
» affaire eſt d'autant plus à crain-
» dre, qu'il réſide auſſi dans un
» lieu aſſez fort pour ſe défendre;
» ainſi, grand Empereur, je crois
» que la vie du Prince bleſſé doit
» être conſervée avec ſoin, que
» tout Zedo ſçache qu'il n'eſt pas
» mort, peutêtre le fait-on ſça-
» voir trop tard; en attendant,
» Votre Majeſté peut agir com-
» me à l'ordinaire, dans peu on
» ſçaura le parti qu'aura pris ſon
» pere & Sondrom avec lui; s'ils
» n'ont aucune mauvaiſe inten-
» tion, ils paroîtront bientôt aux
» pieds du trône. » L'Empereur
content de moi, ordonna que le
Prince fût gardé ſûrement & ſui-
vant ſa qualité. On mit la Prin-
ceſſe

ceſſe aînée dans un appartement ſéparé, où elle ne put demeurer longtems, étant perſuadée qu'on ne l'avoit ôtée d'auprès de ſon amant, que pour le faire mourir : il étoit auſſi de ſon côté au deſeſpoir. Enfin l'Empereur fit ſéparer un appartement par un grillage, où les deux coupables ſe pouvoient voir, cela contribua au rétabliſſement de tous les deux autant que leur triſte ſituation pouvoit le permettre. Il ne les vit plus de longtems. La nouvelle s'étoit répandue par tout que le Prince neveu étoit mort, le pere & Sondrom chacun de leur côté armérent puiſſamment ; on ne parla plus de mariage, on ne penſa qu'à la guerre, tout l'Empire du Japon fut diviſé : le Roi de Jazo ſe joignit au frere de l'Empereur. Le détail de cette guerre eſt trop long pour en faire le recit : il ſe paſſa de grandes actions entre les

Généraux des deux partis, celui de l'Empereur étoit très-expérimenté, une Province n'étoit pas plutôt soumise qu'une autre se soulevoit; comme le grand Bonze étoit interessé dans cette guerre, il avoit des partisans par tout, & l'Empereur ne pouvoit compter que sur ses troupes : mes conseils ne lui furent pas inutiles en differentes rencontres ; je lui donnai celui de faire assieger la Capitale du Roi de Jeso, malgré toutes les difficultez apparentes: c'étoit une Ville où il y avoit trente mille combattans, il faloit passer un grand fleuve ; comme les rebelles ne s'attendoient pas à un coup si hardi, ils ne purent arriver à tems pour s'opposer aux forces de l'Empereur : plusieurs Volontaires se jetterent dans son armée; la paix regnoit dans les Etats voisins ; des Princes étrangers vinrent dans le Japon ; un petit-fils

de l'Empereur de la Chine y parut ſous un nom ſuppoſé, avec un équipage des plus brillants, aiant pour compagnon un Officier de l'Empire fils d'un grand Général, qui avoit été élevé dans les armées dès ſa plus tendre jeuneſſe. Cet Officier poſſedoit l'art de la guerre & les belles lettres des Chinois: le Général Japonois connut d'abord ſon merite, il s'entretenoit plus familierement avec lui qu'avec ſes Généraux, le jeune Prince qui lui avoit été confié en profitoit. Ce Prince étoit bien fait, il avoit l'air martial, la voix forte, aimant les exercices les plus violens, doux, généreux & bienfaiſant, ferme, intrepide au feu le plus vif de l'artillerie, d'un ſang froid, admirable dans le combat: c'étoit un Prince de très grande eſpérance, il étoit fils d'un pere vertueux, juſte & religieux, partageant ſon tems

à ſervir Dieu & ſon Roi dans les dignitez dont il étoit revêtu. Je me plaiſois infiniment dans la converſation de ces jeunes Seigneurs etrangers, tous fils ou parens de Rois, qui dénotoient d'où ils ſortoient par les belles actions qu'ils faiſoient. J'allois de tems à autre à l'armée pour rendre compte à l'Empereur de ce qui s'y paſſoit, le Prince Ambaſſadeur y venoit incognito avec moi, nous n'avions pas le conſentement du Roi de Norreos pour y paroître publiquement ; mais comme le ſiege concerté devoit être une occaſion fameuſe pour inſtruire un jeune Prince, l'Ambaſſadeur y fut preſque toujours ſous un ſimple habit de volontaire, le General ſeul en aiant, pour ainſi dire, connoiſſance, auſſi-bien que le jeune Prince dont j'ai parle ci deſſus, chez qui nous mangions la plupart du tems,

parce qu'il tenoit une table magnifique. J'étois lié d'amitié avec ce digne Officier qui l'accompagnoit, de qui nous recevions toutes ſortes de careſſes ; il étoit d'une converſation charmante. Pendant que le Général étoit occupé du ſoin de ſon entrepriſe, nous paſſions le tems dans des entretiens qui inſtruiſoient le jeune Prince Ambaſſadeur, & m'inſtruiſois moi-même infiniment dans le commerce que j'avois avec cet Officier, qui recevoit ſouvent des lettres d'une ſœur qui lui écrivoit tout ce qui ſe paſſoit à la Cour de la Chine, & à celle du pere du jeune Prince ; on ne peut s'exprimer avec plus de délicateſſe & de netteté, que cette aimable ſœur faiſoit ; ſes lettres étoient remplies de penſées & d'expériences nouvelles ; l'Officier n'étoit pas de race Chinoiſe, il poſſedoit la plupart des

langues usitées dans les Indes, qu'il avoit appriſes même du vivant de ſon pere. Je regrette toujours cet aimable commerce, on me pardonnera cette diſgreſſion en faveur de l'amitié que je conſerve pour cet excellent homme; il s'appelloit Kebrus, & ſon Prince Sebmond. On fit la revûe de l'armée Imperiale au défilé d'un pont ſur un marais qu'il faloit traverſer pour paſſer le fleuve Ebunad; un des Généraux Japonois nommé Yerem, découvrit un ancien canal, qui prenant au-deſſus d'Edargleb, Ville Capitale de Jeſſo, qu'on vouloit aſſieger, ſe rendoit au deſſous de la même Ville; le long tems qu'il n'avoit point ſervi ſembloit l'avoir comblé de vaſe, mais il n'étoit que couvert de roſeaux; & lorſqu'on le ſonda, il ſe trouva capable de porter les plus grands bâteaux; ce fut par là que paſſerent ceux

qui devoient servir à notre passage du fleuve Ebunad. On ne peut guére voir un plus beau spectacle que celui-là. L'armée passa sur des ponts dans une Isle où il ne restoit qu'à traverser le grand bras du fleuve ; quelques troupes de Jesso jointes à celles de l'Empereur, & de leurs alliez, que j'appellerai par la suite les rebelles, paroissoient de l'autre côté sur les hauteurs: ce grand fleuve se trouva couvert de bâteaux dans un petit espace de tems, tous pleins de troupes Impériales. On se rendit à l'autre bord, on ne trouva aucune résistance, l'endroit où l'on descendit étoit couvert sur notre gauche & sur le front par un vieux bras de l'Ebunad, qui étoit comblé & à sec. Aussitôt qu'il y eut assez de troupes pour défendre ce poste, on travailla à la construction du pont ; premierement en atta-

chant les grands bâteaux deux à deux, enſuite en les avançant à meſure que le pont ſe formoit: il fut en état à la pointe du jour; la cavalerie paſſa la premiere, & le reſte de l'armée ſuivit. On campa à deux lieues de là, & ſur le lendemain après une très-petite marche, nous nous trouvames campez ſous la fameuſe ville d'Edargleb : en même-tems cinq vaiſſeaux plats, mais montez de canons, ſe trouverent ſur l'Ebunad, deux audeſſus d'Edargleb, & deux audeſſous, qui avoient paſſé par le canal dont j'ai parlé ci-deſſus, & le cinquiéme étoit pour garder ce canal. On traça les retranchemens de circonvallations & de contrevallations, & on commença à y travailler avec toute la diligence poſſible, ſans que la garniſon qui étoit de trente mille hommes, y fiſt aucune réſiſtance, que quelques eſcarmouches

mouches peu considérables. L'on apprit quinze jours après, que tous les rebelles s'étant réunis marchoient à grandes journées pour attaquer l'armée Imperiale : par cette politique l'Empereur vuida l'Empire de rebelles, & le siege de la guerre fut porté dans les Etats de Jesso ses tributaires. Le conseil que j'avois donné, étoit vif, l'Empire se trouvoit exposé ; mais comme il étoit question de mettre fin à cette guerre, il convenoit de la transporter loin de la Capitale de l'Empire, afin d'empêcher l'augmentation des rebelles, & les menées des Bonzes. Toutes ces troupes innombrables comptoient si peu d'être vaincues, qu'elles espéroient d'enfermer l'armée Imperiale, comme dans une cage : mais l'événement fit voir la grande difference qu'il y a entre des troupes bien discipli-

nées, conduites par un grand & expérimenté General, à celles qui ſont ramaſſées de toutes parts. Nous vîmes paroître les rebelles ſur une hauteur hors de la portée de notre canon : ils paſſerent trois jours à reconnoître nos retranchemens ; les aiant trouvez hors d'inſulte, ils ouvrirent la tranchée devant, comme peu de tems auparavant nous l'avions ouverte devant la Place, où nous avions deux attaques, l'une audelà de la riviere Evas, qui etoit celle qu'on avoit pouſſée plus vivement au point que nos batteries la battoient en brêche au pied de la même riviere; l'autre attaque ſe pouſſoit plus lentement, nos pots à feu incommodoient aſſez la Ville ; enfin une bombe en fit ſauter le principal magaſin, dont la partie baſſe de la Ville fut entiérement renverſée, & plus de dix

mille ames y périrent. Il ſembloit que ce ſiege devoit être tout different de tous ceux qu'on avoit fait dans le monde. Pluſieurs ſiecles ne produiſent pas des événemens auſſi conſidérables : nous aſſiégions une Ville très-forte, qui contenoit une armée, & nous étions aſſiégez par une autre trois fois plus nombreuſe que la nôtre. Cependant l'armée Imperiale étoit ferme, agiſſoit ſans crainte, ſe confiant entiérement à la prudence d'Enequedom ſon General, accoûtumé à vaincre. Les jeunes Princes Volontaires dans cette armée paroiſſoient autant de divinitez autour de lui, ſemblables à Jupiter tonnant dans l'Olimpe au milieu des Dieux, prêt à confondre les Tyrans. Il étoit auſſi tranquile que ce Dieu monté ſur ſon aigle, mépriſant les efforts des humains. Une nuit que

tout étoit dans le silence, excepté les Gardes qui étoient en bon ordre, Enequedom s'entretenoit familiérement dans sa tente avec Kebrus, qui par l'amitié que lui portoit le General, trouvoit bon qu'il lui parlât à cœur ouvert. Kebrus lui dit : » Mon » General, nous voici dans une » situation étrange, que votre » prudence seule peut rendre glo- » rieuse. N'auroit-il pas mieux » valu aller audevant de nos en- » nemis, que de nous laisser assié- » ger par une armée aussi puis- » sante ? » Le grand Enequedom lui répondit : » J'ai fait toutes les » reflexions que vous pouvez » avoir faites avec les Generaux » dans mon armée ; je connois » à fond mes ennemis, c'est un » tas de rebelles qui sont partis » pour me combattre, ils n'ont » que cela en tête ; nos retran- » chemens ralentissent leur ar-

deur, ils ſont à l'épreuve de leur « valeur, ils ſe rebuteront. Je « m'appercevrai de leur ralentiſ- « ſement aiſément, je ſortirai « quand il ſera tems, & je les bat- « trai, comptez là-deſſus, nous « ne manquons de rien; la Ville « eſt étourdie de l'effet de notre « feu, elle eſt à demi vaincue, « tous nos pots à feu la font trem « bler, ils croient voir ſauter le « reſte des maiſons. Aſſurez-vous, « cher Kebrus, que nous aurons « bon marché de nos ennemis, « malgré leurs troupes nombreu- « ſes, malgré leur grande artil- « lerie; la deſtinée du Japon eſt « entre les mains du Ciel, il doit « être permanent à jamais. Pour « moi qui l'adore, je ſuis auſſi « tranquile, que ſi j'étois au mi- « lieu de Zedo, & que l'Empire « fût en pleine paix. » Ce General joignant la piété à la prudence, étoit audeſſus des foibleſſes hu-

maines, tout plein d'honneur & de probité ; il comptoit sur celui qui connoît les cœurs & dispose des victoires. Malgré les efforts des rebelles, les retranchemens n'étoient entamez nulle part. Enequedom prit enfin la résolution d'attaquer l'ennemi ; lorsqu'il le crut bien tranquile, il fit sortir des retranchemens la Cavalerie & l'Infanterie qu'il avoit destinée pour l'attaque ; aiant laissé ce qu'il faloit pour la garde des tranchées contre la Ville & pour le Camp, un grand brouillard s'étant levé pendant la nuit, les troupes Imperiales de la droite tomberent sur les travaux des rebelles, plutôt qu'elles n'avoient cru, & attirerent de ce côté-là toutes leurs forces, qui les repousserent jusqu'à nos retranchemens ; mais celles de la gauche aiant peu après attaqué leurs autres travaux, la di-

verſion fit qu'ils furent repouſſez à leur tour ; le brouillard duroit toujours ; ainſi leur artillerie leur fut inutile, on les chaſſa d'une batterie conſidérable qu'ils avoient à notre gauche ; & ſur la droite les troupes marchoient à une hauteur qu'ils avoient retranchée, où étoit une autre batterie avec le magaſin de leur artillerie pour leurs tranchées : le brouillard s'étant levé, ils firent un effort pour reprendre la batterie de la gauche ; ils y marchoient ſur une colonne immenſe peſle meſle ; mais leur canon que le grand Enequedom fit tourner contre eux à cartouches, fit tant d'effet ſur cette troupe de rebelles, qu'elle tourna le dos, & rentra dans ſon Camp.

Après avoir laiſſé ce qu'il faloit pour garder ce poſte, Enequedom marcha à la batterie de la droite, que celle de notre ar-

mée avoit déja attaquée, & qui se défendoit courageusement ; mais ce secours détermina l'affaire, on s'en empara, les rebelles se retirerent de tous côtez dans leur Camp, & Enequedom s'arrêta pour remettre son armée en bataille : nous étions maîtres de tous leurs canons, on en tourna quelques pieces contre leur Camp : nous vimes peu de tems après, avant le milieu du jour, qu'ils l'abandonnerent, lorsque l'armée fut en bataille : on fit un détachement de tous les corps pour le reconnoître & le piller : nous rentrames dans le nôtre quelques heures après pour y dîner, & pour nous reposer. La garnison de la Ville pendant ce tems étoit sortie, à ce que l'on nous dit, mais le Gouverneur n'osa avancer ; comme le brouillard étoit fort épais du côté du fleuve Ebunad & de la riviere

Evas, on ne voioit pas devant ſoi ; & lorſqu'il s'éleva de ce coté-là, ils s'apperçurent que les rebelles avoient abandonné leur Camp, ils rentrerent dans la Ville : ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que ce jour-là il ne ſe tira de part ni d'autre aucun coup, comme ſi la paix eût été faite. Le lendemain le feu recommença, la Ville demanda à capituler le ſoir même, les ôtages furent livrez le lendemain : on laiſſa trois jours aux rebelles pour charger leurs effets ; le General Imperial voulut bien agir de la ſorte, parcequ'il ne vouloit pas la deſtruction entiere des Sujets de l'Empire. On ſe rendit maître paiſible de la puiſſante Ville d'Edargleb ; le frere de l'Empereur fut tué à la bataille, & Sendrom le grand Bonze auſſi, qui y étoit *incognito*. Le Roi de Jeſſo demanda la paix, elle lui

fut accordée, à condition qu'Edargleb sa Capitale recevroit garnison de l'Empereur, qu'il doubleroit son tribut, qu'il envoieroit ses enfans en ôtage à Zedo, & qu'il s'y rendroit lui-même avec une suite de cinquante hommes seulement. Enequedom aiant remercié tous les Princes Volontaires, & eux l'aiant embrassé, ils s'en allerent à la Cour de l'Empereur, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance. Tout l'Empire fut calmé, & le Monarque accorda une amnistie générale avec le pardon au Prince son neveu, qui épousa la Princesse aînée, à condition qu'il partiroit de la Cour, & se retireroit dans les terres de son pere défunt, dont on lui laissa le gouvernement, après avoir prêté le serment en présence de tous les Princes Volontaires.

L'Empereur voulut alors ſignaler ſa joie par le mariage du Prince de Northery Ambaſſadeur de Norreos. Les Princes Volontaires reſterent pour embellir cette fête qui fut des plus magnifiques : le Prince Sebmond qui avoit marqué une valeur extrême le jour du combat, à côté du grand Enequedom, remporta tous les principaux prix ; & après tant de fêtes & tant de réjouiſſances, l'Empereur jura une alliance étroite avec le Roi de Norreos, ſon Ambaſſadeur préſent. Le même jour, l'Empereur voulut déclarer Roi d'un des plus beaux Roiaumes le grand Enequedom, qui refuſa cet honneur, auſſi Philoſophe que grand General. Il remercia l'Empereur, lui diſant qu'il vouloit finir ſes jours auprès de ſa perſonne pour l'aider de ſes conſeils, & être mieux à portée de le maintenir

paisible sur le Trône. Ce grand hõme n'étoit point marié: il étoit généreux au possible, répandant à pleines mains les bienfaits qu'il recevoit de son Prince, à tous ceux qu'il sçavoit en avoir besoin, ne thesaurisant point. Il disoit qu'il ne vouloit pas se marier, de peur de laisser des enfans qui ne fussent pas vertueux. Il se reposoit sur ses lauriers sans inquiétude, ni souci, attendant qu'il plût au Ciel de terminer sa destinée. L'Ambassadeur de Norreos pria les Princes Volontaires de faire un voiage dans le Roiaume de son pere. Ils se rendirent à ses empressemens, & le départ de Zedo fut des plus magnifiques. L'Empereur combla sa fille & son gendre de richesses, & fournit abondamment tout ce qu'il falut pour le voiage jusques au port: il lui fit présent de trois beaux Vaisseaux, bien montez

d'artillerie & de munitions : ils convinrent de s'en ſervir pour garder leurs Côtes communes. Nous nous embarquames, & arrivames heureuſement au Port des Muets, où on nous attendoit : partie de la Cour de Norreos étoit venue audevant du Prince. Ce ne fut que plaiſirs nouveaux tous les jours juſqu'à notre arrivée à la ville de Norreos, où le Roi & la Reine reçurent la Princeſſe du Japon entre leurs bras avec les plus grandes careſſes. Oſmundar Roi d'Arimond, qui avoit été faire un tour dans ſes Etats, étoit revenu à la Cour. La ſatisfaction de ces deux Rois étoit commune. Je ne ferai point ici la deſcription des fêtes qui ſe donnerent. Il arriva ſur ces entrefaites un Ambaſſadeur de l'Empereur de la Chine, qui fut reçu avec toutes les formalitez convenables : c'étoit

un Mandarin très habile homme ; il avoit de la répugnance à commercer avec l'Ambaſſadeur Japonois qui étoit reſté à Norreos : cependant on vint à bout de les accorder. Cet Ambaſſadeur étoit chargé d'une commiſſion particuliere pour Oſmundar Roi d'Arimond. L'Empereur de la Chine étoit entré en jalouſie de l'alliance du Roi Loriman avec le Japon ; mais dans peu le Chinois connut que la liaiſon qu'il y avoit entre Oſmundar & Loriman, étoit indiſſoluble : il en fit recit à ſa Cour à ſon retour. Une nouvelle Ambaſſade de la Chine arriva, par laquelle on invitoit le Roi Oſmundar d'aller à la Cour de la Chine où il ſeroit reçu en Roi, & l'Empereur lui offrit une de ſes filles en mariage avec ſon amitié La propoſition fut peſée au Conſeil des deux Rois aſſemblez,

car ils avoient accoutumé de ne rien faire que d'un commun accord.

Lorimand persuadé que cette alliance étoit convenable y consentit, bien certain qu'il étoit qu'il n'y auroit jamais de désunion entre eux. Il nomma un Ambassadeur pour remercier l'Empereur de la Chine & pour accompagner Osmundar dans son voiage à Pekin ; mais ce qui causa une grande surprise, fut le discours que je tins au même Conseil, en ces termes :

» J'ai tâché de vous rendre, « Prince, tous les services qui « ont dépendu de moi : j'ai tout « lieu de me louer des bontez « dont vous m'honorez ; il me « reste à faire quelque chose pour « ma satisfaction, qui est de fai- « re connoître votre mérite au « Souverain dans les Etats où je « suis né. Je vous demande la «

» permiſſion de profiter du voia-
» ge du Roi Oſmundar à la Chi-
» ne, pour m'en aller dans mon
» Païs. Si Dieu me donne aſſez
» de vie, j'armerai un Vaiſſeau,
» & viendrai finir mes jours dans
» cet Empire. J'apporterai avec
» moi les choſes que je croi-
» rai vous être les plus utiles.
» Si vous m'accordez la grace
» que je vous demande, je be-
» nirai à jamais le Ciel du mo-
» ment heureux qui m'a mis dans
» vos Etats ; & j'apprendrai à
» toutes les Nations, que vous
» êtes l'exemple des Princes ver-
» tueux & généreux.

Mon diſcours fut ſuivi d'un profond ſilence, où les larmes parlerent plus que la bouche. Le Roi Loriman prit la parole, & me dit : » J'ai toujours fait ce
» que tu as ſouhaité de moi dans
» mes propres affaires, je m'en
» ſuis bien trouvé. Je ſouhaite

que

que ce que tu veux faire à pré- «
ſent, te réuſſiſſe, malgré la pei- «
ne que j'ai de t'accorder ta de- «
mande. Si tu m'aimois autant «
que je t'aime, tu ne nous quit «
terois pas: mais je connois que «
Dieu ſeul eſt juſte en toutes «
choſes. Une idée auſſi extraor- «
dinaire que celle que tu veux «
mettre en execution à l'âge où «
tu es, ne paroît pas trop ſen «
ſée. Comme tu accompagnes «
Oſmundar à la Chine, j'eſpe- «
re que l'amitié que tu lui portes «
te fera retourner avec lui dans «
nos Etats. Au ſurplus, prend «
dans mes tréſors tout ce que tu «
croiras avoir beſoin pour finir «
tes jours ſans peine, ni ſouci. «

Le Roi Oſmundar fit un long diſcours pour m'engager à changer de deſſein: comme je perſiſtois à demander avec larmes ce que j'avois propoſé, ma demande me fut accordée; il fut réſolu

qu'on tiendroit le cas ſecret, à cauſe de l'amitié que les peuples me portoient. On prépara toutes choſes pour le voiage, on publia que j'accompagnois Oſmundar. L'Ambaſſadeur du Japon avoit donné avis à la Cour de tout ce qui ſe paſſoit. L'Empereur lui ordonna de m'engager à vouloir prendre ſon Interprete avec moi, pour lui rendre compte de ce qui ſe paſſeroit à la Chine : j'y conſentis d'autant plus volontiers, que nous avions déja réſolu enſemble de ne nous pas quitter. Je l'avois inſtruit dans la Religion Chrétienne : il paroiſſoit fort zelé ; il ſe jetta à mes pieds avec deux Japonnois qui le ſervoient, qui avoient ſuccé les mêmes principes : ce m'étoit une conſolation, je pris un ſeul muet avec moi qui étoit à peu près de mon âge, me ſervant au ſurplus des domeſtiques d'Oſ-

mundar. Le recit des adieux que je fis dans la Cour de Norreos ſeroit trop long pour le mettre ici. Nous nous embarquames ſur le Vaiſſeau qui avoit amené le nouvel Ambaſſadeur de la Chine, auquel on joignit les deux que l'Empereur du Japon avoit donnés à ſon gendre. Les Princes Volontaires furent de cette compagnie; nous étions près de ſept cens perſonnes. Dès que nous eumes pris terre, l'Ambaſſadeur de Norreos partit pour la Cour, & Oſmundar reſta en attendant qu'il y eût des ordres pour ce qui le regardoit: nous quittames auſſi les Princes Volontaires, & les Vaiſſeaux furent renvoiez dans l'Empire de Norreos.

Oſmundar aiant préféré la campagne à la Ville, il prit une maiſon très-jolie, où il ſe retira en attendant les ordres de la Cour. Je profitai de ce moment

pour apprendre le reſte de ſon hiſtoire, que ce Prince acheva de me raconter dans les differentes promenades que nous faiſions enſemble.

SUITE DES AVANTURES D'OSMUNDAR.

JE crois avoir fini mon diſcours, cher Glantzby, par le recit de la vie que menent ces pieux Solitaires ſur la ſainte Montagne qui domine la Ville des rebelles, lieux de ce grand Roiaume, qui étoit le ſiege d'une guerre civile La juſtice du Créateur, me diſoit mon Guide, eſt prête à ſe faire ſentir ſur cette Nation orgueilleuſe; mais la piété de ſon Roi, ſa réſignation dans ſes malheurs, appaiſent la

colere divine. La différence étoit grande entre la conduite de ceux qui vacquoient au Service divin dans les Villes, & celle des pieux Solitaires de la Montagne sainte. Famat me faisoit connoître jusqu'où alloit la misericorde du Maître de toutes choses envers les hommes, m'exhortant à profiter des tristes exemples que je voiois, afin de veiller à tenir un bon ordre dans les Etats qui me seroient soumis avec le tems. Il me faisoit aussi remarquer les vertus de plusieurs grands personnages de cet Empire, qui restoient fidélement attachez à leur Roi, malgré la perte de leurs biens, & les pressantes sollicitations de ses ennemis. Nous quittames les Etats de cette domination pour entrer dans d'autres, au bord de la mer, où regnoit un Prince que plusieurs Puissances forçoient d'être ennemi du Roi

affligé : c'étoit une confusion que la Capitale de ce Roiaume, on ne sçavoit qui en étoit le maître ; les Etrangers y étant plus puissans que les naturels du Païs. Les Nations les plus éloignées d'interêts, de mœurs, de sentimens, de croiance, y étoient réunies ; c'étoit le magasin du monde en guerre. Famât me fit comprendre à quel dessein la Providence avoit permis des choses si extraordinaires, que toute sa puissance seule pouvoit mettre en œuvre. Le principal but du Créateur étoit d'éclairer l'heritier de ce Roiaume: Prince magnifique, qui devoit operer de grandes choses avec le tems dans ses Etats & dans d'autres, quoiqu'il parût alors devoir faciliter la ruine du Roi affligé, aimé de Dieu ; les decrets du maître du globe de feu, sont que de concert avec celui qui a fait sortir de ses Etats

le Roi affligé, il le maintienne à l'avenir sur son Trône, & s'unissent par des liens indissolubles, en devenant peres communs de plusieurs grands Princes, desquels le souverain Etre se servira pour rétablir la justice & les bonnes mœurs dans le monde universel. Ces deux Monarques possedans des Roiaumes dans tous les Climats, doivent aussi répandre la véritable lumiere par des événemens particuliers, connus au seul Maître de toutes choses.

Je recevois toute sorte d'instructions de mon cher Conducteur, quoiqu'il ne m'en donnât point qui tendissent à m'apprendre la science de détruire le genre humain par la guerre, Il me faisoit remarquer les belles actions des Generaux, le bon sens qui dominoit chez les uns, & l'orgueil chez les autres. J'eus la satisfaction de voir une grande

bataille qui rétablit un peu les affaires du Roi affligé, où trois Generaux commandoient; celui qui étoit en chef ne manquoit ni de valeur, ni de prudence; cependant il n'eut pas le bonheur de faire déterminer la victoire de son côté; cet honneur fut dû à un des Generaux, qui étoit sous ses ordres, par le moien de qui la victoire fut remportée. Ce Général ne s'en orgueillit point, au lieu que l'autre subordonné au premier, aiant fait prisonniers les fuyards des ennemis, parut triomphant, comme s'il avoit contribué en quelque chose au gain de la bataille. Famat me dit de bien examiner le sang froid du Général qui avoit contribué à cette victoire, égal dans le peril & dans les plaisirs: il renfermoit en lui un rayon des qualitez du Très haut, que rien ne peut émouvoir, si ce n'est l'envie

l'envie de faire du bien. Non ſeulement c'eſt capacité, force de génie, qualitez ſurnaturelles, qui produiſent de pareils ſentimens dans l'ame des hommes, mais c'eſt la ſolide vertu qui en eſt le principe. Les Héros dépouillez d'orgueil ſont les plus vaillans des hommes: ceux qui ſont ſoumis à de grandes paſſions, comme l'orgueil & l'avarice, ne ſont pas capables du ſang froid, dont ſont douez les hommes véritablement vertueux. Les malheurs de la vie ne cauſent aucune émotion aux ſaints perſonnages, & les grands périls n'en produiſent aucune dans les hommes, dont la pure vertu dirige les actions.

Il faut, me diſoit Famat, que les hommes qui ſont aimez du Très-haut, reſſentent des afflictions pendant le cours de leur vie, afin qu'ils connoiſſent qu'elle

eſt la ſource de tous les biens : ceux qui vivent abſolument ſans peine, ne ſont pas les ſujets que le ſouverain Maître choiſit pour être éternellement heureux ; il aime à éprouver le cœur des humains, pour des raiſons qui ſont connues à lui ſeul, & qu'il dévelope lorſqu'il lui plaît. Je ſouhaiterois pouvoir vous rendre un compte juſte de tout ce que j'ai vû, & de tout ce que mon bienheureux conducteur m'a dit en differentes occaſions ; quoique ces grands préceptes ne ſoient pas échapez de ma mémoire ils n'y ſont pas toujours préſens ; mais il m'en reſte aſſez pour reprimer ce que je ſens de mauvais en moi : ſi je m'abandonne quelquefois, Famat revient à mon ſecours, & me fait diſtinguer ce qui eſt de raiſons, d'avec ce qui lui eſt contraire.

Nous quittames ces fertiles &

riches Contrées, pleines de confuſion juſques dans l'intérieur des maiſons ; & traverſant les airs, nous deſcendimes dans un Temple magnifique, où le ſouverain Maître des hommes prend plaiſir d'habiter d'une maniere toute particuliere. Ce Temple eſt dans une Ville immenſe, qui, au dire de Famat, a toujours été le trône des plus grandes vertus & des plus grands vices. Soumis à ſes leçons, je profitois de ce qu'il daignoit m'apprendre : c'étoit un grand Pontife qui gouvernoit ce lieu ; je l'ai vû mourir ; j'ai vû l'élection de ſon ſucceſſeur & ſon regne. L'Etre ſuprême préſide partout & tempere la malice de l'homme. Ce qui me ſurprenoit le plus, c'étoit de voir dans ce grand temple l'homme parfaitement ſoumis à celui qu'il adoroit, & à quatre pas delà être comme s'il n'avoit jamais

été dans un lieu si saint.

Partie des Nations y rendent tribut au souverain Pontife: comme j'étois dépouillé de tout ce qui étoit corporel, & que je ne pouvois pas sentir pourquoi les humains donnoient avec fureur dans une chose plutôt que dans une autre, je ne puis vous expliquer les raisons qui les faisoient agir d'une maniere qui me paroissoit ne devoir pas être. Je vous dirai seulement que Famat habitoit avec moi toutes les nuits dans le lieu le plus saint de ce Temple, & une bonne partie du jour aussi; il me conduisoit quelquefois dans les lieux souterrains, au dessous des bâtimens qui formoient cette grande Ville, où je voiois des édifices superbes par leur architecture, & très-riches par les trésors qu'ils contenoient. Plusieurs esprits les habitent, dont les uns portoient

un grand reſpect à Famat, & d'autres fuioient ſa préſence; ſortant de ces lieux, ils formoient des tempêtes en l'air audeſſus de la Ville, tout fléchiſſoit devant lui, & le maſque ne ſervoit de rien, chacun paroiſſoit tel qu'il étoit, bon ou mauvais. J'ai toujours cru que mon Conducteur avoit été envoié dans ce lieu pour opérer de grandes choſes, & pour donner la liberté à pluſieurs eſprits opprimez, dont un nombre infini ne nous quittoit point tant que nous étions dans ces bas lieux, admirant Famat. J'ai réſolu d'élever un Temple pareil en grandeur à celui de cette Ville, dès que j'aurai mis ordre aux plus grands beſoins de mon Etat: le ſouverain Maître y habitera ſeul, juſqu'à ce qu'il y pourvoie par lui même. Je me flatte que cela arrivera; car à quoi ſerviroient les bontez

que j'ai reçues de lui? Je ne puis croire que ce soit pour moi seul qu'il m'ait distribué tant de lumieres. Les trésors de Loriman serviront à embélir le bâtiment, & j'espere d'emmener de la Chine avec moi grand nombre d'ouvriers capables d'aider mes Sujets pour l'accompliſſement de mon deſſein en tout ce qui pourra être poſſible dans mon païs. Famat, cet eſprit bienheureux, toujours préſent à mes yeux, ne m'abandonnera pas: il eſt venu à mon ſecours, lorſque je l'en ai requis, & je ne doute point qu'il ne ſoit près de nous actuellement; parceque je me ſens à peu près la même tranquilité dont je jouiſſois, lorſque j'avois le bonheur d'en être accompagné. Le grand Pontife de cette Ville là a reçu des pouvoirs du Très haut, inſéparables de ſa dignité, qui le rendent reſpectable

aux hommes vivans & aux morts: ſes paroles ſont de feu, parce que celui qui l'anime eſt le feu le plus pur; il paroît tout rayonnant de gloire, lorſqu'il eſt dans les fonctions pontificales; & malheur aux créatures qui n'obéiſſent pas à ſa volonté, lorſqu'animé de l'eſprit il annonce celle du Très-haut. Il y a deux jours dans chaque année où partie des eſprits qui font leur ſéjour dans les lieux ſouterrains de cette Ville, en ſortent pour aſſiſter dans le Temple à toutes les cérémonies qui ſe font à la louange du Maître du globe de feu.

Famat marcha cette fois à leur tête, ou, pour mieux dire, les alla chercher dans leurs triſtes demeures : il ne les quitta point pendant deux jours & deux nuits : nous les laiſſames dans le Temple. Enſuite aiant fendu les airs, ſuivant les bords de la mer,

nous descendimes dans plusieurs Temples, dans plusieurs Villes, dans plusieurs Palais, où nous ne vimes rien que ce que mon sage Conducteur m'avoit fait remarquer ailleurs; sçavoir, peu de bien, beaucoup de malice parmi les hommes, & des effets continuels de la misericorde du Très-haut qui se manifeste, malgré leur cœur endurci au mal. Mon bienheureux Conducteur descendit sur une tour au centre d'une belle Ville située au milieu des eaux. Il faisoit un tems serein, plus froid que chaud, un très-beau soleil éclairoit la terre, toutes les maisons de cette belle Ville brilloient comme des pierres précieuses; la diversité des jardins, des Palais, des canaux, des Temples & des Vaisseaux, faisoit un effet des plus charmans: j'avoue que je n'ai rien vû de si remarquable, parceque

cette Ville eſt unique dans ce genre. La mer & la terre ſont réunies enſemble pour la commodité des humains qui l'habitent, dont moitié eſt ſur la terre par les rues de cette Ville, & l'autre moitié ſur les eaux : l'abondance y regne partout. Après avoir vû ce qu'il y avoit de plus beau dans l'intérieur de cette belle Ville, Famat deſcendit dans un ancien Temple, où on célébroit une grande fête avec les mêmes cérémonies que dans la grande Ville que nous venions de quitter. S'étant proſterné pluſieurs fois devant le lieu le plus ſaint pour y adorer le grand Mobile de toute la nature, il me conduiſit dans le Palais où s'exerce la ſouveraine Magiſtrature de cet Etat. L'aſpect de ces hommes me frappa ; quoiqu'ils ſoient en grand nombre, il ſemble que ce n'eſt qu'un corps à

plusieurs têtes, dont les unes parlent après les autres, sans que le reste s'émeuve. J'avois peine à comprendre que ce fussent des vivans, tant ils étoient composez dans leurs actions; s'il n'eût fait un beau soleil, j'aurois cru être encore dans les souterrains de la Ville, où j'avois habité plusieurs jours avec les esprits. Leurs physionomies aussi-bien que leurs habillemens sont les mêmes, hors le Chef de cette assemblée, qui est la principale tête de tout ce corps: sa parole n'est cependant pas plus efficace que celle des plus petits; aucun de ces personnages n'a de pouvoir plus que l'autre; leurs sentimens & leurs volontez se font connoître par des signes sans parler; les mouches font plus de bruit que tous ces humains ramassez. Famat me dit que le secret étoit rarement revelé par

aucuns d'eux, accoûtumez au silence, ne fréquentant jamais perſonne qu'eux-mêmes, encore avec précaution, ils ne courent pas riſque de manquer à leur devoir. Famat prit la figure d'un d'entre eux; & par un ſigne qu'il fit à ſon tour, il empêcha ce grand nombre d'hommes de faire une injuſtice à l'un d'entre eux, qui étoit accuſé fauſſement d'avoir commercé avec des Etrangers. Ils font conſiſter leur plus grande politique d'être renfermez en eux-mêmes, croiant les autres hommes plus mauvais qu'eux, s'adonnant au reſte chacun en particulier aux vices les plus grands, ainſi que le reſte des humains, avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'ont pas les occaſions de pouvoir profiter des lumieres des autres peuples, dont ils auroient grand beſoin. Les Anciens qui leur ont impoſé

ces loix, étoient des hommes preſque parfaits dans leurs mœurs, & dans leur maniere de penſer ; mais comme la nature va toujours en diminuant, les hommes ont beſoin de ſe fortifier des lumieres d'un chacun pour conſerver une certaine perfection, laquelle ne ſe trouve jamais en un ſeul païïs, ni en un ſeul lieu ; la fréquentation des humains entre eux eſt néceſſaire. C'eſt ainſi que me parloit mon Conducteur, que j'écoutois avec une entiere ſoumiſſion : on croit dans cette Ville-là, qu'il eſt permis de ſe porter à toute ſorte d'excès, dès qu'on le peut faire ſans être connu des hommes, comme s'il ſuffiſoit de les ſatisfaire, & qu'il n'y eût rien à craindre de la punition du Très-haut. On court les rues, les aſſemblées & toute la Ville de nuit & de jour dans un déguiſement particulier à

cette Nation : le pere ſe trouve quelquefois dans les mêmes débauches que ſon fils ſans le connoître, le mari avec ſa femme : leurs divertiſſemens ne ſont pas tous criminels ; les aſſemblées où le bon ſens regne, ſont celles où l'on entend une muſique des plus harmonieuſes & réjouiſſantes, differente en quelque ſorte des ſons que j'ai oui dans les Temples, qui me touchoient cependant davantage, parce que cette muſique eſt dirigée uniquement pour animer l'eſprit, le ſéparer du corps, & l'élever vers le Ciel : je ne doute point que l'autre ne ſoit très ſenſible aux hommes par les figures & les ſoupirs que je leur voiois & entendois faire, j'ai cru de là qu'elle frappoit plus les ſens que l'eſprit, ce que je n'étois pas à portée de ſentir.

La plus nombreuſe aſſemblée

qui se fasse dans cette Ville, est dans un lieu où tout ce qui y arrive est d'une contenance fort gaye, & d'où la plûpart sortent comme des furieux ; j'en ai vû mordre leurs habits, & les déchirer de rage ; on est quelquefois obligé de lever leurs masques pour les essuier, leur donner quelques liqueurs fortes, sans quoi ils mourroient: les uns levent les yeux vers le Ciel, les autres portent les deux mains à leur tête, & frappent des pieds contre terre : j'ai bien compris que c'étoit un autel où ces peuples viennent offrir leurs biens dans le dessein d'en obtenir davantage de celui qui peut dispenser les richesses : ils sont plusieurs qui ont ce droit, & font connoître leurs volontez aux humains sans parler, par des feuilles carrées & legeres qu'ils jettent en l'air : elles ont la force de les obliger à ver-

ſer leurs richeſſes ſur l'autel pour les laiſſer parvenir à d'autres qui les ramaſſent avec avidité ; le diſpenſateur des tréſors les donne & les reprend à diverſes fois aux mêmes perſonnes, les rendant très-pauvres, d'autres riches, après s'être longtems mocqué de leur foibleſſe & de leur cupidité : c'eſt une des occaſions où mon bienheureux Conducteur m'a repris de ma trop grande curioſité, me diſant que ce que je voiois étant la ſource des plus grands maux parmi les hommes, il n'étoit pas néceſſaire que j'en connuſſe la ſcience, puiſqu'elle ne tendoit jamais au bien : quoique je ne ſentiſſe aucune paſſion pour les richeſſes, j'aurois été bien aiſe d'être inſtruit des motifs qui faiſoient agir les hommes extraordinairement, & les rendoient ſi differens de ce qu'ils étoient peu auparavant : il faut bien que

cette occupation vienne d'une passion qui flatte, contraire à son bien & à son repos, puisqu'elle agissoit même en quelque maniere en moi, quoique dépouillé de mon corps. Nous sortimes de ce lieu pour voir ce qui se passoit dans le particulier des maisons, je reconnus plusieurs de ceux qui avoient offert leurs biens sans profit ; au lieu de reposer ils parcouroient leurs chambres en long & en large, leur propre figure leur étoit odieuse, quelques-uns d'entre eux se privoient même de la vie. Famat d'ordinaire compatissant aux maux des hommes, ne l'étoit point du tout envers ces malheureux, ce qui me fit croire que chacun d'eux avoit été le maître de ne se pas réduire dans une situation si facheuse, les plus raisonnables passoient la nuit sur des chaises à soupirer & à se lamenter à haute voix. Puisque

Puiſque je vous fais le recit au juſte, mon cher Glantzby, de ce que j'ai vû faire à cette eſpece d'hommes qui étoient privez de leurs richeſſes, il faut auſſi que je vous faſſe voir quelle étoit l'occupation de ceux qui en avoient été comblez aux dépens des autres, ils dormoient d'un ſommeil profond; enſuite ſe réveillant en ſurſaut, ils couroient viſiter les faveurs qu'ils avoient reçûes de la fortune: leurs maiſons étoient pleines de monde & d'amis dès le grand matin, ce n'étoit que fêtes, on diſſipoit en un jour ce qui auroit ſuffi pour ſe nourrir pendant pluſieurs lunes; au ſortir de ces feſtins, ces hommes alloient à la muſique, de là s'adonnoient à toutes ſortes de voluptez: Famat ne me permettoit de voir leurs excès, que pour m'en donner de l'horreur. Après avoir vû toutes ces choſes, je le re-

merciai de m'avoir caché la ſcience d'un mal qui rendoit l'homme plus miſerable que des bêtes. Nous quittames cette contrée, & parcourumes pluſieurs Iſles habitées par des Nations toutes ſoumiſes à une ſeule qui les dominoit avec rigueur : les autres étant eſclaves de celle-là qui eſt d'une taille & figure avantageuſe, tant par les dons de la nature que par ſes habillemens qui parent plus l'homme que tous ceux que j'ai vûs ailleurs. Nous parcourumes toutes ces Iſles, où Famat me fit remarquer pluſieurs monumens d'antiquité qui dénotent la vanité des humains, lorſque ces grands édifices ont ſervi à d'autres uſages qu'à témoigner le reſpect qu'on doit avoir pour le ſouverain Arbitre de toute la nature. Il s'arrêta particulierement dans une de ces Iſles, où il y avoit une grotte dans laquelle nous en-

trames ; elle étoit remplie de differentes petites flâmes de couleurs très-legeres, c'étoit autant de vers qui brûloient continuellement les cœurs d'un nombre infini de ſpectres affreux, qui, au dire du Sage qui m'accompagnoit, étoient autant de Sacrificateurs qui avoient abuſé de la crédulité des hommes, dont ils avoient reçû les richeſſes pour les faire ſervir à leurs plaiſirs, & les offrir en victimes aux rebelles du Très-haut, qui y étoient adorez ſous differentes figures corporelles, & d'animaux venimeux : leurs ſouffrances devoient être ſans fin, des richeſſes immenſes de toutes ſortes étoient entaſſées dans cette grotte horrible & d'une très grande étendue. Comme j'étois ſujet ainſi que Loriman à differentes infirmitez, Famat me tira de ce lieu épouvantable, où je ſouffrois ; il

m'apprit qu'il y avoit encore d'autres Sacrificateurs, qui ſans avoir induit les peuples à ſacrifier au menſonge, ſubiſſoient des châtimens bien plus grands, pour avoir abuſé les hommes en retenant les offrandes qu'ils faiſoient au Créateur de toutes choſes, les emploiant à d'autres uſages que ceux auſquels elles avoient été deſtinées par la piété des humains en reconnoiſſance des faveurs qu'ils avoient reçû du maître du monde, m'apprenant qu'il y avoit de ces lieux de douleur par tout où les grands crimes avoient été commis, qui devoient durer autant & plus que le monde terreſtre, ſéjour ordinaire des hommes.

Au ſortir d'un lieu ſi affreux, nous parcourumes les Mers, & arrivames dans des Jardins délicieux renfermez dans un Palais d'une grandeur étonnante, où un

homme reſpectable par la marque de Souverain qu'il portoit ſur ſon front, ſe divertiſſoit ſeul au milieu de plus de deux cens femmes d'une excellente beauté, qui toutes cherchoient à lui plaire, excepté une ſeule qui ne le cedoit point à toutes les autres en perfections corporelles, mais qui paroiſſoit très-affligée malgré tout ce que ce Monarque faiſoit pour l'égayer, ce qui cauſoit une jalouſie extrême aux autres. Famat me montra la diſpoſition de ce Palais, où plus de douze mille hommes habitoient, dont partie défigurez étoient deſtinez à garder le quartier des femmes, qui malgré cela trouvoient encore le moien de tromper la vigilance de ces hommes défectueux, jaloux des plaiſirs permis à toute la nature. Famat toujours porté de bonne volonté à m'inſtruire, me diſoit que plus l'homme eſt

défectueux, plus il eſt rempli de paſſions dominantes, ſouhaitant & faiſant conſiſter ſon bonheur en quelque choſe de terreſtre, la poſſeſſion des richeſſes étant pour l'ordinaire l'objet de ſes deſirs, incapables de ſentimens d'amitié pour perſonne, à cauſe de la jalouſie qui déchire leurs cœurs ; ils ne cherchent qu'à tromper ſûrement ceux qui ſe confient en eux. Un de ces perſonnages avoit lui-même mis le feu à un quartier de l'appartement de ces priſonnieres, pour faciliter dans le tumulte qui fut fort grand dans ce Palais, l'entrée à un homme de vilaine figure, des plus brutes, qui étoit d'intelligence avec une des femmes des plus cheries du Monarque ; elle avoit été changée de ſon appartement pour y placer la belle perſonne qui réſiſtoit aux empreſſemens du maître de ce lieu.

Ce brutal s'y étant introduit, voulut abuſer de cette vertueuſe femme, il ſe porta à toutes ſortes de fureurs, & voiant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il l'auroit privée de la vie, ſi Famat ne lui avoit retenu le bras, auſſi bien qu'à celle qu'il cherchoit, laquelle profitant de ſon côté du tumulte, étoit venue le poignard à la main pour égorger l'innocente; mais ſurpriſe au dernier point de trouver celui qui ſoupiroit pour elle dans une ſituation furieuſe, ils s'attacherent à ſe tromper reciproquement, expliquant le motif de leurs actions differemment de ce qui en étoit au vrai: cependant Famat aiant pris la figure d'un homme de la connoiſſance de la femme affligée, la fit ſortir de ce lieu, charmant pour d'autres, mais pour elle une priſon très-affreuſe; il la remit entre les bras d'un de

ſes freres qui étoit caché dans la Ville, cherchant les moiens de délivrer ſa ſœur de l'eſclavage : elle étoit ornée de bijoux précieux qui purent lui ſervir au beſoin. Mon cher Conducteur changeant encore de figure, conduiſit le Monarque au lieu où ſon infidelle étoit endormie, laſſée de plaiſirs, entre les bras de ſon rival ; ce Prince tranſporté de fureur les tua tous deux, & fit jetter leurs corps à la mer qui lavoit les fondemens de ce ſuperbe Palais: ſa fureur ne s'en tint pas là, il fit mourir partie des infames Gardes de cette maiſon, comme aiant conſenti à la perte de la belle affligée: j'étois ſurpris que Famat eût donné lieu à des actions qui me paroiſſoient injuſtes, puiſque ces malheureux étoient innocens de cette fuite : pénétrant juſqu'à mes ſecrettes penſées, il m'apprit que ceux qui

avoient

avoient péri étoient punis pour d'autres crimes de même nature, qu'ils avoient commis.

Encore que le Monarque fût injuſte dans la détention qu'il faiſoit de ces beautez, ceux qui le trahiſſoient l'étoient plus que lui : il ignoroit qu'il fit mal, mais ſes ſerviteurs qui le trompoient ſçavoient fort bien qu'ils agiſſoient contre leur devoir.

Un tems viendra que dans le même Palais, les Monarques connoîtront que la meilleure & la plus ſûre garde d'une femme, eſt la vertu dont ce ſexe eſt très-capable, pourvû qu'il ne voie que de bons exemples devant lui; il réſiſte mieux au mal, que les hommes les plus fermes.

On vous a, cher Glantzby, beaucoup d'obligation dans l'Empire de Norreos d'avoir donné l'exemple de donner la liberté au ſexe, à quoi le Roi & tout ce

qu'il y a de gens raiſonnables ſe ſont conformez, ſans donner dans le travers des nations que j'ai vûes, où l'on ſe fait preſque gloire des fautes qu'on leur fait faire : ce qui devroit couvrir les hommes de honte, comme la plus mauvaiſe action qu'ils puiſſent commettre contre leur ſouverain Maître, & les uns contre les autres.

Le Prince ni les peuples dont j'ai parlé ne peuvent ſans crime boire aucune liqueur qui trouble l'eſprit. Famat me dit que des Prédeceſſeurs de ce Monarque avoient été détrônez pour en avoir fait un uſage trop frequent. Que de maux j'ai vû ſur la terre cauſez par l'excès des boiſſons fortes ! Comme vous m'avez dit vous-même qu'elles n'étoient que trop en uſage dans votre païïs natal, je ne vous ennuierai pas par des recits qui vous

ſont inutiles : ſi j'avois été capable de me divertir des folies des hommes, j'aurois eu occaſion de jouir de ce plaiſir dans un Palais où réſidoit un grand Prince parent de l'Empereur d'un grand Continent : il gouvernoit en ſon nom une de ſes plus grandes Provinces, où il y avoit des Tribunaux de Juſtice auſſi conſidérables que dans ſa Capitale. Ce Prince n'étant pas content de ces Tribunaux qui ne lui avoient pas rendu les devoirs qu'il prétendoit lui eſtre dûs, ne pouvant ſe venger ouvertement, réſolut de les tourner en ridicule. Un jour que les Membres qui le compoſoient étoient obligez de recevoir un regal de lui, il donna commiſſion à un homme de marque qui paroiſſoit être un Général d'armée, d'enyvrer le Chef de toute cette aſſemblée : perſonnage reſpectable par le rang qu'il te-

noit à la tête de tous ces Juges. Ce Général se faisoit servir de l'eau claire pendant qu'il faisoit boire au Magistrat d'une liqueur très-forte, aussi claire que l'autre, d'un aromat exquis ; il en prit tant qu'il oublia la Magistrature dont il étoit revêtu : il avoit fait une harangue au Prince en arrivant dans son Palais, de bout & convenablement à sa dignité ; mais troublé des fumées de la liqueur forte, au sortir de table il se jetta à genoux devant le même Prince, repeta le même discours qu'il avoit débité auparavant ; mais délivré des fumées qui lui offusquoient le cerveau, il résolut de se venger du Général d'armée, il lui fit perdre partie de ses biens par des jugemens qu'il donna contre lui dans les differends qui furent soumis à sa Juriſdiction. Famat me fit connoître qu'un des grands crimes que

l'homme puiſſe commettre, eſt de travailler à troubler la raiſon des humains, vû que le Créateur de toutes choſes en eſt offenſé en pluſieurs manieres ; & la punition qu'a reçû le Courtiſan pour s'être prêté à commettre cette mauvaiſe action, fut un Acte de Juſtice du Très haut, qui rendoit cependant le Magiſtrat coupable : le Prince même n'en fut pas exempt en la perſonne des ſiens par les mêmes maux qu'il avoit cherché de procurer à d'autres : le ſouverain Maître du monde ne ſouffre pas impunement qu'on rende ſa créature défectueuſe, il l'aime, c'eſt ſon ouvrage, il ſe plaît à la voir tourner au bien.

J'ai vû dans cet Empire un Magiſtrat qui renfermoit en lui toutes les perfections qui peuvent orner l'homme : il avoit la phiſionomie douce, l'ame noble,

obſervateur des Loix & des ordres de ſon Maître, il les faiſoit executer avec douceur, procurant le ſoulagement des peuples, repréſentant à ſon Souverain ce qui tendoit au bien de ſes ſujets, ſans rien diminuer de l'autorité Roiale; il étoit liberal, génereux & charitable, le meilleur ami qui fût jamais, pardonnoit par grandeur d'ame à ceux qui avoient quelquefois la témerité de l'offenſer, toujours net, clair dans ſes jugemens & dans ſes déciſions, l'abondance & les plaiſirs le ſuivoient par tout où il alloit; auſſi grand juſticier envers ſes amis, qu'envers les perſonnes les plus indifferentes; en garde contre les ſurpriſes, ſuivant les mouvemens des compaſſions en faveur de ceux contre qui on avoit obtenu de lui des déciſions par adreſſe; bon ſerviteur du Très-haut, & de ſon Roi; il étoit auſſi doux

qu'un enfant dans ſa converſation ; dès qu'il n'étoit pas dans les fonctions de ſa Charge, content de faire ſon devoir, il ne fléchiſſoit point le genoux devant les Favoris ou Favorites de ſon Maître ; jamais il ne s'abaiſſoit pour meriter leurs bonnes graces. Enfin il avoit tant de belles qualitez, qu'on auroit peine à croire qu'il y eût un homme auſſi parfait. En même-tems que Famat me faiſoit remarquer les actions de ce digne ſerviteur, il me faiſoit entrevoir juſqu'où pouvoit aller l'impiété & l'infidelité des mauvais Magiſtrats, & des mauvais Miniſtres.

Il y en avoit qui ſans être méchans étoient durs au peuple par temperament. Nous traverſames une Province entiere où les bêtes de ſommes & de traits étoient nommées du nom du premier Magiſtrat par haine que le peu-

ple lui portoit ; ils ne lâchoient jamais un coup de fouet ſur leurs bêtes, qu'ils ne les qualifiaſſent de ſon nom : perſonne n'alloit à ſa rencontre lorſqu'il marchoit ; au lieu que dans les Provinces gouvernées par le premier Magiſtrat, riches & pauvres, tous venoient à ſa rencontre, les uns pour l'admirer, les autres pour en recevoir quelque ſoulagement : ceux à qui il refuſoit leurs demandes ne lui en vouloient point de mal, perſuadez qu'elles n'étoient pas juſtes ; jamais ſon Souverain ne caſſoit ſes Sentences ni ſes Arrêts, ni ne faiſoit rien ſans ſon avis concernant la Province qu'il dirigeoit, à moins que ce ne fuſſent des affaires générales pour tout l'Empire, où il n'y pouvoit avoir d'exception.

C'eſt dans ces Païs que croiſſent les fruits délicieux, dont on fait les liqueurs fortes, l'uſage en

eſt raiſonnable & permis à l'homme pour ſe réjouir, pourvû qu'il n'en faſſe pas d'excès.

Le ſouverain Maître du monde a permis, me dit Famat, que parmi les Loix du peuple cruel dont je vous ai parlé ci-devant, celle-ci qui porte à la temperance fut obſervée juſqu'à ce jour, ſans quoi aucun homme vivant ne pouroit commercer avec eux.

Le Créateur a ſoumis pluſieurs Nations au Monarque que nous avons vû être trahi dans le centre de ſon Palais, en appéſantiſſant ſon bras ſur un nombre infini de peuples qui n'ont pas profité de la lumiere, dont à peine le dur eſclavage où ils ſont réduits leur permet d'entrevoir aujourd'hui les rayons.

L'amour que portoit ce Souverain à l'infidelle dont je vous ai parlé, étoit ſi violent qu'il en perdit la raiſon; ce Prince ne ſe

ſouvenant plus de lui avoir ôté la vie, croioit la trouver dans ſon appartement, où il alloit pluſieurs fois dans le jour; ſe trouvant abuſé, il ſe portoit à des fureurs contre lui-même, qui auroient tranché le cours de ſa vie, s'il n'avoit pas été ſecouru par ſes plus fideles domeſtiques. Les choſes furent portées au point qu'il courut riſque d'être détrôné & renfermé; mais ſon premier Miniſtre qui avoit gouverné avec fermeté, craignant pour ſa tête s'il arrivoit un changement, tint le cas très-ſecret, & fit ſaigner ſon Maître très copieuſement; la raiſon lui revint, & toutes idées de la défunte diſparurent.

La paſſion de l'amour immoderé reſide dans le ſang, il diminue à meſure qu'on en ôte.

Le Prince convaleſcent fut très-longtems ſans rentrer dans l'appartement de ſes femmes, &

n'y seroit peutêtre point retourné, si son Ministre ne lui avoit fait connoître qu'un de ses premiers devoirs étoit de se procurer des successeurs pour remplir le Trône qu'il occupoit ; il avoit cependant fait venir de tous les Roiaumes qu'il dirigeoit, un nombre considérable de Vierges pour les presenter à son Maître, afin que celle qui auroit ses bonnes graces, reconnoissant qu'elle tenoit sa fortune de lui, fût favorable au dessein qu'il avoit formé de gouverner seul ; il inspira à son Seigneur d'éloigner toutes les autres femmes qu'il tenoit auparavant renfermées, de peur qu'elles ne donnassent des instructions aux nouvelles venues, capables de pervertir leurs bonnes mœurs ; le Souverain se trouva bien de cette précaution, & recouvra dans peu la santé.

Comme c'étoit de ce Palais

que ſe gouvernoient des Etats immenſes, je reçûs de bonnes inſtructions de mon bienheureux Conducteur ſur la maniere de gouverner avec prudence, il m'apprit que la plus ſimple eſt la meilleure, que les mouvemens de la nature doivent être la regle d'un Souverain, & de ſes Miniſtres : la juſtice, la clemence, la douceur ſont naturelles à l'homme, qui a tout ce qu'il lui faut pour ſes beſoins, il ne peut avoir d'autres ſentimens, qu'ils ne lui ſoient inſpirez par ceux qui n'aiant pas reçû du Très-haut autant de biens dans cette vie, cherchent à en dépouiller ceux qui en ſont pourvûs, d'où naiſſent les mauvais Miniſtres, les malheurs des peuples, & ſouvent la corruption des Souverains, qui ſans avoir beſoin de rien ſe plaiſent à ramaſſer des richeſſes qui ne ſont jamais utiles à l'Etat lorſ-

qu'elles appauvriſſent les ſujets.

Si le Miniſtre eut le bonheur de guérir ſon Maître d'une folle paſſion qui le dominoit, il lui inſpira les ſentimens d'avarice, qui le rendirent un Prince mépriſable aux autres Souverains : il vécut ſans ambition. Famat me conduiſit à l'armée où je vis des uſages de guerre differens de ceux que j'avois vûs chez d'autres Nations. Les armées de deux grands Empires s'étant approchées l'une de l'autre dans des lieux preſque déſerts, l'une fut enfermée dans des marais entre des rivieres, d'où elle ne pouvoit ſortir, & couroit riſque de périr de miſere, ou de ſe ſoumettre à ſon ennemi. Elle étoit commandée par un grand Monarque qui fut réduit dans une très-facheuſe ſituation, par la volonté expreſſe du Très haut. Il avoit eu le bonheur de vaincre

peu de tems auparavant un ennemi puiſſant, l'aiant réduit à s'enfuir preſque ſeul après ſa défaite dans les Etats du Prince, de qui étoit l'armée qui le tenoit enfermé. Ce Monarque étoit prêt à s'en orgueillir, & à méconnoître la main puiſſante qui l'avoit favoriſé, lorſque pour le faire rentrer en lui même, le Maître du globe de feu le ſoumit à la merci d'un ennemi qui l'auroit exterminé lui & toute ſon armée, s'il n'avoit été prédeſtiné du Très-haut, pour montrer que le pouvoir & la ſcience des hommes n'eſt rien, & que tout vient de lui. Il avoit pour femme une perſonne en qui le ſouverain Maître de toutes choſes avoit pris plaiſir de faire voir ſa toutepuiſſance par les grandes qualitez dont il l'avoit ornée. Elle étoit ordinairement accompagnée d'un eſprit qui diri-

geoit ſes actions, & qui lui inſpiroit des ſentimens audeſſus de la portée des femmes ordinaires. Elle eut une inſpiration de faire offrir à ſon ennemi une ſomme ſi conſidérable, qu'il en fut ébloui. Comme toute l'armée étoit dans la derniere extrémité, & réduite à ſubir un eſclavage honteux, chacun de ceux qui la compoſoient, ſe priva de ce qu'il portoit de précieux. On fit la ſomme promiſe, qui fut délivrée au ſordide General ennemi, qui manqua par là l'occaſion de ſoumettre à ſon Maître un Empire auſſi grand que le ſien propre. Tout avare qu'étoit le Souverain de l'armée victorieuſe, il ne laiſſa pas de reconnoître la trahiſon de ſon Serviteur, il l'en punit. Famat me repéta ce qu'il m'avoit dit pluſieurs fois, que l'avarice étoit le plus grand de tous les vices qui pouvoient dominer le cœur de

de l'homme, parcequ'il l'atachoit à la terre, & l'éloignoit de la perfection pour laquelle il avoit été créé. Il me disoit qu'il étoit comme impossible qu'un Prince avare pût plaire au Créateur de toutes choses, & parvenir après sa mort au sejour du bienheureux Vieillard de la Montagne.

Mon cher Conducteur parcourant ce grand Empire, me mena dans une Ville où notre demeure fut dans un Temple où l'Etre suprême se plaisoit d'être adoré d'une maniere simple, mais pure ; les Pélerins de plusieurs Nations y apportoient pour toute offrande un cœur soumis au Maître de toutes choses, seul sacrifice qui lui est agréable. Ceux qui desservoient ce Temple étoient remplis de douceur, de cordialité envers les Pélerins qui arrivoient, ils les auroient volontiers renfermez dans leurs

ſeins pour les mettre à couvert des perſecutions des ennemis de la vérité, qui n'aiant pour but que les richeſſes terreſtres, leur laiſſoient à peine de quoi ſubſiſter. Pendant que ces Pélerins étoient en prieres durant le Service divin, un nombre infini d'eſprits bienheureux portoient leurs offrandes pures au Trône du Très-haut: le nombre en étoit ſi grand, qu'il formoit une colomne depuis l'autel juſques pardeſſus les nuées audelà de ce que ni Famat ni moi pouvions pénétrer. Cette colomne d'eſprits bienheureux ſubſiſte continuellement depuis l'autel le plus profond de ce Temple, juſques dans les lieux les plus élevez. Famat m'apprit que c'étoit en cet endroit que le Créateur de l'Univers s'étoit manifeſté aux hommes, en ſe communiquant à eux d'une maniere toute particuliere, & que

du haut de cette colomne il annonceroit le ſort à toute la nature. Nous ſortimes d'un lieu ſi reſpectable avec la ſoumiſſion qu'on doit avoir au Maître du globe, & fendimes les airs pour arriver audeſſus d'un autre Temple qui renfermoit la meilleure partie des richeſſes de la terre. Un nombre infini de Pélerins y arrivoient de toutes parts, formant enſemble une grande armée. Il ſe paſſoit bien du tems avant qu'un chacun pût parvenir au lieu où ſe faiſoit la priere. Le Très-haut y étoit adoré, mais ce n'étoit point avec des ſentimens dépouillez des matieres terreſtres. Les vœux des humains en ce lieu tendent à obtenir du Créateur des choſes contraires à la pureté de ſon eſſence. Le tems viendra, m'aſſura Famat, que le grand Maître du globe touché de la miſere de

l'homme, leur fera connoître à tous, quels doivent être leurs desirs & leurs souhaits. Ces humains faisoient consister le service qu'ils rendoient au Maître de toutes choses dans des actions mêmes contraires au bons sens, ils formoient un cercle aussi grand que le Temple pouvoit contenir, ensuite tournoient de concert assez longtems pour se troubler le cerveau, & restoient endormis ; au sortir du Temple, ils se lavoient, & croioient avoir mérité tout ce qu'ils avoient demandé à leur Créateur. Famat partit de ce lieu, & traversant plusieurs déserts, où il me fit remarquer des endroits en très-grand nombre, où l'Etre suprême avoit donné des marques de sa présence & de sa misericorde continuelle en faveur du genre humain. Nous entrames dans plusieurs grottes toutes lumineu-

ſes de petites flâmes qui étoient tout autant d'eſprits ſeparez de leurs corps, qui attendoient l'accompliſſement des tems. Ces grottes étoient dans une montagne inacceſſible aux hommes, d'une hauteur prodigieuſe. Famat s'étant tranſporté ſur ſon ſommet, nous y trouvames trois hommes vénérables qui étoient en continuelles prieres pour le ſalut des eſprits renfermez dans les grottes de cette montagne. Ces trois hommes avoient été enlevez du milieu des peuples dans les premiers âges. Ils voioient le Trône ſuprême face à face, & jouiſſoient continuellement de la préſence du Très-haut : ils étoient plus parfaits que le Veillard de la Montagne en ce qu'ils ne prenoient aucune nourriture. L'Etre miſericordieux ſe retenoit dans ſa juſtice & dans ſes châtimens contre les

hommes, à cauſe des ferventes prieres de ces trois reſpectables humains. Ils marcherent à la tête des Nations, purifiées par l'accompliſſement des tems. La lumiere étoit differente ſur la montagne, de ce qu'elle paroiſſoit ſur le reſte de l'Univers. Elle y étoit toujours égale, l'obſcurité ne s'y rencontroit jamais. Ces trois dévots perſonnages diſpoſez en triangle à genoux, les mains élevées vers le ciel, éloignez de trente coudées, les uns des autres, ne s'approchoient jamais. Au milieu d'eux étoit une ouverture triangulaire, qui traverſoit le centre de la terre, d'où partoit une lumiere qui correſpondoit au plus haut des cieux. C'étoit le paſſage par où tous les eſprits purifiez devoient être élevez au pied du Trône ſuprême. La vûe de Famat ne pouvoit pénétrer juſques-là : il

eut cependant le pouvoir de me soûtenir audeſſus de cette ouverture, afin de m'en donner une idée auſſi étendùe qu'il le pouvoit. Notre préſence ne fit point changer de ſituation aux trois Vieillards, & je ne ſçai s'ils nous apperçurent; je n'oſai le demander à Famat, qui au ſortir de ce lieu me parut moins familier avec moi, qu'il n'avoit été auparavant.

Nous traverſames les airs juſques dans un ſuperbe Palais, où étoit renfermé un grand Monarque détrôné. Nous vimes l'uſurpateur ſiégeant ſur un Trône entouré de mauvais eſprits qui le tourmentoient continuellement; ne pouvant réſiſter à tant de maux, il mourut; les mauvais eſprits joignirent le ſien aux leurs & diſparurent.

Un autre uſurpateur prit ſa place; & le Monarque détrôné

finit ſes jours, laiſſant un corps preſque auſſi leger que ce qui l'animoit. Famat reçut ſon principe de vie. Nous quittames ces lieux pour joindre la demeure du ſage Vieillard de la Montagne, où toutes choſes ſe paſſerent à mon égard comme à celui du Roi Loriman. Le principe de vie du Roi détrôné fut reçu avec les mêmes cérémonies au nombre des eſprits bienheureux.

Après avoir été réuni à mon corps, je partis, ainſi qu'avoit fait Loriman, & je joignis les Etats de mon frere, où j'appris le mariage de la Princeſſe de Norreos, qui m'avoit été deſtinée dès le berceau. Vous avez ſçu le reſte.

Le Prince aiant fini ſon hiſtoire, nous fumes viſiter le principal Bonze du lieu où nous étions, nous le trouvames aſſis par terre: c'étoit un Vieillard qui à peine pouvoit ſe remuer, & qui

n'avoit pas grande raiſon, puiſque ſa converſation ne roula que ſur des fadaiſes. Le Roi Oſmundar viſita les principaux endroits de ce Couvent. Je vis avec bien du plaiſir le mépris qu'il faiſoit des cérémonies Chinoiſes, après avoir été ennuié par les contes des Bonzes: nous croïions en être quittes, lorſqu'il falut recevoir une collation de leur façon, qui ne valoit pas mieux que leurs diſcours. Nous fumes enfin délivrez de ces gens-là par l'arrivée d'un courier de la Cour de Pekin, qui donnoit avis au Roi Oſmundar, que l'Empereur envoioit un gros détachement de Cavalerie audevant de lui, lequel devoit arriver dans trois jours. On prépara toutes choſes pour le voiage.

Outre le Mandarin du premier ordre, qui commandoit ce détachement, l'Empereur y joignit

gnit un Pere Jesuite Italien de Nation, lequel avoit ordre de lier conversation avec moi, & de rendre compte tous les jours de ce qu'il auroit appris, tant du naturel & des mœurs du Roi Osmundar, que des païis d'où nous venions.

Comme je connoissois l'influence que ces Peres ont à la Cour, j'engageai le Roi d'avoir beaucoup de déference pour lui, il se servit utilement de mes instructions, répondant aux empressemens que je souhaitois qu'il eût pour le Mandarin & pour le Pere : nous connûmes que la langue naturelle des Roiaumes d'où nous venions, avoit beaucoup de rapport avec celle des Tartares voisins de la Chine ; le Pere Jesuite la possedoit à fond, & en très-peu de jours il fut en état de lier conversation avec le Roi Osmundar : rien ne surprenoit

ce Prince dans cet Empire : quoique j'euſſe été à la Chine, j'étois quelquefois frappé des nouveautez que je voiois.

Nous arrivames à Pekin après un voiage de ſoixante jours, que nous aurions pû faire en beaucoup moins de tems ; mais le Roi ne témoigna aucun empreſſement d'avancer ſa marche.

Ce Prince fut reçu à la Cour avec toute la magnificence dont on uſe en ce Païïs-là dans les plus grandes occaſions : le cérémonial fut bientôt reglé par la réponſe qu'Oſmundar fit aux Mandarins qui voulurent lui en parler ; il les pria de dire à leur Maître que ne doutant point de la parole que Sa Majeſté lui avoit fait donner par ſon Ambaſſadeur, de le recevoir comme ſon gendre, il eſpéroit d'être traité comme un de ſes enfans, ſouhaitant d'être accompagné d'un des

Princes ſes fils lorſqu'il iroit à l'audience, & que les mêmes choſes qu'il verroit faire à ce Prince, il les feroit auſſi : que c'étoit uniquement en cette qualité qu'il étoit venu dans l'Empire, ne voulant en prendre d'autre pendant le ſéjour qu'il y feroit, ſuppliant ſeulement Sa Majeſté de permettre que je puſſe être à l'Audience.

L'Empereur parut content des ſentimens du Roi Oſmundar, & plus encore des converſations qu'il eut avec ce Prince en differens tems où j'eus l'honneur d'être preſent avec le Pere Jeſuite dont j'ai parlé.

Oſmundar connoiſſoit ſi bien les êtres du Palais, qu'il ſembloit que c'étoit lui qui conduiſoit les autres dans le lieu où on le menoit.

L'Empereur me fit la grace de ſouhaiter que je reſtaſſe à la Chi-

ne, Oſmundar contribuoit ſous main à cela.

Comme je vis que tout ſe diſpoſoit à affermir le bonheur d'Oſmundar, je pris la réſolution de partir, ſuppliant leurs Majeſtez de m'en accorder la permiſſion.

Je ne rapporterai pas ici tout ce qui ſe paſſa à ce ſujet ; mon départ fut réſolu, l'Empereur voulut que je m'en allaſſe par terre en Europe : la longueur de ce voiage auroit inquieté tout autre que moi, mais je connoiſſois la navigation de la Chine en Europe ſuffiſamment pour n'y rien trouver de nouveau qui pût ſatisfaire ma curioſité naturelle. Il ſe preſenta une occaſion de traverſer la Tartarie très commodement par le retour d'un Ambaſſadeur de Kutokutlama, ſuivi d'un de la Chine.

Je remerciai l'Empereur de ſes bontez, & je fus joint à l'Ambaſſa-

de qui étoit de ſix cens perſonnes: le Pere Jeſuite Italien fut du nombre. L'Empereur prioit le Lama de me donner tous les ſecours néceſſaires pour joindre la premiere Ville de l'Empire de Moſcovie: ma deſtinée me porta à Samarkand, je traverſai la Moſcovie & la Pologne, d'où je me rendis heureuſement dans ma patrie.

Je donnerai une Relation de tout ce qui m'eſt arrivé depuis la Chine juſqu'à Aſtrakam, qui, comme je me flatte, ſera bien reçûe d'un chacun.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce volume.

A

Ambassadeur de la Chine arrive à la Cour du Roi de Norreos, 253. a répugnance de parler avec l'Ambassadeur du Japon ; on les accorde, & est chargé d'une commission particuliere pour le Roi d'Arimond ; il connoît que la liaison entre les deux Rois est indissoluble, 254. s'en retourne avec l'Ambassadeur du Roi de Norreos à la Chine, 259.

Arimond (le Roi d') est outré du mariage de la fille du Roi de Norreos, avec le Roi de Nortbety, 68. envoie une lettre par un Herault au Roi de Nortbety, 103. reçoit la réponse de sa lettre par Arunder, 105. *& suiv.*

paroît devant le Roi de Norreos, rempli de mérite, & aimé de toute ſa Cour, 109. reçonnoît ſa faute, rend ſon amitié au Prince de Nortbety, ratifie la paix, & fait une alliance entre les trois Couronnes, 109. & 110. Son armée attaque le premier les ennemis, 112. gagne la victoire avec ſes Alliez; le commerce fleurit, & ſe communique entre eux, 113. *& ſuiv.* embraſſe ſon ami le Prince de Nortbety; n'a pas le tems de commencer ſon hiſtoire; eſt averti que le Roi de Norreos ſe trouve mal; va pour le voir, 157. arrive avec les Generaux; complimente le Roi & la Reine; leur prête ſerment, 159.

Deſcription du choix à la dignité Roiale, 159. *& ſuiv.* fait venir des filles de ſon Roiaume, pour mettre dans le Couvent de Glantzby, 163. veut partir; il arrive un Ambaſſadeur; reſte pour le voir; on réſout qu'il ſoit ſervi par des Muets juſqu'à nouvel ordre, 165. conte au Roi de Nortbety ce qui lui eſt arrivé dans ſon voiage, 166.

Il quitte le fil de ſon diſcours, 203. L'Empereur du Japon lui envoie

un Ambaſſadeur pour ſe défaire de Glantzby, 205. eſt indigné de la lettre de l'Empereur, 210. conſent au mariage du Prince de Northety avec la fille de l'Empereur, 217. reprend ſon diſcours, 260. reçoit agréablement tout ce que ſon Conducteur lui dit dans tout ſon voiage, 260. *& ſuiv.* deſcend dans un Temple magnifique, où le ſouverain Maître y préſide, 267. Voit dans un Empire un Magiſtrat doué de toutes les vertus, qui peuvent orner l'homme; ſes qualitez, 293. *& ſuiv.* quitte ce lieu avec Famat, & joignent enſemble le ſage Vieillard, 311.

Il eſt réuni à ſon corps; part, rejoint ſes Etats, & viſite le principal Bonze du lieu où il ſe trouve, 311. reçoit un Ambaſſadeur de l'Empereur de la Chine, qui lui envoie un détachement de Cavalerie, commandé par un Mandarin, 312. arrive à la Cour; la reception qu'on lui fait, 314.

Arunder part de la Cour de Norbety avec le Herault du Roi d'Arimond, 106. propoſe le lieu du combat au Roi d'Arimond, qu'il accepte, *ibid.* Les deux Rois ſe battent, & le Roi

de Nortbety a l'avantage ſur le Roi d'Arimond, 107. *& ſuiv.*

B

Bleu (le Roi) eſt un homme victorieux, abſolu, vigilant, & ſervant d'exemple à ſes ſoldats, 97. a pluſieurs Ambaſſadeurs des differens Rois chez lui, de bons Generaux, des Miniſtres peu fideles, & la fortune lui rit. 98. ſes bonnes qualitez, ſon talent pour la guerre, établit un Roi ſur les Etats vaincus, 99. Le ſort de ce nouveau Roi eſt heureux, il a de bonnes qualitez, 100.

Bonzes (Prêtres du faux Dieu) viennent audevant du Roi, 37. ſe nourriſſent de poiſſons, 39. ſe mettent en prieres pendant la nuit, par ordre du Roi, 42. ſont tous grillez, 43. font paſſer la mere du Roi pour ſorciere. 44. Les Bonzes de la Capitale ſont très-mortifiez de cet accident, & prennent peu de part aux réjouiſſances, 45. veulent ſurprendre Glantzby, en mettant le feu a ſon Palais, 47. leur Temple eſt brûlé, 48. ſont Conſeillers d'Etat, 50.

ne ſe trouvent plus aux accouchemens des Reines & Princeſſes, 72. viennent en Corps pour reconnoître le jeune Roi, & lui baiſent les pieds, 74.

Pluſieurs Bonzes ſortent du Roiaume, & les autres reſtent, 112. ſacrifient à l'eſprit infernal les femmes qui ſervent à leur brutalité, 168. trente-quatre d'entre eux ſont écraſez, 170. ceux du Temple du feu ſont bonnes gens, 189. Pluſieurs s'en vont dans le Japon, & font une relation à l'Empereur de toutes les peines que Glantzby leur avoit cauſées, 260.

C

Carimaqua (le Paiïs de); ſon climat, ſon étendue, mœurs, Religion, & naturel de ſes peuples, 135. *& ſuiv.* La diſſention ſe met entre toute la Cour après la mort de leur Monarque; pluſieurs brigues ſe font; ſa ſœur eſt proclamée Souveraine; on ſe ſoumet à la déciſion de l'aſſemblée du Paiïs 139. *& ſuiv.* Le Favori, le General avec l'Ambaſſadeur ennemi du Monarque, s'uniſſent enſemble, & ſe ren-

dent Sujets d'un autre Roi très-vertueux, 141. *& ſuiv.* Leur Monarque meurt à la fleur de ſon âge, regretté de tous ſes Sujets; ſes qualitez, 143.
Carimaquois (un jeune homme) ſort de ſon Païs, ſe retire dans un grotte, affligé du ſort de ſa Monarchie, 134. y eſt viſité par Zenut & le Prince de Nortbéty, *ibid. & ſuiv.* conte ſon avanture, pleure & ne peut continuer ſon hiſtoire, 143. On lui découvre un tréſor; veut embraſſer Zenut, & ne trouve rien, 144 *& ſ.*

E

Ebunad, Fleuve, 238.
Edargleb, Ville Capitale de Jeſſo, *ibid.*
Empereur (l') de la Chine envoie un Ambaſſadeur à la Cour de Norreos, 253. eſt jaloux de l'alliance du Roi de Loriman avec l'Empereur du Japon; renvoie un ſecond Ambaſſadeur à la Cour, par où il invite le Roi d'Arimond de venir à la Chine, en lui offrant une de ſes filles en mariage, 254.
Empereur (l') de la Chine envoie un Ambaſſadeur au Roi Oſmundar, &

un Jesuite à sa suite, pour lier amitié avec Glantzby, 312. *& suiv.* tâche que Glantzby reste à sa Cour, 315. prie le Lama de secourir Glantzby, 317.

Empereur (l') du Japon envoie un Ambassadeur au Roi d'Arimond, 205. reçoit le Prince de Nortbety pour Ambassadeur, & lui offre sa fille en mariage pour ses belles qualitez, 216. fait voir contre l'usage à l'Ambassadeur & à Glantzby ses filles 218. marie une de ses Princesses à l'Ambassadeur; on fait grandes réjouissances, 220. est en furie, & veut faire mourir son neveu; la joie du mariage se change en tristesse, 223. *& suiv.* montre à son neveu les trois tableaux de ses filles, 225. fait enfermer sa fille aînée avec son neveu dans une cave remplie d'or, & y demeurent du tems, 226. se retire sans rien répondre; fait appeller l'Ambassadeur & Glantzby, ce qu'il leur dit, 230. *& suiv.* assiege la Ville de Jeso; le petit-fils de l'Empereur de la Chine y vient sur un nom supposé, 234. *& suiv.*

Il reçoit les Princes Volontaires à sa Cour; accorde une amnistie géné-

rale avec le pardon au Prince son neveu, 250. signale sa joie par le mariage du Prince de Nortbety Ambassadeur de Norreos, 251. jure alliance avec le Roi de Norreos, en présence de son Ambassadeur, & veut déclarer Roi Enequedom, 251. comble sa fille & son gendre de richesses immenses, 253.

Empire où les peuples sont toujours occupez à boire des liqueurs qui les enyvrent, 92. Le Souverain en étoit cruel; est dépité d'avoir perdu plusieurs batailles contre le Roi Bleu, *ibid.*

Empire (l') des Forêts; description d'un Roiaume voisin de cet Empire, 95.

Enequedom, General de l'Empereur; sa prudence, 243. s'entretient avec Kebrus par amitié, 244. *& suiv.* attaque l'ennemi, gagne & fait tourner leur batterie contre eux mêmes, 246. *& suiv.* laisse trois jours aux Rebelles pour emporter leurs effets, & se rend maître d'Edargleb, 249. remercie les Princes Volontaires, 280. refuse un Roiaume des mains de l'Empereur, & préfere de mourir auprès de lui, 251.

Evas, Riviere, 242.

F

Famat eſt le nom de l'eſprit que le vieillard donne à Oſmundar Roi d'Arimond ; fend les airs, s'approche du Temple d'une grande Ville ; deſcription du Temple, & de ce qu'il contient, avec les mœurs & vies des Bonzes leurs Prêtres, 166. *& ſuiv.* forme une tempête horrible, le Temple ſe fend, & les 34 Bonzes ſont écraſez, 170. *& ſuiv.* parcourt avec ſon Diſciple les Etats de 34 Rois tributaires du Grand Lama, 173. lui donne explication ſur tout ce qu'il lui fait voir, ſur la Morale, la Religion, les mœurs, les vies & qualitez de toutes ces Nations, 174. *& ſuiv.* ſouffre en montrant à ſon Diſciple les diverſes Nations qui ſe rencontrent, & voiant les crimes horribles dont ils ſe rendent coupables, 190. *& ſuiv.*

Il quitte ces Contrées, le mene dans d'autres policées, & d'autres qui étoient en guerre, 195. *& ſuiv.* lui fait voir la difference de ces Solitaires, d'avec ceux des autres Païs, 200. ſe proſterne devant le ſouverain

Etre en faveur de son Disciple, 201. exhorte son Disciple à veiller sur son Etat, quand il en prendra possession, & lui fait voir la triste situation d'un Roiaume abandonné, 261. *& suiv.* marche à la tête de tous les esprits soûterrains, 271. lui fait le recit de la situation des lieux, & de la vie des peuples de ces Contrées, 272. lui fait remarquer sur tout ce qu'ils voient, la maniere de vivre, & comme il faut qu'il agisse, &c. 274.

Il retire son Disciple d'un lieu où il souffroit, 283. sort & entre dans un Palais magnifique, où le Souverain est accompagné de plus de deux cens femmes, 284. Description de ce Palais, *ibid.* prend la figure d'homme, délivre une femme affligée, la remet entre les mains de son frere, 287. sa vûe ne peut penétrer jusques aux Venérables, 309.

G

GLantzby se joint avec des Avanturiers, 2. rencontre des Navires Japonois, 3. met pied à terre, & le Navire le laisse, 5. *& suiv.* pend une chemise à un arbre pour se reconnoître, 7. Description du climat

du lieu, où il eſt laiſſé, 7. ne trouve plus ſa chemiſe, 10. apperçoit trois hommes vêtus de robe; entre dans leur bateau, quitte ſon Iſle, & s'en va avec eux, *ibid.* voit une autre terre, qui n'étoit ſeparée de la ſienne, que d'un bras de mer, 11. entre dans le bourg des Muets, enſuite dans une maiſon, 12. deux femmes lui baiſent les pieds, *ibid.*

Deſcription de la vie, mœurs & Religion du peuple de cette Contrée, 13. s'habille magnifiquement, & ſort avec ſon hôte : le peuple s'aſſemble à l'entour d'eux, *ibid.* y joue du flageolet, 14. mange avec eux, *ibid.* tue un ſerpent de trente pieds, & y délivre un jeune homme qui lui ſervoit de proie, 16. met le feu au Bâtiment, où logeoit ce ſerpent, 17. embraſſe les deux Vieillards, *ibid.* reçoit celui qu'il avoit délivré avec ſon pere, & les trois qui l'avoient emmené, 18. ſe fait reſpecter comme un Dieu, aiant ſon phoſphore ſur ſa poitrine, qui éclairoit pendant la nuit, & guérit le jeune homme qu'il avoit délivré du ſerpent, *ibid.* apprend à ſes domeſtiques à rotir la viande, & faire des bouillons, 19.

vit paiſiblement dans cette Iſle pendant ſix mois ; y eſt troublé par ſix hommes Etrangers, n'aiant de la barbe que d'un côté, *ibid.* ſuit malgré lui des Etrangers qui enlevoient cent jeunes garçons, qui campent en corps ſéparé, 20. arrive dans leur Ville, s'étant attiré l'amitié de ſes propres ennemis, 21.

Deſcription du lieu où il arrive, *ibid.* y guérit une Princeſſe parente du Roi de ce peuple, 22. fait une propoſition au Roi qui en fremit, *ibid.* y tue un ſecond ſerpent leur Dieu, avec ſon fuſil, 23. brûle la la cervelle d'un coup de piſtolet, d'un des Prêtres du ſerpent qui lui avoit décoché une fleche, *ibid.* Le Roi avec ſa cour vient à lui, & demeure avec ce Prince, *ibid.* fait mettre le feu par ſes Muets au Temple du ſerpent, 24. Le peuple ſe proſterne devant lui ; guérit pluſieurs perſonnes ; prend logement au Palais, & va partout avec le Roi, *ibid.* Le Roi lui donne une Princeſſe ſa parente en mariage, 25. la cérémonie de leur mariage, *ibid.* guérit un des Officiers de ce Prince, & le marie, 26. apprend le François à ſon épouſe,

ibid. Des Prêtres du ſerpent il en fait des garçons Apoticaires, 27. mangeoit avec le Roi, & ſon épouſe étoit ſon interprete ; nul ne l'approchoit, qu'il ne fit le ſigne de la Croix, 28.

Apprend à jouer du carillon, 31. montre à ſon épouſe à jouer du flageolet, & à cinq oiſeaux à chanter, *ibid.* Le Roi de Norreos envoie le demander par un Ambaſſadeur au Roi de Notibet, il l'aimoit tendrement, 33. part pour joindre le Roi de Norreos, & l'Ambaſſadeur reſte pour ôtage, 34. Le Roi l'accompagne en chaſſant juſques ſur la Frontiere, *ibid.* emmene ſes fideles muets avec lui, & quitte cette Ville au grand regret du peuple, 35. s'habille en Européen, *ibid.* étant à l'autre bord, il monte dans un chariot, entre le Roi & ſes femmes enfermées dans des cages couvertes, 36.

Deſcription des peuples, de leurs mœurs & leur Religion, 36. *& ſuiv.* laiſſe ſa femme découverte, *ibid.* remet l'épaule à un homme, 37. entre dans le Temple, y voit une très-vilaine figure dans une ni-

che dorée, *ibid.* voit au haut de l'édifice un ſac, des lunettes d'Europe contre le mur, avec des croix à la muraille, 38. touche à tout malgré la défenſe de la loi, y fait regarder le Roi & ſa ſuite, *ibid.* fait accommoder par les muets des poiſſons à ſa mode, que le Roi & les Bonzes trouverent bons, 39.

Etant entré dans le Temple, il deſcend le ſac, où il trouve choſes remarquables, 40. *& ſuiv.* demande au Roi que ſes Bonzes paſſent la nuit en prieres, 42. il y paſſe lui & ſa femme la nuit, & prouve au Roi l'immortalité de l'ame, *ibid.* met un barril de poudre ſous la niche de l'Idole, *ibid.*

Le Temple eſt enflammé, & les Bonzes dedans furent tous grillez, 43. *& ſuiv.* fait planter une croix à la place du Temple brûlé, *ibid.* ce qu'il en dit, 45. eſt ſurpris par le feu mis par les Bonzes à ſon Palais, 46. *& ſuiv.* en tue deux de ſon fuſil, le peuple vient à ſon ſecours, & ſes muets emportent ce qui lui appartenoit, 47.

Il empêche que les Bonzes ne ſoient exterminez par ordre du Roi,

48. deſcription de leur maladie ; 49. & de leurs richeſſes, 50. leur apprend à rafiner l'or, *ibid.* preſſe le Roi de le laiſſer retourner dans le Roiaume de Notibet, 54. ſignification de ſon nom, 58.

Il donne avis au Roi contre les Rebelles, 60. *& ſuiv.* fait un Magaſin de poudre, 62. part avec une troupe de cent hommes, fait couper des arbres, & en fait une eſpece de canon & fuſées, *ibid. & ſuiv.* Relation du combat, 63. *& ſuiv.* Le Roi vient à ſon ſecours, & le peuple reclame la clemence du Roi ; on fait mourir les Chefs, 65. devient favori du Roi de Nortbety, & travaillent enſemble à former des troupes, 69.

Il fait faire des drapeaux & caiſſes à la mode d'Europe, 70. accouche la Princeſſe fille du Roi de Norreos, & fait un diſcours aux ſoldats, 72. eſt embraſſé par le Roi & le Prince ſon gendre, 73. prend ſoin du jeune Roi, 74. fait tirer les rues du camp au cordeau, il donne avis aux deux Souverains, pour détruire les Bonzes, 76.

Il fait conſtruire des machines,

qui pouſſoient des traits, & jettoient des pierres, à la façon des Anciens, 77. panſe le Roi d'Arimond de ſes bleſſures, lui arrache le fer de ſa plaie, & le ſaigne, 108. vit à ſon particulier, & paſſe dix années conſecutives avec plaiſir, en augmentant les richeſſes de ces peuples, 114. *& ſuiv.*

Il ne s'occupe auprès du Roi Lorimand; ſa femme meurt, l'embaume, l'enterre dans le nouveau Temple, & fait un croix ſur ſa tombe, 162. on le veut remarier, il tint ferme, établit un Monaſtere de filles pour ſoulager les malades, à qui il apprit ſes remedes, 163. conſole l'Interprete de l'Ambaſſadeur Japonois, 205. *& ſuiv.*

Il donne avis de tout ce qui ſe paſſe au Roi d'Arimond touchant l'Ambaſſadeur Japonois, 209. *& ſuiv.* lui fait recit des mœurs, vies & coutumes du Japon; propoſe une Ambaſſade pour l'Empereur; on choiſit le Prince Nortbety, & on retient l'Ambaſſadeur Japonois en ôtage, 211.

Il eſt du voiage de l'Ambaſſadeur au Japon; deſcription du voia-

ge, & de sa reception, 212. *& suiv.* presente la Lettre de créance par les mains de l'Ambassadeur, 213. sert le Prince Nortbety Ambassadeur, & répond à l'Empereur du Japon, 216. *& suiv.* joue de son flageolet, le Prince l'accompagnant de sa voix, & fait chanter un oiseau devant toute la Cour & l'assemblée, 219.

Il donne son oiseau à la Princesse épouse du Prince Nortbety, 221. panse le neveu de l'Empereur blessé par l'Ambassadeur, 223. sa réponse à l'Empereur du Japon, 231. *& suiv.* accompagne à l'armée le petitfils de l'Empereur de la Chine, & l'Ambassadeur, 236. *& suiv.*

Son discours au Conseil, 255. *& suiv.* ce qu'il demande pour son retour lui est accordé, 257. instruit l'Interprete de l'Empereur de la Religion Chrétienne avec deux de ses domestiques, 258. fait ses adieux à la Cour de Norreos, & s'embarque, 259.

Il engage le Roi Osmundar d'avoir de la déference pour le Mandarin, & pour le Pere Jesuite, 313. arrive à Pekin, 314. est present à toutes les audiences que l'Empereur de

la Chine donne au Roi Osmundar, 315. son départ est résolu ; il a occasion de l'Ambassadeur de Kutokutlama pour faire son voiage ; il remercie l'Empereur, 316. arrive à Samarkand en Moscovie, 317.

I

Jazo (le Roi) se joint au frere de l'Empereur, 233.
Idole ou Statue périe par le feu qui prit au Temple, 44.
Jesso est assiegée par l'Empereur, 234.
Jesso (Roi de) demande la paix, elle lui est accordée sur condition, 249. *& suiv.*
Indiens, traitres & perfides, 12.

K

Kebrus, Officier du petitfils de l'Empereur de la Chine, accompagne le Prince dans son voiage, 235. se trouve avec Glantzby, lie amitié, & sont inséparables, 236. *& suiv.* ce qu'il dit à Equenedom Général de l'Empereur, 244. *& suiv.*

L

Lama idole, dans quel payis il eſt reſpecté, 38. & 172.
Lorimand Prince de Nortbety, *voiez* Nortbety.

M

Montagnards (les) ſe mettent en campagne, conduiſent avec eux des Vaches, ſe nourriſſent de lait, troupes ſans ordres, & peu reglées, 130. *& ſuiv.* leur colere tombe ſur le Chef qui cauſe la guerre, 132.

N

Norreos (jeune Roi de) ſa naiſſance; on lui donne trente hommes de garde ſous l'ordre du mari de ſa nourice, 75. & trente autres du Roiaume de Nortbety, *ibid.* La Princeſſe repaſſe avec ſon fils la riviere, & le Prince reſte avec ſon armée, *ibid.* elle eſt reconnue Reine aiant ſon fils entre ſes bras, le fils aîné du Prince Nortbety lui prête ſerment, & le reſte de l'armée l'éleve ſur le char, 159.

Norreos (Roi de) envoie un Ambaſſadeur au Roi de Notibet pour lui demander Glantzby, & lui déclarer la guerre, s'il ne le lui envoie, 33. met une armée ſur les frontieres, crainte de refus, *ibid.* laiſſe en ôtage ſon Ambaſſadeur, pour avoir Glantzby, 34. a une entrevûe avec le Roi de Notibet, & ſe font amitié, 35. Le Roi met Glantzby entre lui & ſes femmes, 36. Ce Roi eſt né d'une femme trouvée au bord de la mer en pamoiſon, 37. Le Roi embraſſe Glantzby, 39.

Il reſte deux jours devant le Temple avec ſes femmes, *ibid.* Le Roi lui demande ce que c'étoit que ce Livre, 41. *& ſuiv.* ordonne aux Bonzes de ſe mettre en prieres pendant la nuit, 42. La mere du Roi paſſe pour une ſorciere, 44. Il envoie des couriers dans ſes villes, pour faire faire des réjouiſſances, 45.

Il veut exterminer les Bonzes, 48. établit des Hôpitaux dans ſa Capitale pour les malades, & fait fournir à leurs beſoins, 50. quitte ſon Conſeil, parce que les Bonzes y avoient place, comme Conſeillers d'Etat, *ibid.* reprime les Bonzes &

les Grands de leur insolence ; 51. L'état & situation du lieu, les vies & mœurs de son peuple, *ibid. & suiv.* il est troublé par une Nation rebelle du côté de la mer, 59.

Il envoie un Ambassadeur aux Rebelles, 61. donne à Glantzby une troupe de cent hommes, 62. vient au secours de Glantzby, 64. donne sa fille en mariage au Roi des Rebelles, & le fils du Roi vaincu est donné pour ôtage ; la cérémonie du mariage se fait sur le champ, *ibid.*

Il veut que son gendre le suive à Norreos, 68. se trouve incommodé, & meurt d'apoplexie ; il est embaumé, porté à l'armée, & brûlé devant tous ses soldats ; son dueil, ses obseques, 157. *& suiv.*

Nortbety (Roi de) Description du climat de son Roiaume, 67. est charmé qu'on se prépare à lui faire la guerre, 69. met 50000 hommes de cavalerie, 120000 hommes d'infanterie sur pied, 70. fait construire un Fort, 71. La Princesse son épouse accouche d'un fils se promenant en chariot, 72. lui donne pour nourrice la femme d'un de ses Gé-

néraux, & le fait appeller le jeune Roi de Norreos, 73.

Il fait le recit de sa vie, & du voiage qu'il fit avec le Roi d'Arimond, pour consulter un Sage d'entre les montagnes, 78. *& suiv.* il prend la figure du Roi Bleu, & se trouve à la tête de plusieurs bataillons, qui font merveilles, 99. quitte l'armée du Roi Bleu, & passe dans les Cours voisines, 101.

Il quitte son Histoire, & reçoit une Lettre du Roi d'Arimond par un Hérault, 103. Une figure giganteſque lui fait la lecture de la Lettre en présence de ses Généraux, *ibid. & suiv.* ordonne qu'on regale ce Hérault; fait passer son armée devant lui, & lui donne un des siens pour porter la réponse, 104. fait donner un present considérable à ce Hérault, & donne sa réponse à un Capitaine des Gardes, 105. *& suiv.*

Il est vainqueur de son ennemi, 108. ne permet pas qu'on fasse aucune réjouissance, sa moderation, 109. introduit les bonnes mœurs dans plusieurs terres d'Orient, 122. Description du climat: mœurs, vie & Religion de cette contrée, *ibid.*

& suiv. Il voit un combat naval, où la perte des deux côtez est égale, 125. arrive à la demeure d'un des sages Vieillards, l'ami de son maître est surpris de le voir, 126.

Il est consolé par ce Vieillard, 127. s'afflige d'être obligé de reprendre son corps, 147. reste seul avec le Vieillard dans le Temple, 152. reprend son corps, & deserte le Temple jusqu'à ce que les vingt-cinq ans soient écoulez, & mange de tous les fruits de cette demeure, 152. Description de cette demeure, 153. il en sort les vingt-cinq ans écoulez; le Vieillard l'embrasse, il retrouve un équipage, de l'or, & de quoi se nourrir, *ibid.* Etant arrivé, trouve son frere aîné qui se mouroit, lui rend les derniers devoirs, & monte sur le Trône; fait un discours au Roi d'Arimond, 154. *& suiv.* refuse le Roiaume de Norreos; prend place à côté de la Reine, & jure avec Osmundar de nouveau une amitié éternelle; consacre au Maître de la lumiere le Temple bâti du consentement du Vieillard, 160. *& suiv.*

Il est nommé Ambassadeur auprès de l'Empereur du Japon par le Roi

d'Arimond, 211. accepte sa fille en mariage, 216. se prosterne au pied de l'Empereur, lui demande la Princesse, sur laquelle l'oiseau s'étoit reposé, l'accepte ; le mariage se fait au grand applaudissement de toute la Cour, 220. se bat avec le neveu de l'Empereur ; a l'avantage, & demande grace pour son ennemi, 223. demande à l'Empereur la permission de parler au Prince blessé ; discours qu'il lui tient, 227. *& suiv.* rend réponse à l'Empereur de sa conversation avec le blessé, 230.

Il prie les Princes Volontaires de passer dans le Roiaume de son pere ; s'y rendent ; leur voyage, 252. *& suiv.* se rassure, & revient de l'erreur où il étoit plongé, 255. nomme un Ambassadeur pour remercier l'Empereur de la Chine, & pour accompagner Osmundar à Pekin ; répond au discours de Glantzby, 256. *& suiv.*

Notibet (Roi de) : on lui amene cent jeunes garçons liez, qu'il commande de mettre en liberté, 21. parle aux Vénérables, *ibid.* presente une fille incommodée à Glantzby pour la guérir, 22. frémit à la proposition de Glantzby, *ibid.* fait saisir un des

nouveaux venus, & l'exposer tout nud pour être dévoré par un serpent leur Dieu, 13. vient avec sa Cour à Glantzby, & lui tend la main, *ibid.* lui donne sa parente en mariage, 25. fait jetter un de ses Officiers du balcon en bas, 26. distribue aux Vieillards & nécessiteux de quoi les soulager, *ibid.* Ses sujets sont à genoux devant lui, tant hommes que femmes, 27. il a souvent Glantzby à sa table, *ibid.*

Description de la vie, des mœurs de ce Prince, & du climat de son Roiaume, 28. reçoit un Ambassadeur avec sa suite, 32. est triste, 33. n'est pas si fort que le Roi de Norreos, *ibid.* L'Ambassadeur reste pour ôtage au Roi, 34. il a entrevûe avec le Roi de Norreos, & se font amitié, 35. pleure en quittant Glantzby, 36. meurt, & son Roiaume est remis au Roi de Norreos, lui étant tributaire, 55. L'Ambassadeur qui avoit resté pour ôtage auprès du Roi, meurt, *ibid.*

O

OSmundar, Roi d'Arimond, *voiez* d'Arimond.

P

Phosphore (le), maniere de globe ou bouteille dont Glantzby se servoit pour être éclairé pendant la nuit, 18.

Pontife (le Grand) gouverne le Temple du souverain Maître, 267. *& s.*

R

Rebelles (les) se réunissent pour attaquer l'armée Impériale, 241. paroissent sur une hauteur pour reconnoître les retranchemens, & ouvrent la tranchée, 242. sont battus, & se retirent, 247. *& suiv.* leur General capitule, & on rend la Ville, 249.

S

Sacrificateur (un); suites d'une guerre dont il est cause; son ambition, 129. *& suiv.*

Sacrificateurs changez en Spectres affreux, 283. souffrent de cruels tourmens, 284.

Sebmond, petit-fils de l'Empereur de la Chine, vient *incognitò* à l'armée

de l'Empereur du Japon ; ſes qualitez, 235. remporte les principaux prix, 251.

Sembrondon, Ambaſſadeur, eſt envoié au Roi d'Arimond par l'Empereur du Japon, 205. ſe préſente, & donne ſa Lettre decréance, 209. ſe retire comme il eſt venu ; on le traite magnifiquement, 210.

Serpent (Dieu) du Bourg des Muets, aiant plus de trente pieds de long, avale un jeune homme par les pieds, 15. eſt tué par Glantzby qui lui brûle ſon bâtiment, 17.

Serpent (Dieu) de la Contrée de Notibet, tué par Glantzby qui lui brûle ſon Temple, 23. *& ſuiv.*

Sodrom, Grand Bonze, met pour Eunuque Arnom, qui ne l'eſt pas, & facilite l'entrée des appartemens au Prince neveu de l'Empereur, auprès des Princeſſes ſes filles, 228. *& ſuiv.* arme puiſſamment avec le pere du bleſſé, 233. a des partiſans dans toutes les Villes de l'Empereur, 234. eſt tué à la bataille avec le frere de l'Empereur, 249.

T

Temple du Serpent-Dieu, 23.
Temple consacré par le Roi Loriman au Maître de la lumiere, 161.
Temple où le souverain Maître préside, & comme il est gouverné, 267. *& suiv.*
Temple où l'Etre suprême habitoit; les qualitez des personnages qui le déservoient, 304. *& suiv.*
Temple où il y a la plus grande partie des richesses de la terre; le Très-haut y est adoré par des pélerins, & comment, 306. *& suiv.*

V

Venerables (trois hommes) étoient encore plus parfaits que le Vieillard de la Montagne, 308. marchent à la tête des Nations purifiées; & leurs fonctions, 309.
Vieillard (un des sages) est visité par les Princes de Nortbety & d'Arimond, 88. devient Chef du Service divin, & reçoit une Ambassade des trois Roiaumes, 110. Plusieurs contredits arrivent entre les Confederez,

111. envoie pour réponſe qu'il accepte le titre de Grand Prêtre des trois Roiaumes, pourvû qu'on veuille adorer le Dieu du ciel, 112. promet la victoire aux Princes, agiſſant avec ſageſſe, *ibid.*

Vieillards (les quatre) ſur les quatre plus hautes montagnes du monde, 123. prient journellement pour le genre humain & leur conſervation, 146.

Vieillards (un des quatre) reçoit Zenut & le Prince de Nortbety, 126. donne à Zenut le premier rang entre les bienheureux, 127. veut que Nortbety demeure ſeparé de ſon corps, pour être témoin de la reception de l'eſprit du Roi de Norreos, 159. *& ſuiv.* permet qu'on bâtiſſe un Temple à la place où le Roi avoit été réduit en cendres, & leur donne des marques de ſa protection, 160. donne au Roi d'Arimond un Conducteur, nommé Famat. 166.

Vierges, qui ſervent à la brutalité des Bonzes, enſuite ſacrifiées au Dieu infernal, 169. *& ſuiv.*

Uſurpateur tourmenté horriblement par des eſprits mauvais, meurt, eſt enlevé par d'autres eſprits impurs, 310.

Y

Yerem, General Japonnois, découvre un ancien canal, 258.

Z

Zenut, esprit qui avoit vécu autrefois, devenu compagnon du Prince de Nortbety; l'exhorte à n'être jamais cruel, 92. l'instruit sur tout ce qu'il lui fait voir, 94. *& suiv.* quitte ce Roiaume après avoir fait considerer tout ce qu'il y avoit à remarquer, & fend les airs avec le Roi de Nortbety, 97. joignent le lieu où étoit l'armée des deux Couronnes; tout s'y passoit très-exactement. *ibid.* lui fait voir les défauts du Roi Bleu, 98. lui fait une morale sur le destin des humains, 100. le fait entrer dans tous les Conseils; y voit jusqu'où alloit la fourberie & la trahison des Ministres, 102. *& suiv.* lui fait voir le bord de la mer, 115.

Description de cette Contrée, 116. *& s.* Il lui fait plusieurs exhortations sur ces sortes de Nations, & principalement sur la Reine qui re-

gnoit dans ce tems-là, 120. ne lui montre que le bon & le mauvais de ce qui lui pouvoit être utile, 121. lui apprend qu'il y a quatre Vieillards ſages ſur les quatre hautes montagnes du monde, 123. le fait monter ſur toutes ſortes de Vaiſſeaux pour en voir la manœuvre ; la maniere de vivre de ces Nations, leurs eſprits & leurs intérêts, 124. lui en fait une morale, 125.

Il le mene chez un des quatre Vieillards, amis de ſon Maître, 126. tient auprès de ce Vieillard le premier rang d'entre les bienheureux, 127. change de Nation, y demeure plus longtems que les autres ; la deſcription de ce Païïs, 128. *& ſuiv.* lui montre la difference des autres Nations, & lui en fait la morale, 132. entre avec Nortbety dans une grotte, où étoit un jeune homme ; recit de ce qui s'y paſſe, 134. *& ſuiv.* exhorte le Solitaire à retourner dans ſa Patrie, & lui donne avis de ce qui s'y paſſe, 144. montre un tréſor au Solitaire, qu'il lui donne, & inſtruit ſon Diſciple ſur tout ce qui ſe préſente à ſa vûe, 145. *& ſuiv.* quitte ce lieu, & conduit le Prince

Nortbety dans un Palais magnifique ; deſcription de ce Palais ; les qualitez du Roi qui l'habite, & ſa conduite ; un Ambaſſadeur des plus grands Rois lui fait hommage, 148. conduit Nortbety dans la chambre de ce grand Roi pour le voir mourir : fendent les airs enſemble, & ſe rendent auprès du Vieillard, 150.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le preſent Manuſcrit qui a pour titre : *Les Voiages de Glantzby dans les Mers Orientales de la Tartarie, &c.* A Paris le 24 Mai 1728.

LE NOBLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenant

nos Cours de Parlement, Maîstres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve de FLORENTIN DELAULNE, Imprimeur & Libraire à Paris, nous aiant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de permiſſion pour l'impreſſion des *Voyages de Glantzby dans les Mers Orientales de la Tartarie, & les Avantures ſurprenantes des Rois Loriman & Oſmundar Princes Orientaux, traduits de l'Original Danois*; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée, & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer leſdits Voiages ci-deſſus ſpecifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée & attachée pour modele ſous notredit Contreſcel; & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout noſtre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à

compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Roiaume & non ailleurs; & que l'Impetrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous

mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposante ou ses aians cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-deuxiéme jour de Juillet l'an de grace mil sept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

J'ai fait part au Sieur le Gras mon frere du Privilege ci-dessus. A Paris ce 26 Juillet 1729. La Veuve DELAULNE.

Registré, ensemble la Cession, de l'autre part sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, No 402. *fol.* 345. *conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le deux Aoust mil sept cent vingt-neuf.* P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve DELAULNE.